

**Historique  
de  
l'Artillerie de la 18<sup>e</sup> Division**

**33<sup>e</sup> régiment d'Artillerie de Campagne  
5<sup>e</sup> groupe du 109<sup>e</sup> régiment d'Artillerie Lourde  
pendant la Guerre  
1914-1918**



**ANGERS  
LIBRAIRIE SAINTE-CROIX**

**MCMXX**

# HISTORIQUE DE L'ARTILLERIE DE LA 18<sup>e</sup> DIVISION

## PRÉAMBULE

En août 1914, le 33<sup>e</sup> est depuis peu réuni à Angers où ses groupes sont installés : le premier, au quartier Langlois, le deuxième au séminaire de Mongazon, le troisième à la caserne Desjardins. C'est un régiment où l'on travaille ferme sous la direction d'un énergique et savant colonel et d'officiers rompus aux méthodes de tir du 75, aussi, la déclaration de guerre brutale et criminelle de l'Allemagne y est-elle accueillie avec sang-froid, comme un événement qui ne prend personne à l'improviste. La 18<sup>e</sup> Division d'Infanterie peut compter sur son régiment d'artillerie; elle ne sera pas déçue.

A l'appel du pays les réservistes du 33<sup>e</sup> affluent de toutes les communes de l'Anjou, du Poitou, de la Vendée et de la Touraine; pas de défections, pas de retards. Beaucoup de ces braves gens ont même devancé l'appel d'un jour ou deux. Ils arrivent par petits groupes, se présentent à leurs commandants de batterie : une poignée de main, et un bref dialogue s'engage « Bonjour un tel, et bien c'est le grand coup ». « Oui, mon Capitaine, les allemands vont prendre la pilule, c'est sûr ». Et cette belle assurance n'est pas de la forfanterie. Ces :paysans, ces ouvriers que la mobilisation a arrachés à leurs foyers, à leurs usines, à leurs champs, ont tout quitté avec une dicible émotion; mais avec la volonté d'en finir avec le Kaiser qui tyrannise l'Europe et, par ses menaces, empoisonne depuis si longtemps la paix du monde. Ils sentent que le pays est décidé et unanime, ils ont confiance en leurs chefs, en leurs camarades, en leur canon, en eux-mêmes car ils connaissent leur métier d'artilleur, en Dieu enfin qui ne peut pas vouloir que la France périsse. Pour toutes ces raisons ils ont en la Victoire, une foi qui ne les abandonnera jamais. L'Allemand en veut, il en aura!...

Après ce bonjour cordial et ému aux officiers, aux camarades, tout ce monde se met au travail sagement. docilement, mais non sans hâte fébrile. Pour habiller, équiper, armer servants et conducteurs, recevoir les chevaux de réquisition, ajuster les harnachements, charger les voitures, etc... il faut que chacun donne à plein collier. Les quartiers sont des fourmillières en pleine activité. En trois jours, la métamorphose s'opère et les mêmes portes où se sont engouffrées les 2, 3 et 4 août, individuellement et par centaines hommes et chevaux vont livrer passage, les 5 et 6 août, à des batteries magnifiques et prêtes au combat. C'est le miracle opéré par la préparation méthodique et le rude labeur du temps de paix.

Avant de quitter le quartier, l'une après l'autre, les batteries se rassemblent en bataille derrière leur capitaine. Dans le silence d'un recueillement émotionnant, le capitaine lève son sabre et crie : « Vive la France! » D'un seul coeur, les hommes répondent : « Vive la France! » Puis la batterie s'ébranle et roule vers le quai d'embarquement.

A la gare Saint-Laud, tout se passe avec ordre et rapidité. Un vieux combattant de la guerre de 70 se reportant à des souvenirs de 44 ans ne peut cacher son admiration. Enfin, le train s'ébranle, la Marseillaise est entonnée à pleine voix. Tout le long du trajet les servants se relaient pour la chanter, et elle berce les conducteurs, harassés, blottis dans la paille entre leurs chevaux.

Les femmes et les enfants qui, massés aux passages à niveau et dans les gares, agitent leurs mouchoirs au passage de nos wagons couverts de branchages, en reçoivent des bouffées et nous entendons encore à 6 ans de distance l'obsédant refrain : « Aux armes, citoyens! » qui se mêlait au halètement du train.

Tel fut l'enthousiasme du départ. Les sentiments qui gonflaient alors les poitrines étaient si vrais et si forts que cinq années de guerre ne les émousseront pas.

Le 33<sup>e</sup> arrêtera les plus rudes assauts de l'ennemi et lui portera sur les champs de bataille les plus acharnés, les coups les plus terribles sans connaître une défaillance.

Pendant que les trains qui l'emportent, roulent au travers de la France, dans les foyers que les hommes ont quittés, coulent bien des larmes de mères et d'épouses, jusque là retenues. L'historique du Régiment serait incomplet, s'il n'évoquait pas le sacrifice de celles qui ont si généreusement offert au pays tout leur bonheur. Elles, aussi, pendant cinq longues années, pour remplacer les absents, vont fournir un labeur qui étonnera le monde et qui ne contribuera pas moins que celui du front au salut de la France.

Les 7 et 8 août, les débarquements s'opèrent. dans la région de Flavigny, au sud de Nancy. Les splendides paysages lorrains étonnent les hommes de l'ouest qui ne sont pas habitués à des horizons aussi vastes et leur offrent un aspect plus grandiose de la patrie. Ils sont émus par le caractère sévère de ces sombres bois, les lignes simples et grandes des collines et cet ordre militaire des arbres bien rangés le long des routes, que l'on suit des yeux à l'infini et qui semblent des colonnes en marche. Ils interrogent l'horizon

du côté de l'Est et tendent leurs oreilles au son du canon; mais, tout est calme.

Au débarqué, les batteries reçoivent connue première destination la petite ville de St. Nicolas-du-Port. Le Régiment y cantonne dans le quartier des chasseurs. Cependant, la concentration du 9<sup>e</sup> Corps s'achève et le 9, le 33e prend sa place dans le dispositif au centre de sa division à Ludres. Là, on souffle un peu, le temps de faire connaissance avec le crû du pays. Quelques-uns, curieux du paysage, gravissent les coteaux boisés qui dominant le village. De là, derrière des cheminées d'usines qui embrument l'horizon, se devine Nancy.

Pourquoi l'ennemi a-t-il renoncé à l'attaque brusque qui devait l'y amener, avant que notre concentration soit achevée ? Que médite-t-il donc ? N'allons-nous pas le devancer et franchir la frontière les premiers ? Aux questions que posent les officiers et les hommes, l'avenir seul répondra; car nul ne pouvait prévoir ni les péripéties, ni la durée de la guerre, ni les engins nouveaux, ni la force de résistance des hommes. Ce qui importe, heureusement, c'est non pas de connaître d'avance les événements, mais d'être prêt à les affronter.

## CHAPITRE PREMIER

### LA DEFENSE DE NANCY

#### DEFENSE DU GRAND-COURONNÉ – CONTRE-OFFENSIVE COMBAT D'ERBEVILLER - PREMIERS TROPHÉES

Le 11 août, le 9<sup>e</sup> Corps entame son mouvement vers le Nord. La 18<sup>e</sup> Division (général Lefèvre) traverse Nancy et y reçoit un accueil inoubliable. A nos hommes sont jetés à profusion cigares, cigarettes et paquets de tabac, tandis que courent le long des colonnes avec des seaux pleins de bière ou de vin blanc des femmes et des enfants que les canonnières remercient les larmes aux yeux.

L'étape du lendemain amène le régiment au pied de cette forte position militaire qui constitue la défense naturelle de Nancy et porte le nom de Grand-Couronné. Des canons de 75 sont déjà accrochés à ses pentes et l'on suit dans l'air les petits flocons blancs dont ils poursuivent un aéroplane marqué de croix noires. Cependant, les reconnaissances parcourent les crêtes du Mont-Saint-Jean et du Mont-Toulon. A leur tour, les batteries gravissent les pentes abruptes et s'installent un peu en arrière de la crête.

Vraiment, sans cet oiseau sinistre et les fusants qui l'ont salué, on pourrait se croire aux grandes manoeuvres.

Des hauteurs que couronnent les batteries, la vue s'étend sur la jolie vallée de la Seille dont les eaux serpentant au milieu des riantes prairies, brillent par endroit au soleil resplendissant de cette chaude journée d'été. Mais, c'est au delà que le regard se fixe. Au delà, c'est la côte de Delme qui semble jetté un défi au Grand Couronné. Au delà, c'est la terre de Lorraine arrachée il y a quarante quatre ans et sur laquelle chacun est impatient de mettre le pied.

Jusqu'au milieu d'août, le 33<sup>e</sup> monte la garde sur ses positions, les officiers et les hommes couchent près des canons, les avants-trains bivouaquent à mi-côte en arrière des pièces. A part quelques alertes causées la nuit par une sentinelle hallucinée qui a pris la lune pour un zeppelin, le jour, par des fusillades déclenchées sur un aéroplane, les journées se passent dans un calme que seul rend pénible l'impatience de connaître l'avenir et de combattre.

Bientôt, les projets de l'ennemi s'éclairent. C'est par la Belgique qu'il compte envahir le territoire. Le 9<sup>e</sup> corps tout entier est appelé dans le nord. Le 33<sup>e</sup> a quitté le Grand Couronné pour se rapprocher des gares d'embarquement lorsque de ses cantonnements, il entend une canonnade furieuse dans la région qu'il vient de quitter. L'ennemi a pris l'offensive. Débouchant des routes de Château-Salins et ayant réussi à franchir la Seille sur une partie de son cours, il menace Nancy.

La 18<sup>e</sup> division est rappelée dans la région du Grand-Couronné, mais le 33<sup>e</sup> ne peut l'accompagner qu'avec le 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Groupe, le 3<sup>e</sup> Groupe ayant déjà été embarqué pour la région de Sedan avec la 17<sup>e</sup> Division.

Cette marche au canon de nuit est longue et pénible. Au petit jour, la colonne croise le triste cortège des émigrants de Nomény. Ils fuient leur village en flammes après avoir assisté au pillage de leurs maisons, au massacre de parents et d'amis, et ces scènes atroces ont mis sur le visage des femmes et des enfants comme un reflet d'horreur. Notre fatigue s'efface devant la misère de ces pauvres gens et nous ne pensons plus qu'à les venger. Avant midi, nous mettons en batterie sur des emplacements voisins de ceux occupés quelques jours auparavant. Le capitaine Gibaud, de son observatoire aperçoit une colonne ennemie, il ouvre sur elle un feu bien ajusté et la disperse. A la 6<sup>e</sup> batterie ne tardent pas à répondre les obusiers allemands. On entend dans un lointain, inaccessible hélas !, à notre 75, une détonation étouffée, puis un sifflement, léger: il se rapproche, il grandit, on sent venir sur soi un bolide et le sol est secoué d'une formidable explosion.

Les détonations se succèdent à intervalles de plus en plus courts. Sur les pentes des monts, des colonnes de fumée s'élèvent des points de chute et toute la vallée résonne de bruits d'avalanche que l'écho prolonge. Sous ce bombardement impressionnant, nos artilleurs reçoivent le baptême du feu avec un superbe calme. La 3<sup>e</sup> Batterie qui encaisse vigoureusement déplace son matériel à bras pour l'éloigner d'un caisson qui flambe. Le brave canonnier Lucas est tué glorieusement et la batterie compte 13 blessés dont le lieutenant Siveude.

A la 5<sup>e</sup> Batterie, c'est l'échelon qui est pris à parti. Un seul obus y blesse 5 hommes et met 40 chevaux à terre. C'est un effroyable charnier. Au milieu de l'émoi du premier moment, le canonnier Huchon aperçoit un avant-train qui prend feu et tranquillement l'éteint au risque de sauter avec lui. Cependant, l'effort principal de l'ennemi s'est porté plus au sud et les Allemands, débouchant de la forêt de Bezange, eu direction du plateau d'Amance, menacent de déborder le Grand Couronné par le sud. Relevés le 23 août, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> groupes sont poussés dans la région de La Neuvelotte, en arrière de la forêt de Champenoux, dernier obstacle que rencontre l'ennemi dans sa poussée sur Nancy et. au delà duquel il faut coûte que coûte l'arrêter. Ils constituent l'artillerie du groupement Janin formé par le 32<sup>e</sup> et 66<sup>e</sup> R.I. et sont

commandés par le Commandant Lafont, chef aimé et admiré, d'une ardeur communicative et d'un moral réconfortant.

La situation exige une contre-attaque énergique pour dégager Nancy. Dans la nuit du 24 au 25, la brigade Janin reçoit ses objectifs : le village d'Erbéville, le bois Morel, direction de Moncel. Erbéville est niché au fond d'un vallon, dans une clairière entre le bois Morel et la forêt de Champenoux et n'est visible que des lisières de cette forêt. C'est là que le Colonel Lafont et le commandant Gérard font choix d'une position pour un groupe. Le défilement est faible, l'accès difficile, mais la mission est impérieuse.

En effet, le 32<sup>o</sup> Régiment, emporté par son ardeur, s'est lancé à l'assaut d'Erbeville; couché par un terrible feu de mitrailleuses, il est pris à parti par un groupe de 77 installé à la corne du bois Morel. La situation est des plus critiques, déjà des baïonnettes brillent aux lisières du Bois Morel d'où une contre-attaque, préparée par ce feu intense, s'apprête à jaillir.

Les batteries du 1<sup>er</sup> Groupe arrivent enfin, 2 sont mises en batterie; la première est maintenue en réserve mais le capitaine Ladrangé ne veut pas être en réserve et il se porte sous le feu près de ses camarades pour partager tout au moins leurs dangers.

« A la 3<sup>e</sup> Batterie, le groupe ennemi; à la 2<sup>e</sup>, les colonnes qui commencent à déboucher du Bois Morel ». Du commandant Gérard, les capitaines Boudet (Auguste) et de Saint-Paul reçoivent ainsi leurs objectifs et sous les schrapnells dont les balles cinglent les boucliers des canons, on met en batterie, on pointe, on ouvre le feu.

Les mouvements du 1<sup>er</sup> Groupe ont été vus et les 77 ont la partie belle, mais ils ne vont pas tarder à apprendre ce que c'est qu'une batterie de 75 bien commandée. Du haut de son échelle observatoire, le capitaine Boudet découvre un caisson que les Allemands ont poussé imprudemment sur la crête et règle sur lui. Après un premier tir d'efficacité, un précieux renseignement lui est envoyé par un officier d'infanterie qui a pu observer l'arrivée des renforts aux batteries allemandes. « Le groupe ennemi se ravitaille en personnel », donc, il encaisse, donc la hausse est bonne. Alors, l'allure du tir est portée à maximum, c'est un ouragan qui se déchaîne sur la crête et au milieu de la fumée qui s'y accumule, une rouge explosion indique de temps à autre qu'un caisson saute. Les 77 sont muselés définitivement.

La 2<sup>e</sup> Batterie de son côté ne perd pas son temps, elle fauche des lignes entières de feldgrau qui débouchent du Bois Morel et le capitaine de Saint-Paul n'oublie pas les réserves qui doivent s'abriter dans le bois.

Le 1<sup>er</sup> Groupe a bien fait les choses; l'élan ennemi est définitivement rompu, mais c'est un succès coûteux. Le sous-lieutenant Gauthier est tombé héroïquement et dix-huit hommes sont blessés; quant à l'infanterie, ses pertes sont telles qu'il faut songer à la retraite. On se replie donc sous la protection des feux du 2<sup>e</sup> Groupe mais pas pour longtemps.

Le lendemain matin on reprend la marche en avant par Champenoux et les batteries s'installent sur le terrain du combat de la veille. Le matériel laissé par l'ennemi est considérable; 7 canons complètement équipés, des caissons remplis d'approvisionnements de toutes sortes, jumelles à ciseaux, télémètres de précision, jumelles, téléphones perfectionnés et des kilomètres de fil.

Les batteries se partagent ces précieux instruments qui sont utilisés immédiatement contre leurs anciens propriétaires. Une ligne téléphonique de 2 kilomètres est tendue des positions de batterie à la corne du bois Morel, d'où l'on domine Sorneville où patrouillent des uhlands, la ferme de Bosebois où des centaines de Landwehriens travaillent en manche de chemise. A la grande joie de nos fantassins, la 4<sup>e</sup> Batterie, commandée par le capitaine Boudet (.Joseph), par un tir bien ajusté jette le trouble et la mort parmi des ennemis qui se croyaient à l'abri de toute atteinte. Quant aux 7 canons, il revient à la 3<sup>e</sup> batterie de les ramener à Nancy où ils provoquent un indescriptible enthousiasme. Ils sont rangés sur la place Stanislas et Nancy ne les a pas oubliés quant au début de septembre, sa mission terminée en lorraine, le 33<sup>e</sup> chargé de trophées fait route vers les quais de Barisey-la-Côte. Il est l'objet d'ovations où s'expriment l'admiration et la reconnaissance de la belle et généreuse cité que le 33<sup>e</sup> a contribué à couvrir et à sauver.

## CHAPITRE II

### LA MARNE

Pendant que se déroulaient en Lorraine ces combats victorieux, d'immenses armées allemandes déferlant de Belgique, avaient rompu à Charleroi la digue tendue par les armées franco-britanniques et envahi le territoire. Sur les routes des Ardennes et de Champagne, excités par leurs succès, le pillage et le vin, les barbares marchaient à grandes journées vers Paris qu'ils croyaient déjà en leur pouvoir. Mais, contrairement à ce qu'ils supposaient, la retraite des armées franco-britanniques n'était pas une déroute, elle s'effectuait en ordre et par ordre, et Joffre n'attendait que le moment favorable pour commander volte-face.

Quand les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Groupes débarquent, le 5 septembre, à Troyes, il n'est parvenu aux officiers et, aux hommes que de vagues rumeurs sur ces événements, et, il faut avoir l'âme bien trempée pour apprendre soudainement sans être ébranlé, que l'ennemi est à Compiègne et qu'on attend son arrivée à Troyes d'un jour à l'autre; aucun affolement n'est jeté dans les esprits par ces précisions imprévues, les Français voient clairement que la grande partie n'est pas jouée, qu'il se prépare quelque chose qui va changer la face des événements.

D'ailleurs, on ne laisse pas aux hommes et aux chevaux le temps de souffler, on débarque, on attelle, on marche; on marche toute la soirée en direction de Villiers-Herbisse, un instant on espère cantonner à Herbisse et aux Grandes-Chapelles, mais il faut repartir au milieu de la nuit pour Oeuivy; l'après-midi du 7 on marche encore et le soir on atteint Commantray, après avoir couvert 85 kilomètres en 24 heures. Un joli et frais vallon s'offre pour le bivouac. La 18<sup>e</sup> Division d'infanterie est en réserve d'armée; on peut dételer les chevaux et dormir, dormir de ce bienfaisant sommeil contre lequel toute la nuit précédente il a fallu lutter bercé par le pas des chevaux. Roulés dans leurs manteaux, officiers, conducteurs, servants, sous le beau ciel étoilé, s'étendent sur des gerbes.

Des rêves héroïques hantent ce calme bivouac car dans la journée on a reçu, lu et commenté l'ordre célèbre du général Joffre « Il faut se faire tuer sur place plutôt que de reculer ».

Au petit jour, coups de canon, sifflements de balles : que se passe-t-il ? Quelques officiers alertés gravissent la petite crête qui vers le nord domine la grande plaine Champenoise. Un spectacle saisissant de désordre s'offre à leurs yeux. Dans la plaine parsemée de bois de sapins refluent par petits groupes, hébétés, sans officiers, sans gradés, des fantassins, débris épars de nombreux régiments, tandis que les balles font gicler la terre à leurs pieds. Vite aux chevaux ! avec calme, sans hâte, on attelle; la hâte est inconnue à nos hommes. On a dit des Angevins : « Point feignants, mais bien tranquilles ». Tranquillité héroïque en l'espèce et qui assure l'ordre.

Tranquillement donc les batteries refluent pour prendre un peu au sud des positions reconnues la veille. Mais ce n'est pas du goût du capitaine Boudet (Joseph) commandant la 1<sup>ère</sup> Batterie, qui propose au colonel d'amener à ces fantassins démoralisés et débandés quelques canons qui, au milieu d'eux, auraient un effet moral salutaire et seraient un signe de ralliement ! Le colonel accepte, et de bon cœur les hommes de la 4<sup>e</sup> Batterie font demi-tour et mettent en batterie sous les balles; on tire à vue sur des paquets d'Allemands, cependant que les lieutenants Fauquet et Trives parcourent la plaine, arrêtent les fuyards, les redressent face à l'ennemi, qui pendant 3 heures sur cette partie du champ de bataille n'avança plus. Puis son rôle rempli, on bataille, au pas comme à la manoeuvre emportant ses blessés dont le brigadier Cacheux qui supporte héroïquement d'atroces souffrances, la 4<sup>e</sup> Batterie rejoint le gros du Régiment.

Que s'était-il donc passé ? Le 11<sup>e</sup> corps exténué par une retraite de 20 journées, 20 jours de combat, 20 nuits de marche, s'était laissé surprendre. L'ennemi, à la faveur d'épais bois de sapins était tombé au petit jour sur ses bivouacs de Fère-Champenoise et l'avait rejeté en désordre sur les éléments avancés de la 18<sup>e</sup> Division. Cette division elle-même débordée sur ses ailes ne peut tenir longtemps sur la position de résistance occupée le matin du 8 et doit le soir effectuer un nouveau repli. Les batteries s'installent sur la crête Gourgançon-Semoine, où l'on bivouaque.

Le lendemain on va faire boire les chevaux à la Mourienne, l'abreuvoir est troublé par un bombardement d'énormes marmites qui bat l'unique route de retraite vers les positions de batterie; avec le même calme que la veille on attelle et l'on se replie. On remet en batterie; les positions ont été habilement choisies entre des bois de sapins, en chicane; elles sont masquées aux vues des avions, bien défilées des observateurs terrestres. Comment expliquer le tir bien réglé qu'elles subissent. On ne pensa que plus tard à un silencieux berger qui promenait ses moutons en avant d'elles, et en vue de l'ennemi.

Cependant, le brigadier Poupard, de la 5<sup>e</sup> Batterie, du haut d'un arbre, observe et scrute l'horizon; soudain, il signale des uniformes gris qui longent une lisière de bois: C'est une troupe nombreuse qui marche sur Gourgançon. Le capitaine Grélerin l'arrête par des salves bien ajustées, allongeant puis raccourcissant son tir, il la saisit entre des tenailles, la disloque, la fauche, en poursuit les débris. A la jumelle on voit, des officiers, le sabre levé, qui rétablissent les rangs et font reprendre la marche. La 1<sup>ère</sup> Batterie vient, à la rescousse; le capitaine Ladrage est un tireur émérite, ses coups portent bien, mais les tronçons de cette

troupe d'élite se rejoignent et elle se reforme sans cesse; alors, toutes les batteries ouvrent un feu d'enfer sans souci des obus qui pleuvent sur elles; et les colonnes d'attaque, définitivement disloquées, sont poursuivies, jusque dans les bois où elles cherchent abri, par les terribles explosifs de nos 75. Le 33<sup>e</sup> peut être fier de son travail, il a mis en pièces un régiment de la Garde Saxonne !

La nuit vient, les canons sont chauds encore et les coeurs exaltés par le sentiment du devoir bien rempli, mais anxieux aussi; demain faudra-t-il encore reculer ? Chez l'ennemi on observe une débauche de signaux lumineux, fusées de toutes couleurs qui illuminent le ciel. Que prépare-t-il? Le lendemain matin, nous apprenons que c'est la retraite, et une retraite tellement rapide qu'il faudra marcher toute la journée du 10 avant de pouvoir tirer quelques obus sur des arrières-gardes à Vassiment. Le soir du 11, nous bivouaquons fiévreux d'impatience dans les bois qui dominent Châlons. Le lendemain, le Régiment traverse Châlons que l'ennemi vient de quitter en colonne doublée et à quelle allure! On ne sent pas la fatigue; après avoir traversé le camp de Châlons., on arrive le 14 devant. les hauteurs de Moronvilliers à temps pour canonner quelques batteries lourdes qui le gravissent, péniblement. Mais, d'autres grosses pièces déjà en position répondent. Le sanglier fait ferme et ses coups sont meurtriers.

Les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Groupes ont pris position sur la crête au sud-est de Baconnes et harcèlent les derniers éléments de l'ennemi. A la corne d'un bois de sapins, un groupe d'officiers fouillent avec des jumelles et des télémètres les moindres replis du terrain et observent le tir très réussi du capitaine Gibaud sur une batterie. Ils sont vus et encadrés par des salves de 105, mais absorbés par leur tâche, ils n'y prennent. pas garde. Un obus tombe au milieu du groupe; de la fumée on voit sortir le commandant Brière et le capitaine Gibaud soutenus par deux hommes et le lieutenant colonel Lafont la nuque ensanglantée. Quant au lieutenant Trives, orienteur du 2<sup>e</sup> Groupe, il gît inanimé avec un éclat à la tête et un dans le poumon. Le sous-lieutenant Thouvenel, également blessé, penché sur son ami lui prodigue ses soins. Le tir ennemi s'allonge ensuite et coiffe les canons du 2<sup>e</sup> Groupe. Pendant 2 heures, les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> Batteries subissent un tir à démolir, heureusement un peu court et sans grand effet. On profite d'une accalmie pour les déplacer; la malchance veut que le tir reprenne au moment où les avants-trains abordent la position. Grâce au sang-froid imperturbable des conducteurs et à l'intrépide ardeur des servants, le mouvement s'exécute rapidement et en ordre mais non sans casse. Il faut signaler l'attitude héroïque des blessés qui maîtrisent leurs souffrances, le canonnier Oliver ruisselant de sang qui refuse de se faire panser et pousse hardiment son canon, le maréchal des logis Fradin, les poignets brisés et le ventre criblé d'éclats mortels qui retient ses plaintes pour ne pas impressionner ses hommes, le maréchal des logis Ferru et bien d'autres qui imitent cette attitude stoïque. Quels braves gens !

Cette journée coûte cher au 2<sup>e</sup> Groupe. Il perd définitivement le commandant Brière, chef remarquable, tant par sa vive intelligence que par ses qualités bien françaises de bonté et d'entrain et l'artilleur si complet qu'est le capitaine Gibaud. Quant au lieutenant Trives, il se remettra contre toute prévision et reviendra mettre au service du régiment ses merveilleuses qualités de soldat.

Le soir le 2<sup>e</sup> groupe s'installe sur la même ligne que le 1<sup>er</sup> groupe, en arrière d'un léger mouvement de terrain, situé à 3 kilomètres N. E. de Baconnes et à l'abri des vues menaçantes du massif de Moronvilliers.

Laissons pour un moment les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> groupes creuser la terre, pour revenir au 3<sup>e</sup> groupe qui ce jour même se bat à quelques kilomètres de là, face au village de Prosnes.

Avant de poursuivre le récit, nous allons refaire avec lui les sanglantes et pénibles étapes de Sedan à Fère-Champenoise, de Fère-Champenoise à Prosnes, au cours de la retraite et de la poursuite de l'armée de Belgique.

A Frouart, où nous l'avons laissé le 20 août, il s'embarquait pour Sedan, où il débarquait le 20 dans la nuit.. Là on lui annonçait un repos de 2 à 3 jours, temps nécessaire à la concentration du 9<sup>e</sup> corps (nous savons pourquoi une partie de ce corps d'armée devait manquer au rendez-vous); mais alerté, la nuit suivante, il était, poussé en avant avec la totalité des unités débarquées hâtivement formées en division (17<sup>e</sup> Division provisoire) dont l'artillerie (2 groupes du 20<sup>e</sup> et notre 3<sup>e</sup> groupe) était commandée par le colonel Besse.

Le 22 août., le 3<sup>e</sup> groupe franchissait la frontière aux environs de Alle, atteignait en fin de journée le village de Monceau et s'y installait, à cause de la proximité de l'ennemi signalé par nos patrouilles, en cantonnement d'alerte. L'accueil enthousiaste de la population Belge, la cordialité des hôtes, le contact avec des cavaliers bataillant depuis plusieurs jours avaient exalté le moral. Les troupes étaient pleines de confiance et d'entrain.

Le lendemain devait apporter une cruelle désillusion.

En effet, la marche était à peine reprise que la colonne de droite formée du 135<sup>e</sup> régiment d'infanterie et du 3<sup>e</sup> groupe se heurtait à des forces très supérieures. Les reconnaissances du groupe poussées jusqu'à Bièvres en étaient chassées à coups de mitrailleuses et le 135<sup>e</sup> y livrait un combat des plus coûteux. Quant aux batteries, appelées à gauche du front de bataille, où les affaires n'allaient pas mieux, elles n'avaient que le temps de tirer quelques coups de canon, et la 17<sup>e</sup> Division pressée de toutes parts repassait hâtivement la Semoy entre Membre et Vresse.

C'est qu'en effet, au lieu de simples éléments de flanquement qu'elle s'attendait à bousculer, elle

avait donné dans le gros d'une armée qui après avoir battu en détail les 11<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> corps poussait vigoureusement ses avantages.

Au loin, tous les cantonnements de la veille, Monceau compris, étaient en flammes. Dès lors et pendant toute la retraite les batteries seront mêlées au cortège des blessés, à la lamentable pagaille des populations terrorisées, à leur bétail, à leurs charriots, où sont empilés pêle-mêle les meubles, les hardes, les enfants et les femmes; et pour ceux qui en furent les douloureux témoins, ce spectacle restera de toute la guerre, le plus pitoyable et le plus tragique. Le lendemain l'ennemi attaquait avec vigueur et la division repassait la frontière vers Gesponsait, protégée par la magnifique division marocaine qui entraînait en ligne. Après une nuit passée près de Mézières Charleville, la journée du 25 fut consacrée à un mouvement oblique en direction de Rocroi. Le lendemain seulement commença la retraite générale, qui devait en ligne droite ramener le 3<sup>e</sup> Groupe aux environs de Fère Champenoise.

Chaque jour, il livrera des combats d'arrière-garde, tirant jusqu'au dernier moment, regagnant de nuit un cantonnement situé à 7 ou 8 kilomètres en arrière de l'infanterie, le quittant après un repos de quelques heures pris le plus souvent en plein champs pour reprendre avant le jour de nouvelles positions de combat. Ainsi fera-t-il à Beuilly le 26, à Servion le 27, à Champigneulle le 28, le 29 à Launoy et Neuvisy où la 8<sup>e</sup> Batterie (capitaine Marcotte de Sainte-Marie arrêtera brillamment une violente attaque allemande, le même jour à Vaux-Mortreuil où la 8<sup>e</sup> Batterie (capitaine Heywong) recevra l'ordre de se faire tuer sur place s'il le faut, mais de tenir jusqu'au passage du dernier fantassin, et où le dernier fantassin franchira effectivement la ligne des pièces avant que les avant-trains soient mis en mouvement.

A Amagne, le 30 août, les Allemands, utilisant un ballon captif pour régler sur ses batteries, ne réussirent pas à ralentir ni à troubler leur tir par une averse d'obus bien réglés, ni à mettre le désarroi dans les avant-trains qu'il fallut amener sous un feu très vif, ni à empêcher le Groupe de remettre en batterie au sud de Faux, toujours sous le feu, ni à effectuer un repli ultérieur sur un kilomètre de terrain découvert au pas et dans le plus grand ordre. Ce jour-là tombèrent en héros le brigadier Richou et le canonnier Boy de la 7<sup>e</sup> Batterie.

Après Pont Favarger le 31, le 3<sup>e</sup> groupe traversait 1<sup>er</sup> septembre les bois de Bignicourt. Le lieutenant Bagnoli avec l'adjudant Allin, le brigadier Bivier et quelques volontaires en remenaient, sous un bombardement serré, les canons d'une batterie en feu qu'un régiment voisin avait dû abandonner (le canonnier Bobillaut était tué et le canonnier Barot blessé au cours de ce beau fait d'armes).

Par Silenay, Cernay, Ambonnay, Rouffy, Ecury le repos, le 3<sup>e</sup> Groupe poursuivait sa marche épuisante au contact de l'ennemi, dans la crainte d'un encerclement toujours possible, sans ravitaillement régulier, au milieu des hordes lamentables des paysans en fuite : les hommes dormaient sur les coffres, sur les chevaux, et dès que l'on s'arrêtait en travers des routes, les hamais s'étaient incrustés dans la chair des attelages, les chevaux qui tombaient ne se relevaient pas.

C'est pourlant avec ces Troupes-là que Joffre allait livrer et gagner la bataille de la Marne, événement que l'Etat-major allemand n'avait pas prévu, que l'on qualifie justement de miracle et dont nul autre exemple n'existe dans l'histoire. Le 5 septembre, elle commençait. Le 3<sup>e</sup> Groupe se trouve au plus fort, dans cette région des marais de Saint-Gond, où l'ennemi coûte que coûte veut rompre notre centre. Embouteillé dans le village de Bannes, il doit faire demi tour dans les rues, sous un feu violent., alors que l'infanterie ennemie attaque les abords de la localité et en tient déjà plusieurs issues.

Le commandant Lavenir est blessé et remplacé par le capitaine Gaudin.

Le 6 et le 7, des combats, très vifs, se livrent autour de Bannes; la 8<sup>e</sup> Batterie s'y distingue en couvrant énergiquement la retraite du 32<sup>e</sup> d'infanterie, malgré un feu intense et prolongé qui lui blesse 3 brigadiers et 7 hommes et tue 20 chevaux.

Le 7 au soir, on couche sur les positions de combat. Le 8 et le 9, l'ennemi redouble ses efforts, attaquant par grandes masses d'infanterie où les canons du 3<sup>e</sup> Groupe ouvrent de sanglantes brèches. Le 10 enfin il recule, et le 3<sup>e</sup> Groupe, traversant Fère-Champenoise, peut juger sur le terrain, de l'étendue des pertes qu'il a infligées à l'ennemi. Par Morain-le-Petit, Athis, Condé-sur-Marne, Livry-sur-Vesles il atteint, le 13 septembre, le village de Prosnes où le capitaine Gaudin et le lieutenant Bagnoli sont blessés, ce dernier très grièvement au cours des efforts tentés le 14 pour rompre le front ennemi.

Telle fut la fin de cette émouvante poursuite que le 33<sup>e</sup> mena à travers la Champagne jonchée par l'ennemi de cadavres d'hommes et de chevaux et de débris de toutes sortes. Les rêves d'une victoire rapide, un moment entrevue, sont dissipés. Nous sommes aux prises avec un ennemi préparé à la guerre de tranchées, déjà terré et couvert par des réseaux de fil de fer et nous sentons qu'il faudra de longs efforts pour le déloger.

Déjà il faut ménager les munitions. Il ne reste donc qu'à préparer méthodiquement le siège de ces forteresses improvisées et se retrancher contre un retour offensif possible. Il se produit avec une grande violence le 22 septembre contre nos positions de Prosnes que défend la brigade Eon appuyée vigoureusement par le 3<sup>e</sup> groupe. Le canonnier Baulu-Gaboriaud se distingue au cours de ce combat violent par une remarquable initiative et un cran exceptionnel; détaché comme agent de liaison près de l'infanterie en ligne, il remplace un officier blessé, charge à la tête d'une compagnie, s'empare d'une tranchée et dégage un bataillon français menacé d'enveloppement.



A part ce glorieux épisode et d'autres faits d'armes qui ne peuvent trouver place dans ce récit, la période qui s'étend du 15 septembre au 21 octobre où la 18<sup>e</sup> Division occupa successivement le secteur de Prosnes et celui des Marquises, fut terne et empreinte de mélancolie. La tournure que prennent les événements en Belgique et, en particulier, la prise d'Anvers préoccupent justement les esprits. Le travail d'organisation du terrain auquel se livre avec ardeur le Régiment est une heureuse diversion et une utile préparation aux batailles qui suivront. Grâce à lui le moral se maintient excellent. Et le 33<sup>e</sup> est en pleine forme quand il s'embarque le 21 octobre pour une destination devinée par tous « La Belgique » où il va se couvrir de gloire.

## CHAPITRE III

### LA BATAILLE D'YPRES

La Victoire de la Marne avait fermé aux Allemands la route de Paris, mais leurs succès en Belgique, surtout la prise d'Anvers, les rendaient maîtres des côtes de la mer du Nord et ils devaient chercher à exploiter ce succès en poussant jusqu'à Calais, de façon à couper les communications entre l'Angleterre et la France. Dès le commencement d'octobre, ils jettent sur les routes des Flandres de nouvelles divisions et, nous devons, pour arrêter ce flot menaçant, transporter vers le nord nos forces disponibles. Cette manoeuvre de l'ennemi et notre riposte ont été justement appelées la course à la mer. Elle se termina dans les plaines de l'Yser par une bataille dont Ypres, dernière porte de Calais, était l'enjeu. Ce fut un des épisodes les plus sanglants et les plus acharnés de la guerre. Par les sacrifices sans prix qu'il subit, l'énergie qu'il déploya, les pertes qu'il infligea à l'ennemi, l'appui de tous les instants qu'il donna à l'infanterie, notre régiment y donna la mesure de son abnégation et de sa valeur.

Enlevé de Champagne les 20 et 21 octobre, le 33<sup>ème</sup> débarque le 22 dans les Flandres françaises. Des régions de Bailleul et de Cassel, il fait route vers Poperinghe en contournant le mont des Cats. La campagne caressée par un doux soleil d'automne est attirante, et les maisons propres et riantes paraissent abriter sous leurs tuiles vernies de paisibles bonheurs. Qu'il doit faire bon vivre dans ce coin de la France, se disent ceux qui la quittent pour de longs mois et ceux qui nombreux, hélas ! ne la reverront plus ! La traversée de Poperinghe et surtout celle d'Ypres, le 24, furent un enchantement. Les Belges endimanchés sortaient de la messe; à leur foule se mêlaient hindous, anglais, spahis, et quand les yeux quittaient ce grouillant bariolage, c'était pour se fixer sur les élégants pignons des maisons flamandes ou les arceaux gothiques de la halle aux Drapiers, choses belles et vénérables qui allaient elles aussi glorieusement mourir.

Au sortir d'Ypres par la route de Zonnehecke, la mission du Régiment est définie par un ordre d'opérations qui met fin aux rêveries : appuyer la 17<sup>ème</sup> Division qui attaque en direction de Zonnebecke et de Paschenudaele. La campagne basse et coupée de haies encore feuillues présente dans la direction de marche deux légers mouvements de terrain, le premier, simple ondulation, porte le hameau de Frezemberg et son moulin; 2 kilomètres au-delà et le dominant, la crête de Zonnebecke qu'une route suit du nord au sud, jalonnée par Langemarck et Becelaere. La journée est brumeuse et du moulin de Frezemberg, derrière lequel a pris position le 2<sup>ème</sup> Groupe, on distingue à peine le clocher de Zonnebecke. Le 3<sup>ème</sup> Groupe, poussé plus en avant à la suite d'une reconnaissance hardie du colonel Lebreton et du commandant Biraud (ce dernier rencontre dans une maison qu'il avait choisie pour observatoire un officier allemand et le fait prisonnier) s'est installé dans le vallon situé entre Frezemberg et Zonnebecke, à proximité de la ferme de Zevenkote; il y est rejoint, le lendemain, par le 2<sup>ème</sup> Groupe. Quant au Groupe Cérard, il fait momentanément partie d'un détachement d'armée qui attaque Poelkappelle.

De Zevenkote on serre de près l'infanterie, c'est sous les balles que s'installent les batteries. Les officiers règlent le tir du fossé de la route de Langemark d'où l'on suit admirablement le combat.

Le commandant Boudet a la direction des feux : à coups de canon bien ajustés, il déloge les Boches des maisons et des talus où ils se cramponnent à quelques mètres de nos fantassins ; c'est un travail difficile mais admirablement dirigé, exécuté à souhait et qui vaut le lendemain au Régiment, les félicitations du Général commandant le corps d'Armée.

Après une nuit au bivouac, autour de Zevenkote, on reprend les lits si réussis de la veille, mais la résistance de l'ennemi s'accroît, ses réactions sont plus violentes, les balles sifflent en nappe aux oreilles des observateurs; l'une d'elles atteint à la gorge le capitaine de Sainte-Marie un preux qui ne se ménage pas ; la route est violemment bombardée et les batteries contrebattues par des tirs de 77 et de 105. Quant à l'infanterie, (il s'agit de l'infanterie de la 18<sup>ème</sup> Division que le Régiment appuie ce jour-là) elle se heurte aux pires difficultés pour déboucher de Zonnebecke et de Brodseinde sur un glacis plongeant vers l'ennemi, exposé à ses vues et à ses coups mais qui en revanche échappe à nos observateurs. Au petit jour, la 5<sup>ème</sup> batterie a été mise en mouvement pour l'aider de plus près. Cette mission audacieuse enthousiasmait l'intrépide capitaine Gréterin mais il lui avait fallu choisir sa position avant l'aube. C'était près du carrefour de Brodseinde aux lisières des maisons.

Quant le jour paraît, la batterie sans doute vue est prise à partie par les 105. Le capitaine Gréterin impassible sous les obus est atteint à la tête d'un éclat mortel; le sous-lieutenant Allard est frappé près de lui, reste le jeune sous-lieutenant de Larminat qui, remarquable de sang-froid, maintient l'ordre sous ce feu terrible et par de sages mesures réduit les pertes. Aux avants-trains de la batterie, restés en colonne sur la route de Zonnebecke, la situation est plus tragique encore. Ne pouvant déboîter pour échapper aux coups qui battent la route, les conducteurs stoïques, bride au bras, reçoivent, les coups, les chevaux tombent, d'autres s'échappent entraînant conducteurs et voitures. Ces terribles nouvelles parviennent à Zevenkote en même temps qu'un ordre du Colonel remettant le commandement de la 5<sup>ème</sup> batterie au lieutenant Fauquet.

Ardent, chevaleresque, magnifiquement doué, portant dans ses yeux étincelants le reflet de son âme

généreuse, le lieutenant Fauquet est forcément celui auquel on pense dans une circonstance critique, la guerre ne l'avait-elle pas déjà révélé comme le lieutenant le plus complet de notre beau Régiment ? Un serrement de main ému à son capitaine, un dernier regard à ses camarades et ce jeune héros qui pressent sa destinée court à son devoir d'un pas vaillant. La 5<sup>ème</sup> batterie a reçu des coups, il veut profiter d'une accalmie pour les lui faire rendre. Du poste d'observation d'où il guette l'ennemi, il tombe frappé à la tête par un éclat d'obus, près de lui le lieutenant Lenoir brave et charmant officier de réserve, a, du même obus la tête emportée. Ceux qui ont vu ces choses ne peuvent oublier ni l'aspect de la route d'Ypres encombrée de chevaux éventrés et de débris de caissons, ni le navrant défilé des blessés, ni Zonnebecke flambant et s'écroulant de toute part, ni le carrefour de Broodseinde éclairé par l'incendie et où git sur le dos, les bras en croix, comme un Christ abattu, le lieutenant Fauquet, dans l'émouvante attitude du sacrifice.

Le surlendemain à la tombée du jour, nous rendons les derniers honneurs aux héroïques victimes de cette journée. La bataille fait rage et nous enveloppe de trois côtés. Ypres brûle. La silhouette du colonel Lebreton se détache hautaine sur le ciel embrasé, mais sa voix dissimule mal l'émotion qui l'étreint, lorsque dominant le roulement de la canonnade, il adresse un suprême adieu à ceux de ses enfants, les plus aimés peut-être, qu'il a par devoir envoyés à la mort.

Le 27 la situation ne s'est pas modifiée. L'infanterie a l'ordre de pousser de l'avant et le 33<sup>ème</sup> doit lui fournir une batterie d'accompagnement. A la 5<sup>ème</sup> Batterie succède dans cette mission de sacrifice la 8<sup>ème</sup> puis la 7<sup>ème</sup>. Sans pouvoir à cause de la forme du terrain remplir efficacement leur rôle, elles subissent des pertes cruelles. Les capitaine Gaudin et Heywang, le lieutenant Allin sont blessés. Le maréchal des logis Grisoni est tué en les aidant à sortir d'un abri en flammes.

Il faut chercher une solution plus efficace et moins coûteuse. Le commandement se rallie à celle que lui propose le commandant Boudet : dans la tranchée un officier observateur relié aux batteries par un fil téléphonique. Le 3<sup>ème</sup> Groupe de Zevencote se reliera ainsi au 77<sup>ème</sup> qu'il appuie à gauche de la route de Roulers, le 2<sup>ème</sup> de Groot-Molen (vieux moulin situé à 800 mètres au sud-est de Zonnebecke) au 135<sup>ème</sup>, à droite de cette même route. Dès le 29 les liaisons fonctionnent et rendent des services qui paient largement de leurs peines les intrépides téléphonistes qui, jour et nuit, courent sur les lignes à travers un réseau serré de trajectoires.

Le 30, dans la brume matinale, le capitaine observateur du 3<sup>ème</sup> groupe voit surgir à 300 mètres de notre première ligne une rangée de silhouettes grises. Les fantassins, épuisés qu'ils sont par 7 jours de combat sans répit, gisent inertes au fond de la tranchée, seule une mitrailleuse entre en action. En même temps un bombardement violent se déclenche et la ligne téléphonique est hachée. Héroïquement, coureurs d'infanterie et téléphonistes se précipitent pour la réparer. Grâce à eux le 2<sup>ème</sup> Groupe alerté ne tarde pas à entrer en action. La première vague qui s'est couchée sous les rafales de mitrailleuses, puis les tranchées de la route de Roulers sont successivement l'objet de rafales violentes et ajustées : clouée au sol la première vague et pour toujours ! quant aux tranchées, on voit voler en l'air les quelques planches sous lesquelles s'abritent les occupants et nombre d'entre eux se sauvent dans l'intervalle des tirs. Un silence impressionnant ne tarde pas à succéder à la terrible fusillade du matin. Le terrain est nettoyé de fond en comble.

Le 3 novembre, c'est devant le 77<sup>ème</sup> qu'une attaque allemande est arrêtée par les feux du 3<sup>ème</sup> Groupe. Hélas, celle-là coûte cher au Régiment, le capitaine Heywang qui a magistralement dirigé les tirs et son excellent second le lieutenant Gourin, pris sous un terrible bombardement sont tués dans la tranchée d'où ils observent. Le capitaine Heywang était un magnifique soldat dont la bravoure n'avait d'égale que la modestie et la bonté, imperturbable au feu, adoré de ses hommes ; sa mort ouvre dans les rangs du 33<sup>ème</sup> un vide que tous ressentent cruellement.

Cependant, le 9<sup>ème</sup> Corps, par son avance en coin dans les lignes ennemies, se trouve dans une situation des plus risquées. Il dispose pour ses ravitaillements et pour sa retraite, le cas échéant, d'une seule route. C'est l'étroit pavé d'Ypres à Zonnebecke, juste assez large pour que deux voitures s'y croisent et bordé de fondrières. Déjà encombrée par le double courant ininterrompu de fourgons, de caissons, de chariots anglais, de troupes qui montent en ligne, de blessés qui refluent, enfilée par les batteries ennemies de Moorsleede prise de flanc par celle de Cheluvelt, cette artère congestionnée et sanglante, continuellement obstruée par des véhicules en panne et des chevaux éventrés, suffit à peine à alimenter les troupes en ligne : si le 9<sup>ème</sup> corps était bousculé, elle ne saurait assurer sa retraite. Que les Anglais qui la couvrent sur son flanc droit par les bois de Polygone-Veld et de Nonnes-Boschen et le village de Saint-Eloi lâchent pied, la situation est pire encore ; le 9<sup>ème</sup> corps est ramassé en entier. Dans ces deux alternatives il ne resterait aux artilleurs qu'à se faire tuer sur leurs pièces. Telle est la tragique éventualité qui obsède les esprits aux cours des combats acharnés qui, du 1<sup>er</sup> septembre au 15 novembre, se livrent sans interruption de Saint-Eloi à Poelkapelle. Les fusées qui la nuit tracent un demi-cercle autour de nos batteries, révèlent le péril au moins avertis. Mais tous envisagent sans faiblir et acceptent résolument le sacrifice suprême qui, d'une heure à l'autre, peut être demandé.

Cette situation n'échappe pas plus à nos ennemis qu'à nous et donne à leurs assauts un caractère d'acharnement extraordinaire. C'est d'abord sur la soudure des Anglais et des Français que se portent leurs efforts, les cuirassiers à pied de la 6<sup>ème</sup> Division de cavalerie, qui assurent la liaison, reçoivent le 1<sup>er</sup> et 2

nombre deux chocs redoutables ; dépassant de la moitié du buste le parapet des tranchées ils subissent des pertes terribles et sont par deux fois enfoncés ; deux fois les barrages du 33<sup>e</sup> brisent l'élan victorieux de l'ennemi.

Le 3 novembre, c'est l'attaque sur le front du 77<sup>e</sup> dont il a été parlé plus haut. Du 4 au 11, l'ennemi tâte tout le front de la 18<sup>e</sup> Division. Mais ses préparatifs chaque fois éventés par les guetteurs d'infanterie et nos observateurs sont soumis à des tirs ajustés qui le déconcertent. Désespérant de tromper la vigilance de nos batteries, il n'ose se heurter de nouveau aux barrages terribles, qui, le 30 octobre devant le 135<sup>e</sup> et le 3 novembre devant le 77<sup>e</sup>, lui ont coûté si cher; il déclenche alors le 11 novembre, sur tout le front anglais de Saint-Eloi au bois de Polygone-Veld une attaque d'une violence inouïe; bousculant les Ecossais, il débouche, après un corps à corps acharné, des bois de Polygone-Veld et de Nonne-Boschen à 1.200 mètres sur le flanc de nos batteries. Froidement on tourne les canons face à droite et on renforce les barrages que le 49<sup>e</sup> déclenche avec une opportunité et une efficacité telles qu'à 600 mètres de ses canons il arrête net. l'attaque ennemie. Grâce aux 75, la situation est sauvée une fois de plus et le soir, les Anglais peuvent rétablir leurs lignes.

Le 13 novembre marquera particulièrement dans l'histoire du Régiment. Par une brume épaisse que seuls déchirent de rares coups de feu, le Groupe Gérard voit surgir à 600 mètres de lui, sur la crête même qui le couvre, une ligne de tirailleurs ennemis qui s'installent dans les fossés de la route de Becelaere et ouvrent un feu nourri sur les batteries. Sous une grêle de balles les servants sautent aux pièces et tirent sur les assaillants jusqu'à épuisement des munitions. Le lieutenant Schoettel alerte le 2<sup>e</sup> Groupe qui déclenche sur la route un barrage nourri (Le capitaine de Montessus est blessé à l'observatoire en réglant. ses tirs). La situation du 1<sup>er</sup> Groupe n'en est pas moins critique; impossible de ravitailler; les 6 chevaux d'un caisson qu'on s'efforce malgré tout d'amener, sont fauchés; impossible d'enlever le matériel ! Le commandant Gerard est autorisé à faire évacuer son personnel. Il s'y refuse; on prendra les mousquetons et on fera le coup de feu. Devant cette attitude énergique, les Allemands n'osent pas avancer et on les tient; en respect jusqu'à l'épuisement des munitions. Par sa vigilance et sa magnifique tenue au feu, le 1er Groupe sans le secours d'aucune Infanterie a fait avorter une audacieuse attaque par surprise qui, sans lui, pénétrait jusqu'au coeur même de la défense et risquait de faire tomber le mince dispositif que le 9<sup>e</sup> corps, à bout de réserves, oppose à l'ennemi. A la nuit, on peut amener les avants-trains et retirer les pièces. Au cours de l'action, le maréchal des logis Belardat est tombé frappé d'une balle à la tête en pointant sa pièce : 15 hommes ont été blessés. Malgré l'extrême péril de la situation le moral a été admirable. Le maître-pointeur Charbonneau n'a cessé de plaisanter en servant sa pièce. Le lieutenant Schoettel, le sous-lieutenant Vincent, les maréchaux des logis Tavard et Hacquet, agents de liaison ont traversé maintes fois le glacis balayé par les balles pour transmettre les ordres. Le sous-lieutenant Fouch a dirigé lui-même le tir d'une pièce dont les servants étaient presque tous hors de combat.

La première bataille d'Ypres se clôt virtuellement sur ces glorieux faits d'armes. L'effort de l'ennemi est définitivement rompu et le général d'Urbal peut en citant le 9<sup>e</sup> corps tout entier à l'ordre du détachement d'Armée de Belgique affirmer sa victorieuse résistance à un ennemi 5 fois supérieur en nombre.

Cependant le secteur d'Ypres continue à être un de ceux dont parle le plus souvent le communiqué: le 33<sup>e</sup> y passera tout l'hiver dans la neige ou la boue et toujours en alerte, car les coups de main sont fréquents; assurant les liaisons difficiles, une observation périlleuse, exposé sans protection aux bombardements, car il est impossible de creuser dans ce sol humide de solides abris, sans cantonnement confortable dans un climat sans lumière et sans gaieté. Mais les maux bravement supportés l'endurciront, le contact étroit et périlleux qu'il devra maintenir avec une Infanterie qui souffre plus que lui encore l'habitue à compter pour peu de chose ses propres souffrances; il y acquerra par une activité incessante le goût de l'effort et la solide gaieté qui naît du devoir accompli et de l'obstacle vaincu.

Un changement de front a donné à la 18<sup>e</sup> Division les lisières de Polygone-Welt et de Nonne-Boschen et du parc d'Herentage. L'observation n'est possible que des premières lignes et vu la faible distance des tranchées, toute tête qui s'y montre risque un coup de feu à bout portant. Cela n'est pas fait pour intimider la vaillante phalange de capitaines et de lieutenants qui se disputent comme un honneur les réglages en premières lignes. Les projectiles sont comptés, il faut les employer utilement, qu'il s'agisse d'une mitrailleuse à détruire, d'une tranchée à nettoyer, d'un minen-werfer à museler, que ce soient les lieutenants de Larminat, Antier, Lafont ou Carnoy, les capitaines Ladrage, Couret, Hounau ou de Sainte-Marie, le travail entrepris est mené à bien. Une fructueuse émulation existe entre les groupes, elle développe l'ingéniosité et l'initiative. Le sous-lieutenant Rotival a l'idée de réquisitionner à Ypres des téléphones d'appartement, le sous-lieutenant Ferrier monte un atelier et les transforme en téléphones portatifs, un troisième construit des tableaux de communication avec un matériel de fortune. Les lieutenants Noirot et Soyer établissent des plates-formes pour le tir contre avions et mettent en fuite les oiseaux ennemis.

Nombreux aussi les actes d'audace et de dévouement. Le 30 octobre, le lieutenant Souchou est blessé près de sa batterie à laquelle il donne l'exemple d'un calme sang-froid. Le 14 décembre le maréchal des logis Petitbon fait continuer le tir de sa pièce bien qu'elle ait été atteinte par le feu et remplace à son poste un servant blessé par un projectile ennemi. Le 20 décembre, le sous-lieutenant Fouch tombe frappé mortellement en assurant l'exécution d'un tir sous les rafales d'obusier ; le même jour, le maréchal des logis

Tavard se porte, au mépris du bombardement, au secours de canonniers ensevelis sous les décombres d'une maison démolie par un obus. Il faut citer aussi le lieutenant Beard, hardi observateur, blessé d'un éclat d'obus dans un poste avancé, le lieutenant David qui installe un canon à moins de 100 mètres des tranchées ennemies pour détruire des mitrailleuses, et le lieutenant Carnoy blessé grièvement. en première ligne en exécutant un réglage des plus périlleux sous un terrible bombardement.

Hélas ! la place manque pour louer comme ils mériteraient de l'être et les hauts faits individuels et les efforts collectifs. Comment peindre l'horreur de ces nuits noires comme l'enfer où une lanterne électrique à la main, nos braves téléphonistes explorant un fil à moitié enfoui dans une boue infecte le suivent jusqu'en première ligne, trébuchant dans les barbelés ou les trous d'obus, stationnant aux points les plus battus où ce satané fil est toujours coupé ! Comment décrire la pénible existence des conducteurs vivant pêle-mêle avec leurs chevaux dans des granges qu'entoure une mer de boue, ou habitant des greniers mal clos ! Le ravitaillement par des pistes où les caissons attelés de 10 chevaux s'enlisent jusqu'à mi-roue, les efforts ingénieux déployés pour améliorer les cantonnements, construire des écuries et des pistes, refaire des positions détruites par le feu, les camoufler aux saucisses et aux avions indiscrets ! Ni le travail acharné, ni la rigueur de l'hiver, ni les pertes dont la liste s'allonge douloureusement n'altèrent la bonne humeur qui habite ces petites fermes qu'un obus peut renverser d'une heure à l'autre et dont, le soir, les balles traversent les parois. Telle est la vertu de cette vie héroïque que le souvenir en éclaire les tristes paysages embrumés de la région d'Ypres et qu'il reste un des plus attachants de notre campagne.

## CHAPITRE IV

### LES BATAILLES DE 1915 EN BELGIQUE ET EN ARTOIS

Lorsque le 9<sup>e</sup> corps quitte la Belgique saigné aux quatre veines et paraissant épuisé par 6 mois de combats et de souffrances, sa place est déjà marquée dans la bataille en préparation sur le front d'Aras. Le Haut-Commandement qui l'apprécie .comme l'un de nos corps d'élite ne se méprend pas sur son merveilleux ressort.

Après quelques jours de marche sur les bonnes routes de France, on ne reconnaîtrait déjà plus les soldats hâvres et hirsutes qui besognaient avec de l'eau jusqu'aux genoux dans les tranchées de Polygone-Weld et d'Herenthage. Les colonnes que le Général Foch inspecte à leur passage dans la région de Cassel ont une bonne tenue. Elles marchent: allègrement. A l'attitude et surtout au regard des hommes, le Grand chef juge de leur moral et satisfait, sans doute, maintient la destination donnée au 9<sup>e</sup> corps.

En six semaines, à petites journées, prenant dans les Flandres Françaises, plus dans les villages d'Artois un repos réparateur, le régiment gagne les cantonnements d'Ignicourt, de Le Gaurroy et de Berlincourt, à une étape d'Arras. Le 22 avril, les reconnaissances sont appelées à Sainte Catherine, faubourg avancé de la ville; elles parcourent le terrain compris entre Sainte-Catherine et Roquelincourt, au pied des hauteurs de Thélus. Les positions de batterie sont choisies à proximité de la première ligne et l'on se met au travail avec ardeur. Devant nous, des tranchées de première ligne très fortes, un glacis découvert commandé par le parc et le village de Thélus organisés en point d'appui forment un ensemble défensif des plus solides.

Mais le 9<sup>e</sup> corps voulait Thélus, il l'aurait pris. L'ennemi cependant a éventé l'offensive dont il est menacé, incapable de y faire face avec des armes loyales, il prend le devant et s'efforce de désorganiser nos préparatifs par une diversion sur une partie du front.

Au mépris des lois de la Guerre, il fait déferler sur nos lignes entre Langmarck et Steenstrate, une vague de chlore qui paralyse les défenseurs et lui permet de s'avancer l'arme au bras sur la route de Calais de nouveau menacée. Cette nouvelle déconcertante parvenait le 24 avril aux Groupes du Régiment en même temps que l'ordre de regagner les gares de Frévent, Saint-Pol et Doullens, où ils s'embarquent pour la Belgique.

Dès le 26, ils atteignent, la région de Woesten : on les accole à une artillerie déjà en position, dont ils renforcent les divers groupements. L'ennemi est partout contenu, mais le général Foch ne se contente pas de la parade, il veut rejeter le Boche au-delà de l'Yperlée et lui infliger une sévère leçon. Pour cette tâche, il a fait appel à des troupes de choix, dont la 18<sup>e</sup> Division, qui voisine avec de beaux Régiments d'Afrique.

Le 9<sup>e</sup> Corps s'étend de Steenstrate à Hetsas. Son artillerie, le 33<sup>e</sup>, le 49<sup>e</sup>, quelques batteries de 90 et deux batteries anglaises, est aux ordres du colonel Lebreton. Dès le 26, le Régiment grâce à la grande activité déployée par tous, a contribué efficacement à la reprise d'Hetsas et d'une partie de Lizerne. Mais le Boche se cramponne et dispute le terrain pied à pied. La campagne plate et très couverte se prête d'ailleurs admirablement à la défense. Les haies, les maisons, les ruines même dissimulent des mitrailleuses qui ne se révèlent qu'au moment où les fantassins se portent à l'assaut. Aussi, la tâche confiée aux batteries de 75 est-elle particulièrement importante et difficile. Pour la mener à bien, nos observateurs ne reculent devant aucun péril, grimant aux faites des arbres, dans les toits des maisons, parcourant les tranchées de première ligne, ils rivalisent d'ingéniosité et d'audace. L'un deux, le lieutenant. Bagnoli est tué en sautant de la vague d'assaut dans une tranchée conquise pour régler le tir sous l'objectif suivant, (jeune vie généreusement offerte au pays et, amèrement pleurée de tous ceux qui connaissaient les trésors d'avenir qu'elle renfermait et que la terre des Flandres a engloutis). Le lieutenant Ravonneaux, officier d'un magnifique courage, est blessé le même jour.

Aux tirs de préparation, succèdent sans interruption les barrages défensifs, car, à chaque bond en avant, l'ennemi riposte par une contre attaque. La consommation des munitions dépasse tout ce qu'on a vu jusque là. En une seule journée de combat un seul Groupe tire 8.000 obus. C'est un effort surhumain demandé aux conducteurs et aux servants qui le soutiennent sans faiblir pendant 8 jours.

Sous cette avalanche d'explosifs et de schrapnells, pressé par l'infanterie qui ne lui laisse pas de répit, l'ennemi recule peu à peu. Le 4 mai, il a partout repassé l'Yperlée, sauf à Steenstrate où il ne conserve qu'une tête de pont. Encore est-ce pour peu de temps.

Après ce rude intermède, la 18<sup>e</sup> division est ramenée dans la région d'Arras, plus assez fraîche pour le rôle de premier plan qu'elle y devait jouer, assez généreuse, toutefois pour les sacrifices qui vont de nouveau lui être demandés.

Le 8 mai, le Régiment cantonnait à Hermain et Mingoal à une forte étape d'Arras. Nous savions la bataille imminente, mais il ne pouvait guère être question pour nous d'y participer autrement que pour l'exploitation, lorsque le soir le 3<sup>e</sup> Groupe alerté est dirigé sur Bully-Grenay. En batterie, le 9 à 6 heures du matin, dans le village même de Grenay, il coopère sous l'ardente direction du commandant Biraud à la

magnifique attaque que la 18<sup>e</sup> Division exécute en direction de Loos.

Les tranchées situées au N.-O. de Loos sont brillamment enlevées par le 114<sup>e</sup> et le 125<sup>e</sup>. « Le lendemain, 10 mai, écrit le commandant Biraud dans le sommaire compte-rendu adressé par lui au Colonel, à 6 heures 30 et à 8 heures 30, nous avons la chance de voir deux contre-attaques, de la force de 400 hommes chacune, qui sortaient des lisières O. de Loos au pas de gymnastique et en masse compacte ; elles sont immédiatement clouées au sol par le tir rapide merveilleusement précis réglé par le lieutenant Landon ; le sol est jonché de cadavres seuls quelques fuyards ont pu regagner le village ».

« Malheureusement, dans la nuit., les Allemands passant par les boyaux repoussent nos troupes mal appuyées au Nord par un régiment de réserve. Les colonels des 114<sup>e</sup> et 125<sup>e</sup> sont tués ».

L'attaque de Loos n'était qu'une diversion. A la même heure se déclenchait l'attaque principale entre Notre-Dame-de-Lorette et Thélus. Le roulement d'une violente canonnade parvenait aux cantonnements des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> groupes dans la matinée du 9, annonçant la bataille commencée. Fiévreusement on attend les nouvelles.

A 14 heures, le Groupe Gérard reçoit. l'ordre de se rendre à Camblain l'Abbé, en réserve du 33<sup>e</sup> Corps, Une heure après, le premier Groupe est dirigé sur Cambigneul, ainsi que la 36<sup>e</sup> Brigade avec la même destination tactique. En cours de route, les premiers résultats de la bataille parviennent aux colonnes. « L'avance en certains points a atteint 6 kilomètres. Nous avons enlevé des positions extrêmement fortes, les ouvrages Blancs, la cote 140, les bois de la Folie ». Qui n'a cru ce soir là la brèche faite, qui n'a rêvé de la guerre de campagne reprise, de Douai délivré?

Hélas ! Ce qui était vrai le 9, ne l'était déjà plus le 10. L'avance foudroyante du début a dépassé les prévisions du commandement, les réserves n'ont pas donné, la brèche s'est refermée; c'est une grande désillusion. Cependant, le chiffre imposant des prisonniers capturés, le contact avec des troupes grisées par leurs succès de la veille maintiennent haut le moral. La première journée a donné une victoire incomplète. Espérons encore en son lendemain. Sous les belles futaies du Mont Saint-Eloi, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Groupes attendent impatiemment leur ordre d'engagement.

Le Mont Saint-Eloi domine toute la bataille. Avant de descendre dans la plaine de Berthonval, où l'un après l'autre, les 3 groupes du Régiment, vont aller s'offrir aux coups de l'ennemi non certes sans riposter, jetons de ce magique observatoire un coup d'oeil d'ensemble sur nos positions et, celles de l'adversaire. Au Nord, la Croupe de Notre-Dame-de-Lorette encore disputée, toute fumante sous le marmitage, s'enfonce comme une proue de navire dans la plaine de Lens ; à l'est, les hauteurs de Givenchy, de la cote 140, les bois de la Folie, qui, un moment, en notre possession nous ouvraient la route de Douai ; au sud-est, enfin, la hauteur de Thélus déjà vue de Rocquelinourt. Au pied du Mont Saint-Eloi, s'allonge la plaine de Berthonval, entre le bois du même nom et les ouvrages Blancs, se relevant vers l'Est en petite douce. C'est du bas de cette pente que l'attaque est partie: elle a franchi la route de Béthune, un plateau large d'un kilomètre environ, le chemin des pylones, s'est jetée dans le Vallon de la Souchez et sans reprendre haleine a gravi les pentes abruptes de la cote 140 et enlevé les bois de la Folie. De là, les fantassins à bout de souffle et débandés ont été ramenés dans le fond de Souchez.

La plaine de Berthonval est nue et n'offre aucun masque aux batteries qui, sur une profondeur de 7 ou 8 rangs s'y échelonnent et les reconnaissances des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Groupes qui la parcourent le lendemain, s'aperçoivent en outre que le défilement y est des plus précaires. Si les canons échappent aux vues directes des observatoires du bois de la Folie, il n'en est certainement pas de même de la poussière que soulève leur souffle, ni de leur fumée, ni des lueurs.

Le 11 mai, le premier groupe y prend position pour renforcer l'artillerie de la division marocaine. Ce jour-là même, tombe le sous-lieutenant Vincent. Chargé d'assurer la liaison avec l'infanterie, cet héroïque enfant, traverse sous le feu des mitrailleuses de la cote 140 le plateau qui domine immédiatement la plaine de Berthonval. Atteint d'une balle à l'abdomen, il succombe, au milieu d'atroces souffrances, avec un courage admirable.

Le 2<sup>e</sup> Groupe met en batterie, le 13 mai, en avant du 1<sup>er</sup> Groupe et au-delà des anciennes tranchées allemandes en même temps que toute la 18<sup>e</sup> Division relève la Division marocaine.

La tâche pour l'instant consiste à s'installer sur le terrain conquis sous une réaction d'artillerie qui s'accroît chaque jour du feu des batteries que l'ennemi ramène des autres parties du front.

L'un après l'autre, les groupes sont l'objet de tirs de destruction. Le 3<sup>e</sup> Groupe, libéré, le 18, de sa mission auprès de la 17<sup>e</sup> Division a pris position en lisière Est du bois de Berthonval où il se fait copieusement sonner. Canons retournés, abris défoncés, pertes sanglantes, chaque journée se résume en un douloureux bilan. En outre, les munitions fabriquées hâtivement provoquent de fréquents éclatements de canons dont, malgré les précautions prises, on ne peut pas toujours protéger le personnel. A la fin de mai et malgré les nombreux remplacements, c'est à peine si chaque groupe peut mettre en ligne 5 ou 6 pièces.

On prépare entre temps une nouvelle offensive. Après la chute de Carency, d'Ablain-Saint-Nazaire et de Neuville-Saint-Vaast, le commandement juge le moment venu de reprendre l'attaque de la cote 140 et les Bois de la Folie. On montre cette affaire avec un soin d'autant plus grand que l'ennemi est prévenu et en forces.

Le 16 juin, après l'achèvement des tirs de destructions nous avons la douleur de voir les vagues

bleues de nos fantassin; rouler au sortir de la tranchée sous les mitrailleuses de la cote 123.

On ne pouvait pourtant choisir, pour annihiler cet ouvrage, d'artilleurs plus habiles, plus acharnés et plus intrépides que le capitaine Ladrangé et le lieutenant Trives. Mais que faire contre un ennemi invincible ? Blessés l'un et l'autre au poste d'écoute, où ils bravent cent fois la mort afin de voir quand même; qui ne les a pas entendus exhaler leurs angoisses devant ce travail dont ils sont chargés et dont ils ne peuvent garantir l'achèvement, ne connaît pas les transes des consciences scrupuleuses devant une tâche impossible.

Le 26 juin, le colonel Le Breton quitte le régiment, son régiment, celui qu'il a préparé et conduit à la bataille avec autorité et maîtrise et à la gloire duquel il a si grandement, contribué. Le lieutenant-colonel Daroque lui succède. Il n'a que le temps de faire le tour des positions, car l'heure de la relève a enfin sonné.

La 18<sup>e</sup> Division, physiquement épuisée et moralement meurtrie, quitte le secteur dans les nuits des 5 et 6 juillet. Le Régiment regroupé dans la région de Crépy – d'où partent les premiers permissionnaires - fait ensuite mouvement vers Saint-Just-en-Chaussée. Au commencement d'août, rapproché du front de la Somme, il prête 5 batteries à l'A.D./54 qui tient le secteur de Cappy, mouvement préparatoire à la prise de ce secteur par la 18<sup>e</sup> D.I. Il semble que la revue de Villers-Bretonneux, où elle défile magnifiquement, devant le Roi Albert et le général Joffre, ait influé sur sa destinée et décidé le haut commandement à faire d'elle un autre emploi.

Avec le 9<sup>e</sup> Corps, elle est dirigée au sud d'Arras en vue d'une attaque liée à une opération plus considérable exécutée au nord de la ville par les troupes franco-britanniques et qui doit se déclencher en même temps qu'en Champagne l'offensive de l'Armée Castelnau.

Le 25 septembre fut pour la 18<sup>e</sup> Division et le 9<sup>e</sup> Corps tout entier la réédition du 16 juin, des efforts héroïques, un échec sanglant. Echéec dû à l'insuffisance des moyens matériels que le zèle des artilleurs au cours de la préparation, l'ardeur et l'esprit de sacrifice des fantassins également pénétrés de l'importance de cette bataille, ne pouvaient compenser. Le Général Joffre avait en effet une haute ambition : terminer la guerre avant l'hiver par une victoire éclatante. Et il n'est pas douteux que si les deux dents de la tenaille dont l'une était l'armée Castelnau en Champagne et l'autre l'armée Foch en Artois, mordaient suffisamment, tout le front s'ébranlait dans des conditions telles que l'ennemi, s'échappait, difficilement d'un désastre.

Le 9<sup>e</sup> corps était chargé d'attaquer sur un front de 6 kilomètres au sud d'Arras. S'il réussissait, il prenait à revers les défenses de Lens et de la crête de Vimy, il devait à tout le moins retenir devant lui le plus d'ennemis possible et pour cela s'engager à fond. A la fin d'août, la 18<sup>e</sup> Division occupe le secteur d'Agny, ses batteries s'installent à Achicourt dans les jardins. Son front d'attaque est délimité et les brèches à faire dans les réseaux ennemis déterminés avec soin. Hélas ! faute d'obus, il nous faut le 22 septembre interrompre les tirs de brèche commencés le 20. Ils sont repris le 23 septembre et poussés avec la plus grande activité.

Un exemple héroïque illustre magnifiquement l'ardeur du 33<sup>e</sup> pendant cette période et la volonté qui l'anime, de venger l'échec du 16 juin.

Les brèches à faire sont liées difficiles à contrôler. Les observatoires dominants sont trop éloignés et les observatoires rapprochés sont en contre-bas; il faut s'avancer jusqu'aux parallèles de départ dans la zone même de dispersion de nos tirs. C'est dans l'une d'elles que le capitaine Ladrangé et son fidèle lieutenant Trives se tiennent habituellement. Un obus éclate derrière eux. « Il vient de la batterie demande le capitaine ? » « Oui » répond le lieutenant. Et, froidement., après avoir fait le compte des coups longs et courts obtenus avec ces éléments de tir, le capitaine Ladrangé commande « même hausse ».

Le 23 septembre, ce chef intrépide court à sa Batterie qu'il voit soumise à un violent bombardement. « Mon devoir est d'y aller ». Il tombe foudroyé par un obus de 105 avant de l'atteindre.

Le 25 septembre, jour fixé pour l'attaque à 12 h. 25, les fantassins sortent de leurs tranchées et se portent en bataille à l'assaut avec une intrépidité qui arrache les larmes aux observateurs. On les suit des yeux et du cœur; ils se reploient pour passer par les brèches, hélas ! trop étroites et trop peu nombreuses. On allonge les hausses, les servants emportés par l'ardeur et le désir de donner aux camarades de l'infanterie tout l'aide possible, dépassant la cadence fixée pour le tir. Rien n'y fait. Les mitrailleuses fauchent, impitoyablement des lignes entières et les groupes peu nombreux qui parviennent aux tranchées ennemies, y sont faits prisonniers après une lutte héroïque. Mais, l'honneur est sauf.

Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 octobre, les Batteries sont relevées. le 7 octobre, les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> Groupes rejoignent la 18<sup>e</sup> Division qui a relevé à Loos les Anglais sur les positions qu'ils ont conquises.

Le 1<sup>er</sup> Groupe formé des 1<sup>ère</sup>, 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Batteries sous les ordres du commandant Gérard a mis en batterie dans les corons du Maroc, à 1.500 mètres des premières lignes, le 3<sup>e</sup> Groupe à l'est de Grenay. Le 8, une attaque ennemie se déclenche sur tout le front de Loos. Un bombardement d'une violence inouïe s'abat sur les Batteries du 1<sup>er</sup> Groupe qui manquent de tout abri. Autour des pièces, les maisons s'écroulent, la fumée noire des obus se mêle à la poussière rougeâtre des briques et aux gaz asphyxiants. Néanmoins, observateurs et guetteurs veillent et le barrage se déclenche avec une opportunité et une précision telles que les vagues d'assaut sont brisées avant d'avoir pu aborder nos lignes. Le lendemain, les cuisiniers s'entretenaient joyeusement avec les canonniers du sanglant échec infligé à l'ennemi. Cette journée, si honorable pour le Régiment, lui coûtait cher. Parmi les victimes de la journée, il convient de citer le capitaine Couret grièvement blessé près de ses canons, alors qu'il commandait le tir et donnait l'exemple du plus



intrépide sang-froid; l'excellent sous-chef mécanicien de la 6<sup>e</sup> Batterie, le brave Marchoux, tombé. près de son commandant de Batterie ; le lieutenant Trives blessé pour la troisième fois.

Pendant, toute la durée du mois d'octobre, le Régiment fractionné entre la 152<sup>e</sup> et la 17<sup>e</sup> D.I. s'étend de Mazingarbe à Bully-Grenay. Il est regroupé au commencement de novembre derrière sa Division, qui prend le secteur de Loos. Il passe à Divion les fêtes de Noël. Une soirée récréative jette dans cet hiver morne une note joyeuse, elle témoigne mieux que beaucoup d'autres manifestations de l'esprit de corps, de l'esprit de famille même qui unit les officiers, les sous-officiers et les canonniers du 33<sup>e</sup> d'artillerie. Unie à une stricte discipline cette affection mutuelle forme un ciment indestructible qui résistera à toutes les épreuves de la guerre.

## CHAPITRE V

### VERDUN (La défense de la cote 304)

Relevée du secteur de Loos dans les premiers jours de janvier, la 18<sup>ème</sup> Division se rend par étapes au camp de Saint-Riquier. Après 15 jours d'entraînement aux nouveaux procédés de combat, elle reprend les lignes à Calonne entre Loos et Souchez. Une offensive ennemi, est annoncée. Que l'Etat-Major Allemand cherche à frapper un coup décisif sur le front occidental avant le renforcement de l'armée anglaise, c'est dans la logique des choses. Des mouvements de troupes importants signalés en arrière des lignes, des renseignements recueillis sur les prisonniers donnent à cette éventualité un caractère de quasi-certitude.

Dans notre secteur, une activité insolite de l'artillerie ennemie se manifeste soudainement le matin du 21 février par de nombreux réglages. A 0h.30 un bombardement d'une grande violence se déclenche sur nos batteries. Le 5<sup>ème</sup> subit des pertes sévères et sous le commandement du lieutenant Allard exécute avec un grand dévouement les tirs qui lui sont demandés. En même temps, l'ennemi attaque le fortin de Givenchy dans le secteur de Souchez. Mais ce n'est qu'une grosse diversion ; la tempête prévue s'est déchaînée ailleurs et va s'acharner durant plusieurs mois aux flancs bouleversés des collines de Verdun.

Là, comme sur la Marne, s'opère un redressement merveilleux. Après un coup de boutoir irrésistible qui désorganise la défense et fait douter le commandement local de la possibilité de conserver les hauts de Meuse, après la chute de Douaumont « pierre angulaire de notre plus puissante forteresse », que les communiqués allemands célèbrent avec des accents enthousiastes, le général de Castelnau arrive à Verdun muni des pleins pouvoirs du généralissime. Abandonner Verdun et les Hauts de Meuse! Impossible. Dans une claire vue des conséquences qu'aurait une pareille décision, avec une foi robuste dans le cœur du soldat français auquel on peut demander tout les sacrifices quand il en comprend la nécessité, le grand chef rétablit la bataille, fixe la ligne de résistance et., faisant de Verdun un drapeau, il le confie à Pétain et à tous les poilus de France. Le Boche ne passera pas.

Cependant le Kronprinz s'obstine, il engage l'un après l'autre ses meilleurs régiments, il concentre les feux d'une artillerie toujours plus nombreuse et plus puissante. L'une après l'autre, les provinces françaises, représentées par leurs corps d'armée, relèvent le gant et rivalisent d'héroïsme pour défendre le fort de Vaux, la redoute de Thiaumont et le Mort-Homme; et le monde entier étonné, puis ému d'admiration, reste suspendu à ce drame où la France tant dénigrée affirme des vertus qu'on ne lui croyait plus.

Le 33<sup>ème</sup> ne sera appelé à Verdun qu'en Avril avec le 9<sup>ème</sup> Corps. Il prépare d'abord sur le front d'Artois l'extension du front de l'armée Anglaise, puis après un repos de 3 semaines à Berck il se rend dans la Somme. Il s'emploie à des constructions de Batteries. Le 14 avril, il embarque à Boves et Ailly-sur-Noye et débarque le 15 à St-Menehould.

Qu'il était beau notre Régiment marchant à la bataille ! Partout où il passait, on admirait l'ordre parfait de ses colonnes, la symétrie des paquetages, l'excellente tenue des hommes, le bel état des chevaux. Le colonel Daroque regardait avec émotion défiler ces unités splendides où régnait une si ferme discipline, où se manifestait une telle somme de bonne volonté.

Certes, elles feront bonne figure à la bataille, mais combien de vaillants allons-nous encore laisser là-bas ! La fierté et l'angoisse se partagent le cœur du Chef.

Nous cantonnons le 17 à Nubécourt et Bulainville et le 18 bivouaquons près de Jubécourt sous une pluie glacée. Le lendemain soir, par des chemins de boue, nous traversons la forêt d'Esnes pour gagner la position de combat.

Sous les futaies rougeoient les feux de nombreux bivouacs autour desquels s'agitent des ombres, De temps à autre brille entre les branches un éclair qui précède l'aboiement d'un obusier.

Nous traversons les coulisses avant d'aborder la scène. Acteurs et figurants s'y reposent et s'y préparent et dans les taillis s'abritent les chœurs invisibles d'innombrables canons. A mesure que nous avançons l'atmosphère du drame nous saisit davantage. Voici des carrefours ponctués d'entonnoirs, des débris d'attelage, des chevaux gonflés qui s'enlisent aux pieds de grands chênes mutilés. Nous atteignons enfin et non sans difficulté, tant la boue est épaisse, la partie nord du bois d'Esnes où prennent position presque en lisière les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> Groupes, tandis que le 1<sup>er</sup> Groupe s'installe en dehors de la forêt sur la croupe 310, qui domine Menzévile.

De là on voit la bataille presque en entier. Pour ceux qui ont connu le Verdun du temps de paix, entouré de sa ceinture de forêts, quel dépouillement, quelle nudité !

Le Douaumont est aussi chauve que les crânes jumeaux du Mort-Homme et la cote 304, plus rapprochée, révèle à nos lunettes ses bosses et ses cratères, tel un fragment lunaire.

Entre elle et nous, dans le creux d'un vallon jadis verdoyant, le squelette du charmant petit village d'Esnes exhibe poutres et chevrons arqueboutés à des murs croulants. Vergers dévastés, positions de batterie bouleversées, casemates effondrées d'où s'épanchent des obus et des douilles carbonisées, débris sans nom qui furent des roues et des caissons, tout le terrain que les reconnaissances parcourent à la

recherche des postes de guet et d'observation, porte les traces d'une lutte acharnée.

Si le secteur est relativement calme, c'est, nous explique-t-on, que l'ennemi regroupe ses forces en vue de nouveaux et prochains efforts sur la rive gauche de la Meuse. Minutieusement, nous prenons la consigne du barrage.

Son déclenchement opportun est basé sur l'observation des fusées rouges lancées de la première ligne et répétées de la cote 304 et du poste de guet de Fabry.

Le 21 avril, tout est en place et le colonel Daroque prend le commandement de l'artillerie du secteur qui s'étend du bois d'Avocourt au bois Camard, situé au nord de la colline 304 et vers son milieu.

La lutte d'artillerie ne tarde pas à reprendre (les pertes du régiment s'élèvent, dès le 28 à 9 tués et 21 blessés) La forêt semble en proie à une cyclône, de sa voûte déchirée pleuvent branches et cafuts les arbres s'écroulent, et sous cet orage terrifiant le capitaine Hounau transporte de malheureux servants blessés avec des précautions de mère. L'intensité du feu s'accroît de jour en jour et atteint, le 3 mai, une violence qui dépasse tout ce qu'on a vu jusque-là, même à Verdun. On sut plus tard que sur 100 mètres de tranchées tonnaient 20 canons de 150 ou de 210. Observatoires, batteries, cheminements, pistes de forêt suivies par les ravitaillements, aucun des organes de la défense n'est épargné; matériellement parlant, elle est annihilée.

Pour le fantassin des premières lignes à l'horreur du bombardement s'ajoute l'angoisse de l'isolement ; la fumée forme un nuage si épais qu'elle empêche même l'observatoire de la cote 304 dont il n'est séparé que par quelques centaines de mètres, de voir les fusées qu'il lance dans sa détresse.

La cote 304 disparaît elle même dans un nuage et le poste blindé où le capitaine Viel et une équipe d'observateurs surveillent le champ de bataille, s'écroule sur eux. Toutes les lignes téléphoniques sont rompues, de Fabry, de la cote 310, les guetteurs ne voient plus qu'un immense holocauste dont le vent déplace, sans pouvoir la dissiper, la fumée qui monte des victimes. L'appel du fantassin, on ne peut plus le voir mais on le devine. Malgré les obus qui pleuvent sur les batteries, les servants ne quittent guère leur canon ; au feu roulant on répond par le feu roulant, à la préparation par la contre-préparation. Le commandement « barrage » retentit à tout moment. On a vu ou cru voir une fusée rouge dans le secteur. « Barrage », clame le commandant. Bourgeois qui bondit hors de son P.C. et apparaît près de ses canons dans l'explosion d'une énorme marmite qui le renverse.

Et chacun sort de son trou et s'arrache au précaire abri. Pointeurs et tireurs enfourchent leurs sièges et, les yeux fixés au niveau, au tambour de hausse, la main au volant, s'efforcent d'entendre les commandements hurlés par le chef de pièce.

Bientôt de tous nos groupes s'élancent en vol impétueux les bons petits obus de 75. Leur nappe rasante et serrée frôle en passant nos fantassins. Devant eux, ils éclatent furieusement et forment un rideau d'acier et de fumée impénétrable. C'est le renfort demandé. Il ne vient pas seul : à l'appel crépitant de nos canons, la forêt répond par la voix des grosses pièces. Nulle oreille humaine n'a entendu de tempête comparable. Les artilleurs sont déchaînés.

Cependant, dans les P.C. on est anxieux : que se passe-t-il là-bas? Il faut savoir où est la ligne pour fixer le barrage. Le téléphone est muet, les téléphonistes s'épuisent et tombent. Sur les lignes, le poste répéteur de fusées de la cote 304 est effondré: près de lui on retrouve les guetteurs bravement tombés à leur poste. Les officiers chargés des liaisons et leurs vaillantes équipes s'enfoncent dans la fumée en quête de renseignements.

Par eux, on apprend que le 5 mai, rien n'a bougé sur le front de nos deux régiments, mais ils sont épuisés, disloqués et le bombardement continue. A plusieurs reprises, dans la journée du 6, des fusées rouges sont signalées. On tire sans arrêt.

Dans la nuit du 6 au 7, le 135<sup>ème</sup> relève les débris du 66<sup>ème</sup> sous un bombardement implacable. Nous ripostons par un tir continu. A 16h.40 et toute la soirée et toute la nuit à des intervalles rapprochés on fait barrage. La situation est des plus confuses. Le 135<sup>ème</sup> est coupé de la 152<sup>ème</sup> division. Fort heureusement., le commandant Boudet a maintenu sa liaison avec lui. Les braves téléphonistes du 2<sup>ème</sup> Groupe, entraînés par l'intrépide maréchal des logis Étienne, ont réalisé ce tour de force. Au prix d'efforts inouïs, au prix du sang de quelques-uns des leurs, ils ont maintenu ce fil qui permet au commandement de faire passer des renseignements et des ordres. De sa propre initiative, le Commandant Boudet fixe le point où le 135<sup>ème</sup> doit rechercher la liaison avec la division voisine et actionne les patrouilles.

A gauche, le 32<sup>ème</sup>, pour ne pas être enveloppé, évacue un saillant périlleux sous la protection des feux du 3<sup>ème</sup> Groupe; l'ennemi, quand il s'en aperçoit, veut occuper les tranchées vides et se heurte à trois reprises à des barrages nourris.

Nos régiments d'Infanterie, à bout de force, ou plutôt leurs débris, sont relevés le 10 par ceux de la 45<sup>ème</sup> Division.

Ces troupes fraîches s'efforcent de regagner un peu de terrain, mais à leur tour elles subissent de tels assauts que la ligne risque de craquer entièrement. La cote 304 est fortement entamée, un moment, nous redoutons un repli jusqu'au village d'Esnes sur une ligne où nos batteries ne pourraient plus avoir d'action efficace.

Le premier Groupe, qui avait été mis en réserve, prend position sur la cote de Bethelainville, ligne de repli de l'artillerie.

Mais d'énergiques réactions de l'infanterie, appuyée par une artillerie qui ne connaît ni trêve ni défaillance, sauvent encore la cote 304 et nous pouvons, le 23 mai, passer nos missions telles que nous les avons reçues, aux batteries du 15<sup>e</sup> Corps qui nous relèvent.

Ce rapide résumé d'une action si tragique et si riche en héroïsme ne peut donner qu'une idée bien imparfaite du rôle glorieux joué par le 33<sup>e</sup>.

Le dévouement des servants aux pièces a été admirable. Du 21 avril au 24 mai, ils ont tiré 180.000, soit près de 600 obus par jour et par pièce : 17 canons ont été détruits par le feu de l'ennemi, 19 éclatés ou gonflés, 17 hors de service par l'usure. Au total 53 sur 36 en ligne ont dû être échangés; ces chiffres parlent. Parlent aussi les positions que nous quittons. Le masque protecteur de la forêt a disparu, les arbres sont à terre ou déchiquetés, le sol criblé de trous qui se touchent est tellement bouleversé qu'on renonce à enlever le matériel; nous passons les canons en position à nos successeurs. L'effort des conducteurs n'a pas été moindre.. Les 180.000 obus, ils les ont amenés par des chemins atroces; ils les ont déchargés patiemment aux positions, ils ont guidé leurs attelages de nuit au milieu des trous; ils ont mis en batterie les 53 canons, et cette besogne sans gloire est pleine de périls. Le mot de l'un d'eux donne une idée de leur cœur au travail. C'est le canonnier Lesaint de la 6<sup>e</sup> batterie qui l'a prononcé, une nuit, en essayant d'emmener un canon démoli. Les traits rompent; les attelages s'énervent et les obus tombent tout près « On est charretier ou on ne l'est pas ». Il saute de son porteur et avec l'habileté et le calme qu'on voit, aux rouliers dans un passage difficile, il renoue les parties du harnais, enveloppe ses chevaux d'un large coup de fouet, enlève ses attelages et les guide avec une merveilleuse sûreté.

Le 33<sup>e</sup> n'a pas joué seulement dans cette bataille un rôle matériel par ses feux opportuns et ajustés, il a eu une action morale considérable, par la façon dont il comprend et pratique la liaison.

Action intelligente comme la remarquable intervention du commandant Boudet dans cette nuit dramatique du 7 au 8 mai, action du cœur aussi, car le cœur a sa part dans cette union sacrée du Champ de bataille. Pratiquée par tous, elle a ses apôtres au régiment.

A leur tête, le commandant Biraud se fait une obligation d'aller voir chaque jour les fantassins. Il part tout seul vers la zone de mort, avec une intrépidité calme et souriante. Il se penche sur les misères de la tranchée, il relève les courages par son calme et montrant l'artillerie agissante et présente, il apporte aux fantassins un prodigieux renfort. Plus même que les renseignements précis qu'il trouve sur la ligne et les objectifs, c'est le but de ses périlleuses visites. Le même sentiment guide l'héroïque lieutenant Carnoy dans ces fougueuses équipées, les lieutenants Dominé, le Poittevin, Sohm, les maréchaux des logis Paul et Etienne, l'équipe dévouée des téléphonistes et des agents de liaison. Il crée entre les régiments de la Division une union féconde et c'est à lui que nous devons ce salut fraternel de nos régiments d'infanterie quand, sur les routes ou aux tranchées, ils voient arriver nos colonnes ou nos reconnaissances : « Voilà le 33<sup>e</sup> » jeté avec une expression de joie et de confiance. Et il n'est pas dans le Régiment un poilu qui ne réponde du fond de son cœur : « Nous voilà les gars, et, on va faire pour vous tout ce qu'on pourra ».

## CHAPITRE VI

### LA BATAILLE DE LA SOMME

Le 1<sup>er</sup> Juillet 1916, sur un front de 60 kilomètres, les armées franco-britanniques, donnant la réplique attendue aux succès de Broussiloff, s'élancent à l'assaut. Pour la première fois les Alliés frappent ensemble. Les succès obtenus pendant les premiers jours de l'offensive, l'écroulement sur le front russe de l'armée autrichienne ouvrent la porte à de grands espoirs.

Depuis le début de juin, la Division tenait une partie du front de Champagne devant Suippes, secteur calme où elle réparait ses forces. Nous suivions sur la carte les progrès de l'armée Fayolle, jaloux de ses succès, impatients d'y prendre part. L'expérience de l'Artois et de Verdun nous avait appris en effet que par le jeu des réserves un front offensif finit toujours par se cristalliser et nous redoutions d'arriver sur la Somme à cette période critique de la bataille.

Ce sort, là nous était malheureusement réservé.

Le 1<sup>er</sup> octobre, le Régiment bivouaque près de Maricourt, dans un vaste camp occupé par les réserves de la 6<sup>e</sup> armée. D'immenses parcs à munitions, des gares de triage, de nombreux trains chargés de matériel, un mouvement inouï de camions automobiles, toute la machinerie d'une armée moderne puissamment équipée s'étale devant nos yeux et nous remplis de confiance.

Le lendemain les reconnaissances appelées à Amaurepas traversent dans sa plus grande profondeur le terrain conquis. Sur des routes entièrement refaites par des équipes de territoriaux et encombrées de convois, elles cheminent à travers le chaos. Des villages, il ne reste que des noms inscrits sur des planches.

A Maurepas, le colonel Masselin, commandant l'A.D./57 expose au colonel Darroque la mission du Régiment, puis il conduit les reconnaissances au ravin d'Anderlus où doivent prendre position les trois groupes.

Au carrefour des routes de Combles et de Sailly-Saillisel, Halte et Tour d'Horizon.

Les objectifs, tranchées de Garlsbad et de Prilep, ouvrage et carrière Tripot s'échelonnent sur un glacis que domine le village de Silly-Saillisel et vers le nord la route de Bapaume, longée par la tranchée de Bukovine.

Le 1<sup>er</sup> corps d'armée doit, par un dernier effort, se porter en lisière de Sailly et conquérir la tranchée de Bukovine d'où le 9<sup>e</sup> Corps s'élancera à la conquête du Plateau qui s'étend au delà parsemé de villages et de bois.

A notre droite, le ravin d'Anderlus forme une sorte de cirque où des lignes d'artillerie s'étagent comme des banquettes.

Le colonel Daroque insiste pour .....*illisible*..... batteries et obtient de dissimuler le 3<sup>e</sup> Groupe dans les ruines de Combles qui occupe à notre gauche le fond d'une cuvette à peu près symétrique. Heureuse inspiration, dont va bénéficier le groupe Biraud.

Puis les reconnaissances se dispersent. Celles des commandants Villers et Bourgeois sont prises sans un tir de barrage. Le capitaine Cantus est grièvement blessé. On ne saurait trop regretter le départ de cet excellent officier de réserve, si brave et si dévoué à sa chère batterie, qu'il quitte les larmes aux yeux.

Ce début est de mauvaise augure.

A peine installés dans le ravin d'Anderlus, les premier et deuxième groupes sont exposés sans abris à des bombardements incessants. La pluie transforme le terrain en boue gluante, les tranchées s'emplissent d'eau. Dans ces conditions navrantes, il faut aménager les positions, préparer les attaques, régler les tirs en profitant de trop rares éclaircies. Cependant, la préparation se poursuit, nous devons être prêts, le 8 octobre, à appuyer l'attaque de la 56<sup>e</sup> Division.

Le 17 octobre, le colonel Daroque a mis la dernière main à son plan d'emploi; sa pensée va à ses batteries, en particulier au 1<sup>er</sup> Groupe fort éprouvé le jour même. Il veut se rendre aux positions. Vainement ses adjoints s'efforcent de le retenir et de lui faire remettre au lendemain à un moment plus calme, la visite qu'il a décidée. Sans leur répondre, il prend son bâton et, part suivi de l'abbé Turpaut, aumônier du Régiment. Près de la ferme le Priez un obus les fauche. Le colonel, atteint à la tête, gît inanimé; l'abbé Turpaut, la poitrine trouée, trouve la force de se traîner près de lui, pour lui donner les secours suprêmes.

Transporté à l'ambulance de Bray, cet héroïque aumônier, après quelques jours d'atroces souffrances, mourait heureux d'avoir offert sa vie à ses chers artilleurs.

L'attaque déclenchée, le 4, obtient devant nous un succès complet et, ramène 500 prisonniers. Le 33<sup>e</sup> reçoit les félicitations du colonel Masselin. Il a, de nouveau, prouvé sa valeur et vengé ses morts.

Telle fut dans la bataille de la Somme sa modeste part de succès.

Les semaines suivantes sont remplies par une série d'opérations offensives destinées à conquérir la base de départ fixée au 9<sup>e</sup> Corps et dont le 1<sup>er</sup> Corps n'a pu s'emparer avant sa relève. Actions de détail on d'ensemble, toutes échouent plus ou moins et ne procurent qu'un gain de terrain insignifiant. La tranchée de

Bukovine atteinte en quelques points reste finalement au pouvoir de l'ennemi. Cette période est la plus dure qu'ait connue le régiment.

L'éloignement des parcs oblige les conducteurs à des ravitaillements interminables et combien pénibles ! partis des échelons vers le milieu du jour, ils suivent, des fontes bombardées, fréquemment embouteillées et n'atteignent qu'à la nuit les pistes qui accèdent aux positions. Dans une obscurité complète, ils guident leurs attelages au milieu des trous. Couchés sur l'encolure de leurs chevaux pour être moins vulnérables, ils sont frôlés par les obus; les éclatements les recouvrent de boue. A leur lueur fugitive, ils dégagent l'attelage embourbé ou ramassent les camarades blessés. Puis auprès des positions, c'est une halte qui semble interminable. Ils s'éloignent enfin pour faire le plein au dépôt de munitions le plus proche et ne rejoignent le bivouac que quelques heures avant de repartir.

Ils suffisent à peine à alimenter les canons, employés le jour aux destructions, la nuit aux harcèlements; 300.000 obus sont tirés en moins de deux mois. Les changements de positions, les transports de matériaux, les constructions de batteries avancées s'ajoutent pour les servants à des tirs incessants et toutes ces besognes sont traversées de lugubres catastrophes. C'est un abri écrasé qui engloutit une pièce entière; un dépôt de munitions qui saute, des servants tués ou mutilés à leur poste de tir. Le 1<sup>er</sup> Groupe a 12 chefs de pièce mis hors de combat, dont l'intrépide maréchal des logis Nail, tué en inspectant ses munitions au cours d'un bombardement.

Comme à Verdun, la liaison avec l'infanterie est la principale préoccupation des chefs et la plus rude tâche confiée à l'artillerie. Le Groupe Bourgeois, en particulier, est chargé de fournir une équipe d'observation à l'ouvrage Tripot, et d'entretenir avec lui une ligne de 4 kilomètres de long. La relève est faite de nuit, il ne faut pas moins de 4 heures pour faire ce trajet, 4 heures de marche trébuchante, entrecoupée de plat-ventre sous les rafales et les tirs de barrage.

A ces besognes accablantes, le régiment suffit, entraîné par les admirables exemples qu'il a sous les yeux. Commandants de Groupe, officiers de batterie, sous-officiers, canonniers rivalisent d'ardeur et d'audace. Les actes d'héroïsme abondent.

Le lieutenant Montrelay se donne comme mission le 25 octobre, de renseigner le commandement sur l'état des défenses ennemies au delà de Saily-Saillisel. Situé ..... *illisible* .... elles échappent à la vue de tous les observatoires. En plein jour, il franchit les premières lignes et s'avance jusqu'à un poste d'écoute allemand. La sentinelle tire et le manque. Froidement, il riposte d'un coup de revolver et ne se retire qu'après avoir vu tout ce qu'il voulait voir.

Le lieutenant Le Poitevin, classé d'office dans l'A.L.C.P. n'a pas voulu rester dans un poste qu'il nomme une embuscade. Il a rejoint le régiment le 24 octobre et part le 3 novembre en liaison près de l'infanterie. Au cours de l'attaque, il est grièvement blessé dans la tranchée que nos éléments de tête ont pu atteindre. Je terminerai par l'admirable sacrifice du lieutenant Carnoy. Les fatigues et les dangers n'ont fait qu'exalter cette nature généreuse. Au cours de cette période, il se multiplie. Chaque jour il parcourt la première ligne et brave la mort. Le 4 novembre, il accompagne l'infanterie dans son attaque puis pousse en avant pour reconnaître l'emplacement exact d'une mitrailleuse qui arrête la progression. Il tombe la poitrine hachée par les balles au pied de la tranchée ennemie. Grâce au dévouement intrépide des brancardiers qui ne veulent pas laisser son corps à l'ennemi, il repose aujourd'hui au cimetière de Maricourt.

Nous ne quitterons pas ce champ de bataille, arrosé plus qu'aucun autre du sang des nôtres (les pertes par le feu s'élèvent pendant cette période à 19 officiers et 110 hommes de Troupe), sans saluer les tombes du colonel Daroque, du capitaine de Beaufort, du lieutenant Carnoy, des sous-lieutenants Prieur, d'Amonville et Mulsant, de l'aumonier, des 36 officiers ou canonniers que nous y laissons, glorieux témoignages de nos efforts et de nos sacrifices à la Patrie.

Les 5 et 6 décembre, nous cédon la place aux Anglais et le Régiment fait mouvementt vers Aumale, où il prend quelques semaines de repos. A la fin du mois, il est appelé avec la 18<sup>e</sup> D.I. dans le secteur de Bouchavesnes. C'est un saillant dur à tenir: l'artillerie ennemie très active réagit violemment sur les tranchées, les batteries, les voies de communication. Les échelons même sont fréquemment bombardés par des pièces longues. Le Régiment y subit des pertes et passe, sans déplaisir, la consigne aux Anglais. La relève s'opère sans incident les 19 et 20 janvier 1917.

## CHAPITRE VII

### LE CHEMIN DES DAMES

Le 4 février 1917, le 33<sup>ème</sup> quittait ses cantonnements de Leuilly et Nampty après un séjour de 3 semaines rendu pénible par un froid très rigoureux et s'embarquait pour la Champagne.

Les 1<sup>er</sup> et 3<sup>ème</sup> Groupes y sont engagés en soutien de la 3<sup>ème</sup> brigade Russe (général Maroucheski). Avec leur appui, nos Alliés exécutent un brillant coup de main sur le village fortifié d'Auberive.

Le 12 mars, ils sont relevés et dirigés sur le camp de Mailly où ils doivent rejoindre le Groupe Villers.

Le 9<sup>ème</sup> Corps d'Armée y est rassemblé et s'entraîne à la guerre de mouvement dont il escompte la reprise prochaine.

Deux événements considérables surviennent coup sur coup, la Révolution russe, le repli Hindenburg. Diversement appréciés, ils ont suivant le point de vue duquel on les examine un aspect inquiétant, un encourageant. Sans aller jusqu'à prévoir la trahison de notre grande alliée, on peut craindre que l'effondrement du tsarisme n'ait sur son armée une action dissolvante, on peut espérer en revanche que la liberté conquise galvanisera son patriotisme.

La manoeuvre allemande est exécutée sous la menace de notre offensive. Nous enregistrons cet aveu d'infériorité comme de bon augure et nous nous associons sans arrière-pensée à l'immense joie des populations délivrées d'un joug odieux, à la grande vague d'espérance qui soulève le pays tout entier. Nous n'ignorons déjà plus que les Français vont attaquer entre Soissons et Reims, en même temps que les Anglais devant Arras. Les thèmes de nos manoeuvres et les ardentes instructions du général Niessel nous font prévoir le rôle que nous devons jouer dans cette grande offensive. Nous nous y préparons avec ardeur.

Au début d'avril, le 33<sup>ème</sup> est rapproché du futur théâtre d'opérations et prend position dans le secteur de Lude au pied de la montagne de Reims.

Dès le 8 avril, la préparation d'attaque commence. Des observatoires de Verzy et Vézenay qui surplombent nos positions, nous assistons au bombardement des Monts-de-Champagne et nous entendons le roulement de la canonnade du côté de Berry-au-Bac.

La face de nous, l'ennemi se montre nerveux et exécute sur nos batteries de nombreux tirs à démolir.

Le 12 nous sommes relevés et rejoignons à Ville-en-Tardenois la 18<sup>ème</sup> Division.

Là, on nous donne quelques précisions sur le rôle réservé à la 10<sup>ème</sup> Armée à laquelle nous appartenons. Le front, une fois rompu, les armées Mazel et Mangin doivent pivoter, la 1<sup>ère</sup> autour de sa droite, la 2<sup>ème</sup> autour de sa gauche, comme les deux battants d'une porte, pour laisser passer la 10<sup>ème</sup> armée chargée d'exploiter les succès en direction de Sissonne.

On allège les convois de tout bagage inutile, on double les rations de vivres de réserve, on prend toutes dispositions en prévision d'une marche longue et sans ravitaillement.

Le dimanche, 15 avril, à midi, veille du jour J., la 18<sup>ème</sup> Division se porte en avant; le soir, elle bivouaque dans le parc de la Ville-au-Bois. Toute la nuit, le canon gronde furieusement. A une heure, sous la pluie, nous arrachons nos voitures à un sol détrempé et nous formons notre colonne qui sur une route défoncée et encombrée piétine péniblement. Toute l'armée Duchesne marche au canon. Par Romain et Ventelay, la 18<sup>ème</sup> D.I. y atteint la grande crête qui domine l'Aisne et stationne autour de la Ferme Le Faité. Des reconnaissances sont lancées sur les ponts de Pontavert, où elle doit franchir la rivière. Les premières nouvelles qui nous parviennent sur les débuts de l'offensive sont bonnes et nous font espérer d'être engagés le jour même.

Les yeux fixés sur les saucisses qui jalonnent la ligne, nous avons par moment l'illusion qu'elles s'éloignent. La situation précisée en fin de journée est moins brillante que nous ne le supposions. Brimont et le mont Spain ont résisté, 1<sup>er</sup> chemin des Dames est disputé; la bataille continue sur la première position, qui n'est que très entamée. Nous bivouaquons sous le coup d'une alerte.

A 3 heures, les ordres arrivent. L'A.D./18 est mise à la disposition du 32<sup>ème</sup> Corps, les Groupes Molaing et Boudet doivent être au point du jour à Gernicourt, le Groupe Villers à Berry-au-Bac. Le mouvement s'exécute péniblement sous une tempête de neige. Le 3<sup>ème</sup> Groupe s'établit dans les vergers de Gernicourt, le 1<sup>er</sup> en bordure du canal, le 2<sup>ème</sup> dans les ruines de Berry-au-Bac.

Ceux d'entre nous qui, en quête d'observatoires ou chargés d'assurer la liaison avec la première ligne, parcourent le champ de bataille, en rapportent l'impression que l'on s'est battu furieusement et que la situation de l'infanterie est difficile.

Entre les bois des Buttes, où les boches se cramponnent encore, et le mont Spain non entaillé, le 32<sup>ème</sup> Corps forme un saillant en direction de Prouvais et ses flancs sont exposés aux feux de mitrailleuses qui partent de ces points d'appui. Nous ajustons nos barrages de manière à le couvrir efficacement contre les menaces qui l'enveloppent. A plusieurs reprises, nos tirs arrêtent les contre-attaques, infligeant à l'ennemi de lourdes pertes. Cette mission défensive prend fin, le 25 avril, pour le Groupe Boudet, et, le 27, pour le

Groupe Molaing. Ces deux Groupes prennent alors position dans les bois de Beaumarais pour appuyer respectivement la 165<sup>e</sup> et la 17<sup>e</sup> Division.

Dans la nuit du 30 avril, un bombardement en obus toxiques s'abat sur la forêt avec la densité d'une averse de grêle. De 7 heures du soir à 9 heures du matin, il dure sans arrêt. Le masque au visage, les téléphonistes s'enfoncent à talons dans l'atmosphère empoisonnée et réparent les lignes littéralement hachées.

De toute l'artillerie soumise à cette épreuve, nos Groupes restent à peu près seuls en état de tirer et peuvent répondre aux appels de l'infanterie inquiète à bon droit.

Cette résistance est due à la discipline du port du masque, à la volonté de remplir la mission coûte que coûte.

Elle mérite à la Batterie Souchon, la plus éprouvée, une belle citation à l'ordre de la Division. Le 6 mai, le Groupe Villers quitte Berry-au-Bac. Appelé en renfort de l'A.D./17, il s'installe au nord de Pontavert en bordure du bois de Beaumarais. Une longue et dure période s'ouvre alors pour le 33<sup>e</sup>. Elle comprend deux phases : l'attaque de la Courtine de Chevreux, la défense du plateau de Californie.

Ces deux actes glorieux demandent à être replacés dans le cadre de la bataille de 1917 pour y prendre toute leur valeur.

L'attaque du 16 avril, bien qu'ayant fortement ébranlé le front ennemi et profondément mordu dans ses parties les moins solides, n'avait pas amené sa rupture; qu'on voulût ou non, poursuivre l'exécution du plan Nivelles, il était nécessaire d'achever la conquête de la première position ennemie.

Le point d'appui du bois des Buttes et le plateau de Californie avaient été pris en avril et au début de mai. Seule résistait encore cette courtine de Chevreux, ouvrage très fort, comprenant 3 lignes de tranchées et de formidables abris. La 18<sup>e</sup> Division est chargée de l'enlever. Une première attaque, exécutée le 8 mai, ne réussit qu'en partie. Le Bataillon Rabussot appuyé par le 1<sup>er</sup> Groupe parvient seul à son premier objectif.

Pendant la préparation, ce Groupe a subi de fortes pertes. Les positions qu'il occupe, construites en un sol humide et par suite dépourvues de sapes profondes, sont violemment contre-battues. Plusieurs abris, formés de troncs d'arbres, atteints par les obus s'effondrent sur les malheureux servants; une pièce entière de la 2<sup>e</sup> Batterie est ainsi écrasée. Le 11 mai, la 18<sup>e</sup> D.I. récupère ses 3 Groupes et la préparation reprend sous la direction du colonel Bourdais pour l'ensemble de l'artillerie, du lieutenant-colonel Biraud pour le 75.

L'attaque lancée le 22 mai atteint la plus grande partie de ses objectifs. Le 33<sup>e</sup> fait, ce jour-là, une perte douloureuse en la personne du lieutenant Albert, jeune officier magnifiquement doué, d'une bravoure éprouvée, glorieusement tué dans la parallèle de départ, d'où il surveille la progression de l'infanterie. Le lendemain, derrière un barrage roulant, qui se déclenche avec un ensemble et une régularité impeccable, la 18<sup>e</sup> D.I. parachève sa conquête; grâce à la perfection de la préparation et de l'accompagnement, l'infanterie a subi peu de pertes.

Le colonel Paillet, commandant le 66<sup>e</sup> régiment d'infanterie manifeste sa reconnaissance en citant à l'ordre dur jour de son régiment les 3 Groupes du 33<sup>e</sup>. Le lieutenant-colonel Biraud lui-même parcourant les tranchées conquises, est l'objet d'une véritable ovation. Belles journées, où la solidarité des armes s'est affirmée par un brillant succès et où notre Régiment reçoit de l'infanterie la plus belle récompense qu'il puisse souhaiter.

Le 25 mai, notre front, déplacé vers l'ouest, comprend la partie du plateau de Californie qui domine Craonne, et les tranchées de la plaine qui font face à Corbény. Notre mission devient purement défensive. Elle est rendue par la forme du terrain et la situation de l'infanterie particulièrement difficile et délicate.

Le plateau de Californie domine d'une quarantaine de mètres les fonds marécageux de l'Ailette, du côté boche et, du côté français, le gracieux vallon de Craonelle. Large de 500 à 800 mètres, il est partagé en son milieu par une crête molle, dirigée de l'est à l'ouest, que suit de part et d'autre le célèbre chemin des Dames. Il est bordé de falaises à pic.

Celle du sud a été prestement escaladée par les Régiments du 18<sup>e</sup> Corps, renouvelant l'exploit des grognards de 1814; celle du nord n'a pu être arrachée à l'ennemi, qui s'y terre à l'abri de notre vue et de nos obus. Devant nous, la première ligne suit à peu près exactement le rebord nord du plateau; par suite du brusque changement de pente qui se produit aux pieds même de nos fantassins, le terrain se dérobe à leur vue et la pente est telle que nos obus ne les peuvent battre dans de bonnes conditions. Pas de champ de tir ni pour l'infanterie ni pour l'artillerie.

Le danger d'avoir devant soi, à portée d'assaut, une place d'armes où l'ennemi peut masser impunément des troupes d'attaque, est augmenté du fait que notre première ligne est séparée de ses réserves par un terrain découvert, où tout mouvement est vu et saisi par le feu. Les boyaux qu'on y creuse la nuit, sont infailliblement détruits le jour qui suit. Nous rencontrons pour nos observatoires les mêmes difficultés de liaison que l'infanterie. En résumé, alors que tout contribue à rendre l'action de l'artillerie précaire et délicate, la situation de l'infanterie incite le commandement à lui demander un supplément d'appui et d'efficacité.

Heureusement, le 33<sup>e</sup> a dans la personne du lieutenant-colonel Biraud un chef de haute compétence et de grand cœur. Il a donné par une judicieuse répartition de nos Groupes sur le terrain, l'emploi des charges réduites et des tirs d'enfilade, le maximum de puissance à nos barrages. Il estime pourtant n'avoir



rempli qu'une partie de sa tâche. Il entend, par une coopération plus intime avec l'infanterie, suppléer à l'action matérielle de l'artillerie, diminuée par la forme du terrain. Que l'infanterie sache ce que nous pouvons faire pour sa défense et ce qu'elle en doit assurer par ses seuls moyens, que se manifeste à elle notre ardente volonté de ne rien négliger pour sa protection, bien des causes de surprises et de mal entendu seront supprimés. Ainsi le voit-on chaque jour en première ligne, suivi de l'intrépide sous-lieutenant de Villoutreys; il visite les P.C. et les Postes d'écoute, donne et recueille des renseignements. Il n'est pas un guetteur qui ne connaisse sa figure calme et souriante et n'ait suivi son geste qui montre nos obus frappant avec précision quelque ouvrage ennemi. Partout où il passe, il calme et rassure.

Ce n'est pas inutile; car torpillé, mitraillé, bombardé, le fantassin vit dans l'attente énervante des attaques.

La première se produit, le 3 juin; après une préparation violente d'artillerie l'ennemi s'élançait à l'assaut du plateau de Californie, il en emporte la partie droite et descend jusqu'à Craonne. Une contre-attaque vigoureuse des chasseurs de la 66<sup>ème</sup> D.I., appuyée par nos feux, le rejette dans ses lignes.

L'infanterie de la 154<sup>ème</sup> D.I., qui les relève, est assaillie à son tour, le 3 juillet, sur tout son front, du plateau des Casemates au plateau de Californie. Nous l'aidons à résister sur place et à maintenir sa ligne intacte.

L'I.D./18, qui prend les tranchées devant nous, va recevoir les assauts les plus acharnés et notre Régiment, qui, depuis 3 mois, combat sans arrêt, lui apportera l'aide la plus dévouée, sans compter ses sacrifices.

En prévision de nouvelles attaques, que tout fait prévoir, les commandants de groupe sont convoqués, le 11 juillet, par le colonel Bourdais dans un poste d'écoute du plateau des Casemates, pour contrôler les barrages et si possible les rapprocher de la première ligne.

Au petit jour, les 4 officiers sont réunis dans un saillant formant promontoire sur la falaise. Ils se penchent par dessus le parapet pour observer les points de chute. Le danger est grand, mais, qu'importe, si de cette observation peut résulter une plus grande efficacité de nos barrages. Soudain une balle tirée par un guetteur ennemi, frappe à la tête le capitaine de Molaing. Telle fut la fin d'une vie généreuse, remplie des plus belles actions, dévouée aux devoirs les plus hauts. Elle fut pleurée au 3<sup>ème</sup> Groupe, dont le capitaine de Molaing était le chef aimé, par le 33<sup>ème</sup> tout entier, dont il est une des plus pures gloires.

Cependant l'activité de l'ennemi s'accroît : torpilles et obus de tous calibres retournent les tranchées et nos batteries sont violemment contre-battues.

Le 19 juillet, malgré nos barrages, les boches se portent à l'attaque et emportent la première tranchée sur un large front. En certains points même ils atteignent le bord sud du plateau. Des combats épiques s'y livrent sous les feux croisés des deux artilleries. Des contre-attaques, menées dans la soirée, nous rendent toute la tranchée de doublement ; mais, le 22 juillet, l'ennemi s'efforce d'élargir ses gains. Ses efforts portent, principalement sur le 77<sup>ème</sup> qui oppose une résistance héroïque. La 164<sup>ème</sup> D.I. qui relève notre infanterie, épuisée par une défense dont on ne saurait comparer l'âpreté qu'à celle de la cote 304, rétablit la situation le 24 juillet.

Lorsque les coloniaux prennent le secteur, la ligne est, à peu près intacte, l'ennemi n'a pu prendre pied qu'en quelques points sur le plateau et partout la crête nous reste.

Pendant cette dure période, notre régiment a subi les bombardements les plus sévères, assuré les liaisons les plus difficiles, fourni un écrasant labeur. Les servants qu'on envoie de temps à autre se reposer aux échelons, y passent de mauvaises nuits, sous le ronron énervant des avions de bombardement. Les nerfs sont épuisés mais la volonté d'aller jusqu'au bout, à l'exemple de notre chef, n'a pas fléchi.

Les bruits de relève se confirment. Nous n'avons plus qu'à tenir quelques jours avant de prendre un repos bien mérité

Le 3 août, le lieutenant-colonel Biraud veut, une dernière fois, parcourir la première ligne et vérifier les renseignements donnés par les lieutenants Sohm et Dominé. Le sous-lieutenant de Villoutreys l'accompagne dans cette reconnaissance particulièrement périlleuse, car les éléments ennemis installés en quelques points du plateau ont braqué des mitrailleuses sur les brèches des parapets; d'autre part, notre chef ne sait guère se baisser.

En franchissant l'une d'elles, il est atteint d'une balle au front (1).

N'est-ce pas la mort qu'avait souhaitée ce grand ami des fantassins? A l'empressement qu'ils manifestent au service célébré en son honneur, au deuil de toute la Division, on peut juger de la grandeur du rôle joué par ce véritable héros.

Quand le régiment rassemblé dans ses bivouacs se met en route pour Château-Thierry, où il doit s'embarquer, il y a à peu près exactement trois ans qu'il bataille.

Il n'a pas exposé son étendard au feu de l'ennemi, il ne marche pas derrière les plis d'un drapeau sanglant et déchiqueté, mais les souvenirs glorieux d'un Daroque et d'un Biraud le précédent., l'entraînent et le conduiront jusqu'à la Victoire. De pareils chefs commandent jusque du fond de leur tombe.

(1) Nous eûmes la douleur, quelques jours avant ce grand deuil de perdre notre deuxième aumonier, l'abbé Bonnemayre, tué par éclat d'obus. Il fut unanimement regretté.

## CHAPITRE VIII

### EN LORRAINE L'INSTRUCTION DES AMERICAINS LA DEFENSE D'AMIENS LA DEFENSE DE COMPIEGNE

Le 5 août 1917, le 33<sup>e</sup> quitte le champ de bataille de l'Aisne pour aller goûter en Lorraine un repos bien gagné. La Lorraine est pour nos canonniers une seconde patrie. Bien accueillis par les familles si patriotes de cette province, ils se plaisent à leurs foyers. Désireux de se rendre utiles, les uns vont aux champs rentrer les récoltes, d'autres, un panier au bras, aident gentiment les jeunes filles à cueillir les mirabelles : quoi de mieux pour chasser le cafard ?

Malgré ces saines distractions, ils ne peuvent échapper à l'angoisse qui pèse sur cette fin d'année. Trahie par la Russie, la France, après 3 ans d'une lutte sans trêve, est menacée d'une nouvelle invasion et, alors qu'elle tourne vers la jeune armée américaine un regard plein d'espérance, elle se demande si ce secours miraculeux n'arrivera pas trop tard. Et c'est ainsi qu'à Vaucouleurs, cinq siècles après que Jeanne d'Arc y a commencé sa mission, des paysans d'Anjou, de Vendée et de Touraine, qui, comme elle ont tout quitté, pour « bouter l'ennemi dehors », méditent sur la grande pitié de la Patrie.

Ils agissent. aussi, car c'est l'action seule qui peut la sauver. Instruction, manoeuvres, tirs devant les Américains, voilà à quoi ils s'occupent, après que le temps strictement nécessaire a été accordé au repos. Enfin, et c'est un grand encouragement, ils sont passés en revue par le généralissime qui attache à la croix de guerre de leur étendard la palme gagnée à Craonne.

Au début d'octobre, la 18<sup>e</sup> Division entre en secteur devant Lunéville, au nord de de l'étang de Parroy. Elle couvre Nancy que l'on dit menacé par la prochaine offensive. Or le secteur, occupé depuis longtemps par de faibles effectifs, a été très négligé et il y a beaucoup à faire pour le remettre en état de défense. Le 33<sup>e</sup> y remue la terre avec son ardeur coutumière. Une mission très importante lui est aussi confiée. Il s'agit d'apprendre la guerre de position aux batteries américaines, prêtes à combattre, et de leur faire tirer sur le Boche leurs premiers coups de canon. Nous avons la joie de constater chez nos élèves une grande ardeur et une réelle docilité.

Retirés du front le 1<sup>er</sup> janvier, nous nous dirigeons par des routes couvertes de neige, vers la région de Bainville au Miroir. Après quelques manoeuvres au camp de Salfais, nous sommes appelés dans la région de Neufchateau pour participer de nouveau à l'instruction des jeunes divisions américaines. Au cours de cette période, le Régiment voit partir avec un regret unanime le chef d'escadron Villers. Le brillant commandant du 2<sup>e</sup> Groupe y avait marqué sa place par une valeur hors de pair, aux plus durs moments de la Somme et de l'Aisne.

Le lieutenant-colonel Pompé, qui s'était consacré à l'instruction du Régiment avec une ardeur inlassable, nous quitte à peu près à la même époque, et le commandement du 33<sup>e</sup> passe au chef d'escadron Fourcaut.

Le 23 mars, après une attente dont la durée avait fini par faire douter des projets offensifs de l'ennemi, la foudre jaillit enfin. C'est sur les Anglais que Ludendorf frappe son premier coup et avec une telle vigueur que, malgré leur résistance héroïque, nos alliés sont submergés et perdent pied. En quelques jours, la situation devient très grave. Une brèche énorme s'est ouverte entre nous et les Anglais, et ces derniers sont menacés d'être jetés à la mer. Mais les Français accourent, défendent le terrain pied à pied et grâce au commandement unique de Foch, la liaison est rétablie, les efforts sont coordonnés et le boche est arrêté aux portes d'Amiens. Si le désastre un moment prévu et, cette fois encore, conjuré par l'héroïsme de nos troupes et la présence d'esprit de nos généraux, un résultat important reste acquis à l'ennemi : il tient sous le canon la grande ligne d'Amiens, notre principale voie de communication avec l'armée anglaise. Telle est la situation au moment où la 18<sup>e</sup> Division, débarquée à Clermont-sur-Oise, est placée en réserve de l'armée Debenev.

Maintenue, pendant quelques jours, en arrière et à proximité du front, elle est engagée, le 13 avril, avec une mission offensive dans le secteur de Rouvrel.

Là, l'ennemi a été arrêté peu avant d'atteindre le sommet du plateau qui sépare l'Avre de la Noye; son front s'accroche à deux solides points d'appui, le bois Sénecat et le bois du Gros-Hêtre, entre lesquels un vallon en pente douce descend vers Castel.

Le 4 avril, l'A.D./18, qui comprend maintenant, et d'une façon définitive le V<sup>e</sup> Groupe du 109<sup>e</sup>, commandé par le chef d'escadron Mazin, entame une préparation intense. Le Groupe Mazin, violemment contre-battu, subit de lourdes pertes mais il exécute avec courage et ténacité toutes les destructions qui lui sont confiées. Le 18, avant l'aube, la 18<sup>e</sup> Division s'élance à l'assaut en direction de Castel, derrière notre barrage roulant, s'empare de la totalité du bois Sénecat et fait 600 prisonniers. L'A.D./18 a pris une belle part

à ce glorieux combat où se sont distingués nos détachements de liaison entraînés par les lieutenants Dominé, Durand et le maréchal des logis Rabin Le V<sup>o</sup> Groupe du 109<sup>o</sup> R.A.L. et le 33<sup>o</sup> sont cités à l'ordre de la 18<sup>o</sup> Division.

Cette opération était sans doute préliminaire à une offensive de l'Armée Debenev. En prévision de cette éventualité, nos Groupes avaient franchi la Noye et s'étaient établis sur les pentes à l'est de cette rivière, entre Dommartin et Ailly. De là ils exécutaient sur les lignes ennemies des harcèlements et des concentrations qui, au dire des prisonniers, étaient fort efficaces; mais la bataille, qui se rallume dans les Flandres, absorbe les réserves que Foch comptait employer à dégager la ligne d'Amiens. L'offensive est remise à plus tard; il n'est plus question que de tenir sur place et d'user l'ennemi.

La lutte d'artillerie se poursuit très active et atteint même, vers la fin de mai, une grande acuité. Notre infanterie entre temps, a été relevée par les coloniaux et notre front reporté vers la droite, comprend le bois de l'Arrière-Cour, sur lequel l'ennemi s'acharne avec une particulière fureur. Le capitaine Viel, officier d'une haute valeur, qui s'était distingué déjà en maintes circonstances par son intrépidité, est blessé en réglant le barrage de la 1<sup>ère</sup> Batterie, d'un point de sa lisière. Quant aux téléphonistes, détachés par le 1<sup>er</sup> Groupe près de l'infanterie, ils s'efforcent vainement de maintenir la liaison avec le P.C. du commandant Boudet. Après chacun des tirs de concentration qui s'abattent sur le Bois, la ligne est hachée. Le canonnier Pacaud et son camarade Galbrun s'obstinent héroïquement. «Il n'y a pas, il faut que ça marche», s'écrie Pacaud en s'élançant une dernière fois et un obus l'atteint mortellement. Galbrun le transporte au poste de secours et, resté seul, se remet à la tâche. Exemple entre mille de l'admirable dévouement de nos canonniers, qui loin des yeux de leurs chefs, accomplissent sans défaillance les plus pénibles devoirs !

L'ennemi, par cette grande activité sur le front de la Somme, n'avait d'autre but que de nous y retenir. A ce moment même, 20 Divisions allemandes s'élançaient à l'assaut du Chemin des Dames et bousculant les faibles effectifs de l'armée Duchesne, franchissaient l'Aisne et marchaient vers la Marne.

Le 1<sup>er</sup> juin, nous sommes brusquement retirés du front et mis en route vers le sud pour une destination inconnue. A Rouvillers, nous apprenons qu'une nouvelle offensive ennemie en direction de Compiègne est imminente. Elle viserait à faire tomber la forêt de Villers-Cotteret, en la débordant par l'Ouest, et ouvrirait la route de Paris. C'est donc à la défense de Paris que nous courons.

Par Gournay-sur-Aronde, la 18<sup>o</sup> Division est dirigée sur des positions de seconde ligne, qu'elle a mission d'organiser et de défendre, le cas échéant, en arrière de la 48<sup>o</sup> Division. Sa droite appuyée au Matz, sa gauche au Château de Lataule, elle occupe la grande crête qui suit la route nationale de Compiègne.

La campagne est splendide, mouvementée et très couverte; les blés très hauts permettent de cheminer à l'abri des vues de nos Observatoires. Le temps manque malheureusement pour préparer les champs de tir et faucher les récoltes. Les Groupes s'installent, le 2<sup>o</sup> à droite près du village de Marquéglise, le 3<sup>o</sup> en arrière du Parc de Lataule, le 1<sup>er</sup> en lisière du Bois de Pérumont, le Groupe Mazin au nord de Gournay-sur-Aronde.

Le 8 juin, nous apprenons de la bouche même du chef du gouvernement, que des renseignements certains font prévoir l'offensive pour le lendemain. De fait, le 9 à 1 heure du matin, un roulement de tonnerre retentit sur tout le front. Les barrages prévus se déclenchent en avant de la première position, Quand le jour paraît, un nuage épais de fumée et de brouillard artificiel recouvre tout le terrain des attaques. Bien qu'à 8 kilomètres des premières lignes, nous sommes fortement incommodés par les gaz que le vent pousse vers nous. Les renseignements arrivent par bribes et confus. La 48<sup>o</sup> Division est entièrement bousculée et l'ennemi ne tarde pas à entrer en contact avec notre infanterie. Tandis que la 18<sup>o</sup> Division résiste courageusement à l'attaque de front, une infiltration qui se produit par la vallée du Matz, déborde sa droite et vient menacer les positions mêmes du 2<sup>o</sup> Groupe. Grâce à l'énergique résistance de nos fantassins et aux tirs nourris effectués par ce groupe, les Allemands éprouvent les plus grandes difficultés à déboucher du Parc de Séchelles et du village de Guvilly. Mais l'attaque frontale, repoussant peu à peu les éléments avancés de la 18<sup>o</sup> Division, progresse vers la route de Compiègne.

Vers midi, le lieutenant Depoix, en observation au Carrefour (cote 124) des routes de Lille et de Compiègne, voit surgir des fossés de la route de Lille des fantassins ennemis qui se rapprochent en courant d'arbre en arbre. Le maréchal des logis Boury, qui se trouve près de lui avec une pièce avancée, ouvre le feu sur eux et les tient en respect tant qu'il a des munitions.

Du côté de Lataule, l'ennemi également pressant, un moment arrêté par la pièce avancée du 3<sup>o</sup> Groupe, finit par s'infiltrer dans le Parc. Le lieutenant Solin rallie quelques fantassins, les entraîne à sa suite et, contre-attaquant à leur tête, l'en déloge. En même temps, nos détachements de liaison, commandés par les lieutenants Bonnet et Depoix, continuent de maintenir le contact avec l'ennemi et dirigent nos tirs avec méthode et sûreté.

Electrisés par leur exemple, nos téléphonistes font des prodiges, ils rampent sous le feu des mitrailleuses pour réparer les lignes. Le maréchal des logis Jouvenelle, qui observe de la première ligne d'infanterie, monte sur un arbre pour mieux voir et indique plusieurs objectifs importants; cible trop vulnérable, il tombe bientôt criblé de balles.

Vainement, notre artillerie, renforcée par les débris des batteries de la 48<sup>o</sup> Division qui ont échappé à la destruction multiplie-t-elle ses tirs de concentration et ses barrages, l'ennemi utilisant les couverts et se

faufilant dans les blés s'infiltrer entre les éléments de notre Division étirée à l'extrême. Vers 17h.30, il débouche à proximité des 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> batteries, les capitaines Antier et Boutant font froidement face à l'attaque. Mais la 6<sup>ème</sup> batterie a la moitié de son effectif par terre (le lieutenant Descamps ne quitte la position qu'à sa 2<sup>ème</sup> blessure) ; il n'est que temps de sauver les pièces, le commandant Moinet replie son groupe vers la ferme Porte, d'où il rouvre le feu. A la tombée du jour, la situation est telle que le général de Division prescrit de ramener toute l'artillerie au sud de l'Aronde.

Dans chaque groupe, les batteries se replient l'une après l'autre, tirant jusqu'au dernier moment. Les dernières se décrochent péniblement sous le feu des mitrailleuses, mais sans abandonner de matériel, et dans le plus grand ordre.

En pleine nuit, il faut chercher des positions, les occuper, orienter les canons, ouvrir le feu. Le 1<sup>er</sup> Groupe s'installe près d'Hémévillers, le 2<sup>ème</sup> au nord de Montmartin, le 3<sup>ème</sup> à Vernaulliers et Moyenneville, le groupe Mazin, dans le parc du château de Moyenneville.

Les renseignements recueillis au cours de la nuit, précisent la situation. Elle est moins alarmante que l'on aurait pu le craindre. Le colonel Bourdais prescrit même de faire repasser l'Aronde à deux groupes.

Mais à 14h.30, l'attaque reprend très violente. Notre infanterie doit abandonner la ferme de la Garenne, la ferme Porte, le bois de Périmond. Nos reconnaissances sont mitraillées sur la crête Nord de la féculerie d'Arsonval, où les Batteries du 2<sup>ème</sup> Groupe devaient prendre position; ce mouvement est décommandé. En revanche le 3<sup>ème</sup> Groupe exécute crânement son bond en avant dans le ravin de Neuvy sans être inquiété. Cependant nos observateurs ne perdaient pas de vue les fractions ennemies qui dévalaient les pentes Nord de l'Aronde, et dirigeaient sur elles des tirs nourris. Au cours de la journée, les batteries en position tirèrent un total de 15.000 obus, limitant les progrès de l'ennemi à des gains peu importants, le massacrant littéralement dans les bois de Périmont et ne lui permettant pas d'en déboucher.

Le 11, après une nuit calme, l'ennemi ne répondant que faiblement à nos concentrations de feux, l'impression se dégage que la bataille est à un point mort. L'ennemi, usé par notre résistance opiniâtre, est dans l'obligation de se regrouper et d'engager des éléments frais, s'il veut poursuivre et étendre ses avantages. L'instant est manifestement propice à une contre-attaque. Aussi les ordres que nous recevons dans la matinée nous remplissent-ils de joie.

Mangin doit attaquer, ce jour-là même, à midi, le flanc droit ennemi. Notre rôle, plus modeste, consistera à presser l'ennemi de front.

Cette riposte réussit pleinement. L'aile découverte est enfoncée et rejetée en désordre qui, les colonnes d'attaque vers le sud. Celles-ci cependant débouchent de Saint-Maur ; le 6<sup>ème</sup> les attend de pied ferme. Le lieutenant de Tuguy, qui assure la liaison avec ce régiment, aperçoit alors quelques chars d'assaut égarés et, avec beaucoup d'à-propos, les oriente et règle leur tir. Démoralisé par les coups de canon bien ajustés qu'il reçoit de front., l'ennemi hésite, puis lâche pied, poursuivi par notre infanterie. En fin de journée, nos positions sont très améliorées et nous rentrons dans le bois de Périmont, jonché de cadavres.

L'ennemi, dans son désarroi, abandonne même sur le terrain 5 canons de 105 que le lieutenant de Casabianca, aidé de quelques volontaires, ira très audacieusement cueillir à sa barbe entre les lignes. La route de Compiègne est barrée et Paris sauvé une fois de plus.

Le commandement reconnut l'importance du rôle joué par l'A.D./18 dans ces journées décisives. Il l'en récompensa en citant à l'ordre du Corps d'armée le groupe Mazin, à l'ordre de l'armée le 33<sup>ème</sup>. Pour ce régiment, c'était le droit au port de la fourragère.

Une double tâche nous fut ensuite assignée : nous organiser en prévision d'une nouvelle attaque toujours possible et user l'ennemi par des tirs nourris de jour et de nuit. La riposte fut souvent dure et meurtrière, car nous n'avions pas d'abris et les batteries étaient peu ou pas défilées. Le vaillant capitaine Antier fut blessé pour la 4<sup>ème</sup> fois et très grièvement, et le lieutenant Montrelay, type achevé du jeune officier français, ardent et intrépide, tomba frappé à mort près de ses canons.

Les pertes furent particulièrement sévères au groupe Mazin sur lequel l'ennemi s'acharnait.

Le 24 juin, l'A.D./18, enfin retirée du front est mise en réserve, dans la région de Trois Etots. C'est un repos relatif car nos cantonnements sont visités chaque nuit par des avions de bombardement.

Brusquement, le 7 juillet, nous rentrons en secteur pour prendre part à un large coup de main sur la ferme Porte. L'installation se fait dans le plus grand mystère : peu ou pas de réglages.

Le 9, à 5 heures, le barrage roulant se déclenche formidable et soudain ; un régiment de la division Targe le suit au plus près et tombe sur le Boche complètement ... *illisible* ... lieutenant Deschamps et le maréchal des logis Neuville, qui assurent la liaison, marchent en tête des fantassins. 500 prisonniers, cueillis presque sans pertes ! Enthousiasmé de notre beau travail, l'infanterie. demanda des récompenses pour le commandant Honnau qui avait réglé dans le détail l'emploi du 33<sup>ème</sup>, et le lieutenant Deschamps, dont l'entrain et l'audace avaient été remarqués.

Le 12 juillet nous regagnions nos cantonnements, fiers de notre fructueuse intervention, plus confiants que jamais dans la Victoire, dont la bataille de Compiègne nous semblait le prélude.

## CHAPITRE IX

# LA VICTOIRE

### **LA DEUXIEME BATAILLE DE LA MARNE – SUR LES COTES DE MEUSE – L'ARMISTICE A NANCY – EN LORRAINE DELIVREE –JUSQU'AU RHIN !**

La bataille de Compiègne n'était que l'esquisse d'une manoeuvre dont nous devions voir, sur la Marne, l'exécution complète et magistrale.

L'échec de son offensive du 9 juin aurait du faire réfléchir Ludendorff sur les dangers que présentait le système des poches pour les ailes de ses armées d'attaque. Il méprise cet avertissement, et, pressé d'en finir, se décide à attaquer de part et d'autre de la Montagne de Reims pour l'encercler d'abord, puis marcher sur Paris, toutes forces réunies.

Le 14 juillet, il est prêt et attaque dans la nuit. Du côté français, les dispositions les plus judicieuses ont été prises ; Gouraud a reculé son gros de 3 kilomètres et brise net l'élan de l'armée allemande de gauche, en lui infligeant d'énormes pertes. L'armée de droite, après avoir audacieusement franchi la Marne se heurte à de vigoureuses contre-attaques, tandis que, dans l'ombre de la forêt de Villers-Cotterets, Mangin concentre ses forces et s'apprête à jaillir comme la foudre sur son flanc mal gardé.

Le 14 juillet., la 18<sup>e</sup> division est alertée et enlevée en camions Des batteries on n'embarque que l'essentiel : 30 hommes, 4 canons, 4 caissons, 1 attelage par voiture. L'artillerie lourde et le reste du 75 suivent à petites journées.

Les camions roulent toute la nuit du 14 et toute la journée du 15 ; ils traversent Montmirail déjà sous le feu des pièces longues et s'arrêtent à Vauchamps, 12 kilomètres au nord.

Il est 2 heures du matin, les groupes débarquent et prennent aussitôt position : le premier à l'étang de Hallais, le deuxième à l'étang de Morfontaine, le troisième à la ferme du Trou d'Enfer. A 14 heures, la 18<sup>e</sup> Division attaque et réalise quelques progrès. Elle renouvelle son effort le 17 ; l'ennemi lui dispute âprement le terrain. On avance peu ; mais le but est atteint, qui est de contenir et d'inquiéter l'ennemi.

Le 18, se déclenche l'offensive Mangin avec un plein succès ; pour nous, la journée se borne à des affaires locales. Il en est de même le 19. Nous harcelons l'ennemi, en attendant que nous parvenne le matériel nécessaire à une attaque de grand style.

Au cours de ces opérations, le capitaine Landon se distingua par une reconnaissance hardie dans un bois, dont le général de Division voulait savoir s'il était ou non occupé par l'ennemi. Il le parcourut, avec le médecin aide-major Berton qui n'avait pas voulu le laisser partir seul et rapporta le renseignement demandé. Un obus malheureux vint frapper mortellement l'aide-major Berton, à peine revenu à sa batterie. Ce jeune médecin eut une fin admirable, de courage et de sénérité, disant à ceux qui voulaient lui dissimuler la gravité de sa blessure « Je n'espère plus qu'en Dieu ! ».

Dans la matinée du 20, nous attaquons avec l'aide de chars d'assaut. Notre infanterie progresse derrière le barrage roulant sans résistance, atteint Dormans et les rives de la Marne avant la nuit. Les groupes se portent alors en avant. En traversant Igny-le-Jard, la 2<sup>e</sup> batterie est prise sous le bombardement et subit des pertes sévères. Derrière le lieutenant Jaffart, admirable d'énergie et de décision, le personnel conserve son sang-froid. Les maréchaux-des-logis Pontonnier et Boiziau, bien que blessés, restent à cheval jusqu'à la mise en batterie, Pontonnier avec une cuisse brisée. Le conducteur Blond dont une main est mutilée ramène son attelage jusqu'au bivouac. Pendant cette courte période, chaque homme a fait la besogne de quatre ; aussi le personnel est-il sur les dents.

La colonne de route rejoint, il est temps. Il va falloir franchir la Marne et nous n'avons pas trop de tout notre monde.

Entre Dormans et Verneuil qui limitent notre zone d'action, la vallée de la Marne est large et profonde ; une falaise escarpée couronnée de forêts la domine au nord. La rivière y coule à pleins bord, serpentant à travers des prairies. Dans les fonds très plats, il n'est aucun masque qui permette d'échapper à la surveillance des artilleurs boches.

Des passerelles sont lancées le 21, mais détruites avant qu'on ait pu les utiliser. Le 22, malgré le bombardement et les mitrailleuses, deux têtes de pont sont jetées, un demi bataillon du 32 en face de Dormans, une compagnie du 66 en aval de Mialles. Les ponts ne tardent pas être rompus, la situation est critique pour ces faibles éléments ; nous les couvrons par des tirs nourris et incessants.

Cependant la division située à notre gauche, appuyée directement par le groupe Mazin et par les feux de flanc du 33<sup>e</sup> progresse sur l'autre rive et entame la forêt des Ris... Son action se fait sentir le 25. Ce jour-là, le 32<sup>e</sup> appuyé par le 1<sup>er</sup> groupe, s'empare de Chassins et fait des prisonniers. Notre attaque orientée vers le N.-E. vise Vincelles, puis le bois Tronquet, avancée de la forêt de Ris. Nos progrès sont lents et

pénibles jusqu'au 27, où l'ennemi s'est dérobé avant le jour. Précédée de sa cavalerie la 18<sup>e</sup> Division, dès l'aube entame la poursuite.

Le 1<sup>er</sup> groupe s'ébranle et fait un premier bond dans les vergers de Dormans, puis les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> groupes se dirigent vers Sauvigny, où ils doivent franchir la rivière. Pour tous les groupes le passage se fait la nuit suivante ; Une nuit déchirée par les tirs à longue portée des canons allemands cherchant les ponts, une nuit sinistre par les formes fantastiques que prennent les débris de voitures et de bateaux éventrés, par les cadavres aux uniformes gris qui jonchent les rives de la rivière endormie. Le petit jour éclaire les ruines lamentables de Chassins et de Vincelles, dont les décombres ralentissent notre marche.

Dans le bois Tronquet où nous prenons position, une preuve saisissante de la puissance et de l'efficacité de notre contre-batterie nous est offerte : presque tous les emplacements des batteries allemandes et Dieu sait s'il y en a, sont complètement retournés : des croix hâtivement plantées, des casques posés sur des tertres fraîchement remués, permettent de compter les artilleurs allemands ensevelis. Mais ce qui dépasse l'imagination, c'est la quantité prodigieuse de munitions de tous calibres en tas ou égaillées, qui parsèment la forêt. Nous sommes fixés, le boche recule plus vite qu'il ne le veut. Nos 155 ont évité la montée très dure vers la forêt et se sont installés à Verneuil.

Avant midi, l'A.D./18, au complet, a pris position et entame la préparation sur les positions de Ste-Gemme et de la Coletterie, où l'ennemi s'est de nouveau accroché. Il faut quatre jours pour l'en déloger; mais la poursuite reprend ensuite un rythme accéléré.

Le 2 août, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> groupes sont en têtes, le premier en réserve ; la marche est si rapide que c'est un véritable tour de force que d'installer les liaisons à temps pour intervenir utilement. Le 3<sup>e</sup> groupe y réussit à deux reprises, à Vézilly notamment, où il déloge des mitrailleuses embusquées à une lisière de bois.

Le 3 août, le 1<sup>er</sup> groupe passe à avant-garde constituée par un régiment de la 4<sup>e</sup> Division et atteint Arcis-le-Ponsart sans coup férir. Il met en batterie près de la ferme de Puizieux et entame une rapide préparation sur la ferme la Cense, où l'ennemi résiste.

Le poste d'observation est un moulin sur une colline élevée qui surplombe le village. Il domine toute la campagne jusqu'au Chemin des Dames, qui barre l'horizon à plus de 40 kilomètres. De la verdoyante vallée de la Vesles, montent des colonnes de fumée, et des explosions s'entendent de loin en loin : villages qui flambent, dépôts de munitions qui sautent.

Pauvre terre de France, de quel prix paies-tu la retraite des barbares !

Le 4 août, avant l'aube, nous nous préparons à franchir l'Ardre, lorsque l'ordre de relève arrive. En une seule très dure étape, nous regagnons la Marne, abandonnant la poursuite enivrante.

Regroupée dans la région de Château-Thierry, la 18<sup>e</sup> Division, est embarquée le 7 août et débarque le 8 à Revigny ; après quelques jours de repos, elle va prendre les lignes à Verdun, sur les côtes de Meuse.

Son secteur s'étend de Damloup à Haudiomont. C'est le terrain de la bataille, la plus acharnée de la guerre : Rien n'égale sa dévastation ni sa solitude. Les flots humains qui ont roulé là, ainsi que les vagues de la mer à la conquête du rivage, comme elles se sont retirés laissant de funèbres débris : sol bouleversé, végétation morte, villages abolis ; cette terre crie vengeance !

Le canon y parle peur. Une paix provisoire s'est installée sur ces ruines, il y a des séances de cinéma au fort de Souville et dans les souterrains de Douaumont ! Nous n'allons pas tarder à éveiller les échos de ces collines guerrières.

Au sud, St-Mihiel, au nord, Montfaucon, la hauteur d'Haumont et d'Ormont, les jumelles d'Orne, forment le plus solide point d'appui de la ligne Hindenburg, et c'est autour de lui que pivotent les armées de Ludendorff en retraite.

La réduction de la hernie de St-Mihiel par l'armée américaine sera la première opération exécutée pour l'arracher à la griffe allemande. Elle s'accompagne d'une forte reconnaissance exécutée le 13 septembre, sur Orne, par le 32<sup>e</sup> R.I. avec un plein succès. Le 26 septembre, une diversion de plus large envergure est exécutée par deux bataillons de la division sur Brabant, et la cote 345, tandis que l'armée américaine attaque sur la rive gauche de la Meuse et enlève Montfaucon. Notre programme est exécuté ponctuellement, et l'infanterie avec des pertes minimales ramène 200 prisonniers. Nous avons passé sous silence les déplacements de l'A.D./18 et les ravitaillements considérables que nécessitent ces deux opérations. Cela fut pénible en raison des distances et des difficultés qu'offrait le terrain tourmenté et bouleversé.

Nous arrivons enfin à l'attaque sur Haumont et Ormont par notre division appuyée à gauche par une division américaine, à droite par une autre division française.

L'objectif qui nous est dévolu est très fort naturellement, les Allemands y ont accumulé les tranchées et les défenses accessoires.

Afin de pouvoir accompagner l'infanterie pendant tout le cours de sa progression, les batteries se rapprochent et s'installent en plein bled, dans le chaos des trous d'obus. Pas d'abris, pas de pistes, les stocks de munitions à constituer entièrement, un délai très court, un temps détestable, et enfin le boche devenu nerveux qui marmite énergiquement les routes et les ravins où s'accumulent les gaz, telles sont les difficultés à vaincre. Grâce à un travail acharné de jour et de nuit nous sommes prêts à temps.

Le matin du 8 octobre, sans qu'il y ait eu de préparation d'artillerie, précédée seulement de barrages

fixes que l'on reporte d'objectif en objectif, l'infanterie part à l'attaque. Les lieutenants Deschamps et Durand, qui commandent nos détachements de liaison et d'observation avec une admirable ardeur, renseignent très exactement le colonel. La progression est d'abord facile, mais l'ennemi oppose dans les bois d'Haumont et d'Ormont une résistance acharnée. Les résultats de la journée sont au total brillants : plus de 1.000 prisonniers, les positions ennemies entamées profondément.

La bataille se poursuit le lendemain. L'ennemi est parvenu à rentrer dans le bois d'Haumont ; une contre-attaque est rejetée aux lisières nord, où il se cramponne ; quant au bois d'Ormont impossible d'y pénétrer. Les jours suivants amènent peu de changement dans la ligne. On se bat sur place. La pluie incessante a transformé le terrain en marécage ; aux positions, on s'enlise dans la boue. Les ravitaillements maintenus considérables, sont de plus en plus pénibles.

Pour venir à bout de l'ennemi, dont les lignes à contre-pente sur la lisière nord du bois d'Haumont, échappent complètement à nos vues, et ne peuvent par conséquent être battues avec précision, le commandement décide d'employer un détachement de chars d'assaut. De plus, pour protéger ces engins, qui vont avoir à défilé en pleine vue de l'ennemi, il prescrit de hisser dans le bois d'Haumont une ou deux pièces de 75, chargées de museler par un tir direct, les canons ou fusils anti-tanks qui se dévoileraient au cours de l'attaque. Le commandant Honneau réalise ce tour de force. L'état du terrain ne permit malheureusement pas aux chars d'assaut de s'employer utilement. Ils s'embourbèrent et l'attaque échoua.

A voir la résistance de l'ennemi devant nous, nous ne nous doutions pas que l'armée allemande fût si près de la capitulation. C'est que nous nous heurtions aux positions les plus fortes de la ligne Hindenburg, défendues par les meilleures troupes. Alors que tout cédait sur l'immense front battu en brèche par l'inlassable Foch, le réduit des côtes de Meuse ne se laissait entamer que lambeau par lambeau. Nous étions au plus dur de la bataille.

Les 16 et 17 octobre, nous sommes relevés par les américains. Il est temps, la troupe est harassée et les chevaux squelettiques.

Par route, nous gagnons le champ de Bessoite-Vaux, puis la région de Rosières-aux-Salines, où l'A.D/18 se repose du 29 octobre au 9 novembre.

C'est alors que nous parvenons ces nouvelles sensationnelles : la capitulation de la Bulgarie, celle de l'Autriche et enfin la demande d'un armistice par Ludendorff.

Le 10 novembre, nous allons cantonner dans les faubourgs sud de Nancy ; où nous arrivons dans la nuit. Le 11, les reconnaissances sont dirigées sur Bouxières-aux-Chênes. Une masse de 20 divisions, sous les ordres des généraux de Castelnau et Mangin, se prépare à porter aux allemands, sur le front de Lorraine, le coup décisif. L'armistice interrompt les préparatifs et permet à l'ennemi d'échapper à une catastrophe militaire sans précédent.

Anciens combattants de l'A.D./18, lorsque vous arriverez à cette étape de vos souvenirs de guerre, pourrez-vous réveiller, dans toute leur force, les sentiments qui vous assaillirent. Qui d'entre-vous appréciait alors avec sang-froid toutes les conséquences de l'armistice humiliant accepté par l'ennemi, et la grandeur de notre victoire ? Habités à marcher, combattre, à rouler de cantonnement en cantonnement, de bataille en bataille, devenus par quatre années de guerre, et de quelle guerre des soldats de métier, vous vous imaginez difficilement quelle fin cela aurait ; Et, cette fin atteinte, vous compreniez à peine. Une joie ardente, mais confuse, une détente, une ivresse : telle fut la journée de l'armistice à Nancy. On s'embrassait, on riait, on chantait, on ne pensait pas.

Par une curieuse coïncidence, nous finissons la guerre à Nancy, où nous l'avions commencée ; ville pour nous deux fois inoubliable, et c'est à Champenoux, théâtre de nos premiers exploits que nous franchissons quelques jours plus tard la barrière des tranchées.

Drapeaux et étendards flottaient joyeusement. Saluant leurs couleurs victorieuses, nous passons ensuite la frontière menteuse de 1871. C'était notre premier acte de vainqueur. Il avait une double signification : celle d'une honte effacée et celle d'un devoir rempli. Nos pères nous avaient légué le lourd héritage de la défaite comme une dette d'honneur. Nous l'avions acquittée sans marchander ni les souffrances ni le sang. Nous étions très fiers et pleinement heureux. Ces sentiments gonflaient les coeurs et rayonnaient sur les visages, mais s'arrêtaient aux lèvres impuissantes à les traduire. La marche était légère, le soleil radieux ; les longues colonnes coulaient, entre les bois sur les routes sinueuses comme des rivières bleues.

A quelques kilomètres, devant nous, refluit l'armée de l'invasion. Le rythme de sa marche avait été fixé par l'armistice. Foch lui commandait. Hier encore, pleins de morgue, ses officiers avaient vu les insignes de leurs grades arrachés par leurs propres soldats ; quel châtement pour les amateurs de « guerre fraîche et joyeuse » ! Pêle-mêle, les chefs et les soldats du peuple orgueilleux et inhumain défilaient sous les yeux des populations opprimées hier, aujourd'hui libres et méprisantes, quelle humiliation !

Avant même que leurs lourdes bottes en aient franchi les issues, les villages se pavoisaient à l'envi ; en s'enfuyant, les boches apercevaient sous les doigts empressés des jeunes filles les morceaux d'étoffe prendre les trois couleurs et s'assembler en drapeaux. Dans les rues, les arcs de triomphe se dressaient comme par enchantement et de ci, de là, s'ébauchaient des Marseillaises triomphales.

Ces images et ces échos les poursuivaient.

Enfin, ils sont passés ; à un tournant de route le dernier boche a montré ses talons. C'est la fin du cauchemar.

Le village achève de se fleurir de drapeaux tricolores. Au travers des rues, des banderolles sont tendues; en de naïves formules, elles louent la France victorieuse, ses armées, ses chefs, et saluent en nous les libérateurs attendus depuis cinquante ans.

A l'entrée du village par laquelle on attend les Français, la population s'est massée : vétérans de l'autre guerre, prêtres, notables, femmes et jeunes filles vêtues pour la circonstance du pimpant costume lorrain, foule nombreuse et turbulente d'enfants.

Un gamin arrive en courant du carrefour d'où il guettait et crie : « Les voilà ! » Déjà on entend les trompettes.

A nous qui arrivons sur nos chevaux, il nous semble que la foule se recueille un instant avant de nous jeter du fond de ses entrailles ce cri : « Vive la France ! » qui nous émeut si profondément.

Et ce cri est répété avec une telle foi, une telle ardeur, un tel amour qu'il arrache les larmes. Rien n'est plus touchant alors que considérer le visage des vieux, ces rudes visages sont crispés et comme transfigurés par un bonheur intense, et l'on comprend qu'en cette minute certains aient pu mourir.

Ah ! vraiment, il bat puissamment pour la France le grand cœur de la lorraine.

Pendant cinq journées se poursuivit cette marche triomphale, elle finit à Sarreguemines dans une apothéose.

Un séjour de plusieurs semaines à Sarreguemines et dans les villages voisins acheva de nous faire connaître et aimer ces excellentes populations et nous pûmes nous convaincre de la sincérité et de la profondeur de leurs sentiments français.

Dans le territoire de la Sarre où nous pénétrâmes ensuite, nous eûmes la surprise de retrouver des souvenirs que plus d'un siècle d'occupation allemande n'avait pu effacer. Là aussi, la population lorraine avait vaillamment résisté à l'influence prussienne. Avec ses vieilles casernes et ses fortifications élevées par Louis XIV, ses églises et ses monuments de style français, l'ordonnance de ses rues, Sarrelouis patrie de Ney et de nombreux généraux français, nous apparut la soeur de Toul et de Verdun.

En janvier, se fit notre entrée dans les provinces rhénanes, puis la démobilisation commença. Heure patiemment attendue douloureuse, partagée entre la tristesse de la séparation et l'intense joie du retour au pays ! consacrée aux adieux, aux promesses de se revoir et de rester unis.

Il arriva enfin que l'on franchit le Rhin sur les ponts de Coblenz. C'est alors qu'on eut vraiment l'impression d'avoir pénétré en Allemagne. Coulant entre des murs de rocher où s'accrochent de vieux burgs gothiques, ce grand fleuve historique est la frontière naturelle des Gaules ; au-delà, c'est la Germanie, d'où sont venues toutes les grandes invasions qui, périodiquement ont ravagé notre sol. Avoir repoussé jusqu'au Rhin le dernier barbare, l'avoir franchi à sa suite, ce sera l'honneur de notre génération.

Si les eaux vertes et profondes avaient gardé les images qu'elles ont réfléchies au cours des âges, en vous penchant sur elles, poilus du 33<sup>e</sup> et du 109<sup>e</sup>, vous auriez vu toute la lignée de vos ancêtres soldats, du légionnaire de César au grognard de Napoléon. De vous aussi, de vous surtout, on pourra dire que continuant des traditions séculaires vous avez sauvé la civilisation et la liberté du monde en montant la garde au Rhin !



## CONCLUSION

Ce récit trop bref et forcément très incomplet ne donne qu'une idée bien imparfaite du rôle glorieux joué dans la grande guerre par les artilleurs de la 18<sup>e</sup> Division. Ceux qui ne les ont pas suivis pas à pas pendant ces quatre longues années ne pourront concevoir la somme d'efforts et de sacrifices héroïques qu'ils ont fournis et consentis.

Puisse-t-il du moins permettre à vous qui les avez vécues de revivre ces journées terribles et émouvantes et de repasser en esprit par les alternatives de joie et de deuil, de déception et d'espoir qui se terminèrent dans le grand triomphe de la Victoire. Gardez intact le souvenir de tout, ce que vous avez fait de grand pour la patrie ! Restez fidèle à la devise « France d'abord ! » qui vous a soulevés au-dessus de vos préoccupations légitimes de famille ou de métier. Vous n'êtes pas quittes envers la patrie. Trop d'ennemis la menacent encore, trop de mauvais citoyens la sacrifient à des intérêts mesquins pour que les anciens combattants ne serrent pas les rangs autour d'Elle.

Une dure période s'ouvre, il s'agit de relever les ruines accumulées sur son sol par la barbarie allemande. Elle fait appel à vos bras. Tous au travail pour féconder la Victoire !

Ecoutez aussi la voix de vos morts, elle s'élève au-dessus des partis. Ceux-là ont le droit d'être écoutés et d'être obéis.

L'un d'eux, le maréchal-des-logis Guillot dictant pour sa femme un sublime adieu trace le devoir des survivants « Ma chérie, je suis touché à mort. Aime bien notre fils, veille sur lui et fais en un homme, un soldat surtout ; qu'il se souvienne de son petit père, mort pour son pays.

Je t'ai adorée, embrasse bien mes parents pour moi et dis leur que je pars avec leur souvenir et le tien.

Vive la France ! »

## ANNEXE I

### HISTORIQUE DU 5/109<sup>e</sup> R.A.L.

Avant qu'il ne soit affecté à l'A.D./18

Formé comme r 11<sup>e</sup> groupe du 112<sup>e</sup> R.A.L. le 14 mars 1917, à Angoulême, il est mis en route pour le front d'Alsace le 1<sup>er</sup> juin 1917.

*Affaires auxquelles le groupe a pris part avant d'être affecté organiquement à la 18<sup>e</sup> division d'infanterie.*

- 1) - En Alsace, du 2 juin au 28 juin.
- 2) - Verdun (secteur de la cote 304, bois d'Avocourt) ; 29 juin au 18 septembre.
- 3) - Chemin des Dames, Malmaison, Aiette ; 19 septembre au 5 décembre.
- 4) - Secteur de Reims ; 6 décembre 1917 au 13 mars 1918.
- 5) - En Lorraine ; 14 mars au 2 avril. - C'est à son arrivée en Lorraine que le groupe est mis à la disposition de la 18<sup>e</sup> D.I.

Le groupe est constitué, à la date du 14 mars, au 112<sup>e</sup> R.A.L. à Angoulême ; portant le n°11 ; il est armé en 155 C. Saint-Chamond. Il comprend un Etat-Major et 3 batteries, soit 669 hommes et 605 chevaux.

Commandant de groupe : Capitaine Lenoir. Commandants de batteries : Capitaines Bailly, André, Pompier.

Les mois d'avril et de mai sont employés à la formation des unités et c'est le 1<sup>er</sup> juin qu'embarqué à Ruelle, le 11/112<sup>e</sup> est dirigé sur le front d'Alsace. Débarqué à Montbéliard, il passe une dizaine de jours aux environs d'Héricourt et, le 13 juin, il s'achemine vers l'est, affecté au secteur de Wesserling. Il y prend part à quelques coups de main. Dès leur début, les canonniers se font remarquer par leur entrain, leur bonne volonté et leur adresse. Le 18 juin, à l'occasion de la première mise en batterie, exécutée en pleine nuit dans ce pays montagneux auquel ils ne sont pas habitués, mise en batterie suivie dans la journée d'un tir de précision sur le fortin de Rimbulh; le colonel commandant l'A.D./52 leur exprime sa complète satisfaction du travail accompli.

Le séjour en Alsace est de courte durée; le 25 juin, le groupe est retiré du front et, le 27, il est embarqué à Belfort, à destination de Givry en Argonne. A peine débarqué, par marches de nuit, il est rapproché de la ligne de bataille entre Argonne et Meuse, mis à la disposition de l'A.D./73, 16<sup>e</sup> C.A. et engagé dans le minimum de temps dans un combat qui se déroule entre la cote 304 et le bois d'Avocourt. Là, en effet, l'ennemi vient d'attaquer sur plusieurs kilomètres de front et d'enlever toutes nos première lignes sur une profondeur de 2 kilomètres environ. Après avoir pris position dans la nuit du 5 au 7 juillet., dans le bois de Verrières à 1 kilomètre environ à l'ouest de la clairière de Verrières, le 11/112<sup>e</sup> participe à la préparation de la contre-attaque qui, le 17 juillet, doit rendre à nos troupes le terrain perdu. Cette contre-attaque est un succès complet, nos fantassins atteignent tous leurs objectifs avec très peu de pertes ; mais leur situation devient très dure les jours suivants, sur un terrain complètement nivelé par la préparation d'artillerie où n'existent plus abris ni tranchées, ils subissent des bombardements incessants et de nombreuses contre-attaques. Aussi, l'artillerie doit-elle rester constamment vigilante, son activité ne se ralentit qu'une fois l'ennemi complètement maîtrisé, vers le 7 août.

Le 12, le groupe reçoit un nouveau programme de destruction, il est mis à la disposition de la 12<sup>e</sup> D.I.; à ce moment, sur tout le front de Verdun, des milliers de bouches à feu se réveillent. Pendant sept jours, le bombardement des positions allemandes se poursuit méthodiquement d'une façon intense et le 20, la II<sup>e</sup> armée, toute entière, attaque sur les deux rives de la Meuse. Cette opération, menée à bien dans son ensemble, ne réussit pas complètement sur la cote 304. Pour nous rendre maîtres de 304 d'une façon définitive, il faudra un nouvel assaut; celui-ci est donné le 24 août et cette fois les boches abandonnent, pour toujours la fameuse colline. Le Groupe a participé à cette opération en travaillant au profit de la 26<sup>e</sup> D.I. Jusqu'au 17 septembre, il prend part à la lutte pour la conservation du terrain conquis, mais à cette date il est retiré du front de Verdun et enlevé le 18 en chemin de fer de la région de Givry, il débarque le 19 à Nanteuil-le-Haudoin. A Verdun, le 11/112<sup>e</sup> laisse trois de ses meilleurs canonniers tombés au Champ d'Honneur, ce sont les servants Arnaud (tué par éclatement de sa pièce), Teillez (mortellement blessé par un projectile pendant sa faction à la pièce de garde), Théodet, téléphoniste. Douze autres canonniers blessés ont été évacués.

A son arrivée dans l'Oise, le Groupe peut profiter d'un court repos ; mais, dès le 24 septembre, unis à la disposition du 11<sup>e</sup> C.A. dans la région de Vailly, il détache des travailleurs pour l'aménagement de positions qui sont occupées définitivement le 4 octobre. A ce moment, le front de l'Aisne s'équipe en vue

d'une importante attaque sur le front de la VI<sup>e</sup> armée. La préparation d'artillerie qui commence le 16, donne lieu aux plus formidables bombardements qui aient peut-être jamais été effectués jusqu'alors. C'est qu'il s'agit d'enlever la portion du massif du Chemin des Dames, comprise entre l'Aisne et l'Ailette, couronnée par le fort de la Malmaison et demeurée inexpugnable à l'attaque du 5 mai ; c'est la région des creutes fameuses que l'ennemi peut utiliser comme places d'arme de nombreuses garnisons. Ces carrières semblent à l'abri des projectiles de tout calibre, on y a entassé des approvisionnements considérables de toutes sortes. Le terrain est hérissé de fortifications, minutieusement étudiées et formidablement organisées. Le 23 octobre, nos fantassins montent à l'assaut; dans certaines régions, aux Bovettes, en particulier, on se bat âprement, mais l'élan de nos hommes a raison de toutes les difficultés; l'ennemi est rejeté sur les pentes sud de l'Ailette et dans les journées des 24 et 25 nos troupes atteignent cette rivière. La progression de l'artillerie consécutive aux succès de l'infanterie s'effectue dans des conditions particulièrement difficiles; le 11/112<sup>e</sup> doit se porter en position au nord de Jouy et d'Aisy, le terrain est détrempe; marécageux en certains endroits et l'ennemi harcèle furieusement toutes les routes de ravins, nos canonniers sont exténués par des bombardements continus qui durent depuis plus de huit jours, mais le sentiment de la Victoire les soutient et pas un instant, leur courage ne se démentit, ni pendant les mouvements des batteries, ni pendant les jours qui suivirent l'occupation de la nouvelle position où le harcèlement ennemi fut souvent, très pénible et causa la perte de plusieurs hommes tués ou blessés (4 tués et 10 blessés du 18 octobre au 3 novembre).

Le 11 novembre, le 11/112<sup>e</sup> était relevé du secteur de l'Aisne et dirigé par étapes vers Baslieux, Montigné, Buisson. Il fut mis au repos dans cette région et affecté au 12<sup>e</sup> corps, or on apprit bientôt que ce corps était désigné pour faire partie du corps expéditionnaire d'Italie, des ordres relatifs aux préparatifs de départ arrivèrent en effet, des hommes reconnus inaptes furent éliminés, tout le personnel détaché fut rappelé, la mise en route paraissait donc proche; mais le 13 novembre, le commandant de groupe est avisé que ses unités cessent de compter au 12<sup>e</sup> corps et qu'elles passent à la disposition du général commandant l'artillerie de la Ve armée. La vision des journées d'hiver passées sous le chaud soleil d'Italie s'évanouit et cette douce perspective est bientôt remplacée par celle de quelques mois de secteur dans la région de Reims. En effet, le 6 décembre, le groupe est dirigé sur Trigny et le 9, il prend position dans la région Saint Thierry, Villers-Franqueux. Le secteur est calme, les mois de décembre et de janvier se passent sans incidents remarquables; de temps à autre les batteries prêtent leur appui à des coups de main destinés à nous renseigner sur les projets d'avenir de l'ennemi. Vers la mi-février l'activité s'accroît et devint intense pendant le mois de mars. Au début de cette année 1916, chacun des deux adversaires est anxieux de pénétrer les secrets de l'ennemi, sur tout le front se manifeste une certaine nervosité, les coups de main de part et d'autre deviennent plus fréquents, sans cesse l'artillerie est en alerte, soit pour soutenir nos reconnaissances, soit pour combattre celles de l'ennemi. Partout on reconnaît des positions de renforcement; on les prépare, on s'outille pour l'immense lutte que chacun sent proche désormais.

Ce n'est pas dans le secteur de Reims que le groupe y prendra part. Le 8 mars, relevé par des éléments du 1<sup>er</sup> C.A.C. il est rassemblé à ses échelons et le 13 enlevé en chemin de fer, pour être dirigé sur la Lorraine.

Pendant la période qui vient de s'écouler, le groupe a subi les transformations prescrites par la Note du G.Q.G. du 31/12/1917 portant réorganisation des groupe d'A.L. hippomobiles : Suppression des échelons de batteries, constitution d'une colonne légère formant unité administrative et organe de ravitaillement en munitions, réduction des batteries en personnel, chevaux et matériels. Cette transformation a été opérée le 21 janvier. De plus, le 6 mars, en exécution de la Note du Ministère de la Guerre, sur la réorganisation des régiments d'A.L. attelée, le 11/112<sup>e</sup> prend dans l'organisation nouvelle l'appellation de 5<sup>e</sup> Groupe du 109<sup>e</sup> R.A.L. ; les batteries portant les numéros 16-17 et 18 deviennent respectivement 13-14 et 15<sup>e</sup> batteries.

A noter également que le 30 janvier 1918, le Commandant Lenoir, nommé au 3<sup>e</sup> R.A.L. est remplacé à la tête du Groupe par le Commandant Mazin, de l'artillerie coloniale.

A son arrivée en Lorraine, le 5<sup>e</sup>/109<sup>e</sup> est affecté à la 18<sup>e</sup> D.I. mais presque aussitôt il est de nouveau détaché, pour peu de temps d'ailleurs à la 14<sup>e</sup> D.I. (7<sup>e</sup> C.A.) Il occupe, le 19, dans la région de Manonvillers des positions qu'il quitte dès le 22, pour gagner le cantonnement d'Azerailles et de Gelacourt. Le 28 mars, enfin, il rejoint l'A.D./18 dont il fait partie organiquement d'une façon définitive.

ANNEXE II

---

**CITATIONS COLLECTIVES**

---

Ordre de la 18<sup>e</sup> D.I.

Le 1<sup>er</sup> groupe, comprenant les 1<sup>ère</sup>, 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> batteries, sous le commandement du chef d'escadron Gérard.  
« Le 18 octobre 1915, a assuré sa mission avec sang-froid et énergie sous un feu réglé de l'artillerie de gros calibre et d'obus asphyxiants malgré les pertes subies au cours du combat ».

---

Ordre de la 66<sup>e</sup> D.I.

La 2<sup>e</sup> batterie (capitaine Souchon, sous-lieutenant Bertheux et Lefébure) est citée à l'ordre de la 66<sup>e</sup> division  
« pour sa magnifique tenue le 30 avril 1917, sous un bombardement intense en obus toxiques ».

---

9<sup>e</sup> C.A./18eD.I.

Ordre du Régiment n° 75 C

Le lieutenant colonel PAILLE, commandant le 66<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie cite à l'ordre du Régiment.  
**LE 1<sup>er</sup> GROUPE DU 33<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE**  
« Chargé d'appuyer le 66<sup>e</sup> d'Infanterie, le 8 mai 1917, s'est dépensé sans compter, et grâce aux reconnaissances hardies de son chef, le capitaine Boudet, et du sous-lieutenant Lefebure, officier de liaison auprès du lieutenant colonel commandant le 66<sup>e</sup> a parfaitement rempli sa mission d'accompagnement de l'attaque ».  
Le 26 mai 1917

*Le lieutenant colonel commandant le 66<sup>e</sup> d'Infanterie*  
Signé : PAILLE

---

Ordre du Régiment n° 76 C

Le lieutenant colonel PAILLE, commandant le 66<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie cite à l'ordre du Régiment :  
**LE 2<sup>e</sup> GROUPE DU 33<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE**  
« Chargé d'appuyer le 66<sup>e</sup> Régiment d'infanterie le 22 mai 1917, s'est dépensé sans compter et grâce aux reconnaissances hardies de son chef, le commandant Villers, a parfaitement rempli sa mission d'accompagnement de l'attaque.  
**LE 3<sup>e</sup> GROUPE DU 33<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE**  
« Chargé d'appuyer le 66<sup>e</sup> d'Infanterie, le 22 mai 1917, s'est dépensé sans compter et, grâce aux reconnaissances hardies du capitaine de Molaing, son chef, et du lieutenant Albert, brave entre les braves et frappé mortellement au poste d'observation du lieutenant colonel commandant le 66<sup>e</sup>, a parfaitement rempli sa mission d'accompagnement de l'attaque ».  
Le 30 mai 1917.

*Le lieutenant colonel commandant le 66<sup>e</sup> R.I.*  
Signé : PAILLE.

---

34<sup>e</sup> C.A./E.M./1<sup>er</sup> Bureau

Ordre général n°187 (extrait)

Sont cités à l'ordre, du 34<sup>e</sup> C.A.  
**LE 5<sup>e</sup> GROUPE DU 109<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE LOURDE**  
« Troupe d'élite qui vient de se distinguer pendant deux mois par la précision et l'efficacité de ses tirs. Le 9 juin 1918, sous les ordres du Commandant Mazin, a apporté à l'infanterie un concours extrêmement puissant, s'est maintenu en liaison étroite avec elle, restant sur ses positions jusqu'à la nuit malgré le bombardement et l'avance de l'ennemi ».  
Q.G., le 20 juin 1918.

---

18<sup>e</sup> D.I./E.M./Chancellerie

Ordre général n° 219

Le Général ANDLAUER, commandant la 18<sup>e</sup> Division d'Infanterie cite à l'Ordre de la Division :  
LE 5<sup>e</sup> GROUPE DU 109<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE LOURDE

« Sous les ordres du commandant Mazin, a fait depuis son entrée dans la bataille le 11 avril 1918, d'une magnifique endurance et a eu sous le feu la plus belle tenue. Malgré de nombreux bombardements par tirs précis et à obus explosifs et toxiques, qui lui ont valu des pertes sensibles a continué sans relâche à poursuivre l'organisation de sa position, eté à assurer en même temps ses missions de destruction dans des conditions parfaites.

Le 18 avril 1918, a participé d'une façon heureuse à la préparation et à l'accompagnement de l'attaque ». G.Q., le 23 mai 1918.

Le Général commandant la 18<sup>e</sup> Division,  
Signé : ANDLAUER.

---

18<sup>e</sup> D.I./E.M./Chancellerie

Ordre général n° 1257

Le Général ANDLAUER, commandant la 18<sup>e</sup> Division d'Infanterie cite à l'Ordre de la Division :  
LE 2<sup>e</sup> GROUPE DU 33<sup>e</sup> RÉGIMENT D'ARTILLERIE

« Sous l'énergique direction du Chef d'Escadron Moinet, a fait preuve, pendant la préparation de l'exécution des attaques du commencement d'octobre 1918 d'une ténacité et d'une endurance remarquables. Bien que décimé par les pertes et la maladie, a assuré sans faiblir, avec un personnel restreint qui ne pouvait se reposer, la continuité de sa mission. A signaler d'une façon particulière la 4<sup>e</sup> batterie sous le commandement du lieutenant. Dominé ».

LA 15<sup>e</sup> BATTERIE DU 5<sup>e</sup> GROUPE DU 109<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE LOURDE

« Sous le commandement du capitaine Pompier, a fait preuve au cours des opérations du 8 au 16 octobre 1918 de ténacité et d'audace en assurant, malgré les pertes, les missions qui lui avaient été données et en allant occuper, dès la conquête de l'objectif intermédiaire, une position avancée, afin de mieux appuyer la progression ultérieure ».

Au G.Q., le 14 novembre 1918.

Le Général commandant la 18<sup>e</sup> D.I.,  
Signé : ANDLAUER.

---

Ordre de la Division n°207 Ch

Le Général ANDLAUER, commandant la 18<sup>e</sup> Division d'Infanterie cite à l'Ordre de la Division :  
LA 6<sup>e</sup> BATTERIE DU 33<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE

« Unité d'élite qui depuis le 2 août 1914, suivant le bel exemple et l'énergique impulsion du capitaine Antier, 4 fois blessé, 6 fois cité. s'est maintes fois distinguée au cours de la campagne, notamment à Craonne, en juillet 1917, à Marqueglise en juin 1918 où elle fut décimée par le feu de l'ennemi et enfin, à Samogueux, en octobre 1918 où elle occupa presque en première ligne une position d'accès difficile et fréquemment bombardée ».

Le Général commandant la 18<sup>e</sup> D.I.,  
Signé : ANDLAUER.

---

Ordre du 9<sup>e</sup> C.A. - Novembre 1914

Le 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie est cité à l'ordre du 9<sup>e</sup> corps pour sa magnifique attitude sous le feu, dans les attaques du 12 et 13 novembre où plusieurs batteries sont restées sous les balles à moins de 500 mètres de l'ennemi et pour l'appui incessant qu'il a donné à sa division dans les attaques de ces dernières journées.

---

Xe Armée/E.M./1<sup>er</sup> Bureau/N°D

Ordre de l'Armée n°305

LE 33<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

« Régiment d'élite qu'anime une ardeur exemplaire inspirée par le sentiment du devoir et l'esprit de sacrifice dont ses officiers - parmi lesquels il faut citer surtout le colonel Biraud et le capitaine de Molaing tombés au Champ d'Honneur - donnent constamment de nouvelles preuves. Grâce à sa liaison parfaite avec la ligne de combat, ne cesse de procurer à l'infanterie de sa division un appui constant et efficace. S'est particulièrement distingué, lors des offensives de mai 1917. Sous l'énergique impulsion de son chef le lieutenant colonel Biraud, a contribué grandement en juillet 1917, au maintien de nos positions dans un secteur en butte à des attaques violentes et répétées ».

Au G.Q.G., le 13 septembre 1917.  
Le Général commandant la Xe Armée  
Signé : Duchêne

---

Ordre n°213 – 18<sup>e</sup> D.I.

Le 23 mai 1918.

33<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE

Sous le commandement du commandant FOURCAUT.

« Régiment d'artillerie d'une valeur exceptionnelle, ayant le souci constant de l'appui qu'il doit donner à l'infanterie. Grâce à sa liaison parfaite avec elle, autant que par la précision de ses tirs, particulièrement bien préparés et bien exécutés, a obtenu, pour l'attaque du 18 avril 1918, des résultats qui ont été remarquables, en permettant à la troupe qu'il appuyait, d'atteindre tous ses objectifs ».

Le Général commandant la 18<sup>e</sup> D.I.,  
Signé : ANDLAUER

---

IIIe Armée  
E.M./Section du personnel  
N°D/6219

Ordre général n°482

Le Général commandant la IIIe Armée cite à l'Ordre de l'Armée :

LE 33<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE

« Sous le commandement du lieutenant-colonel Fourcaut, s'est distingué dans la journée du 9 juin 1918 par sa ténacité et l'appui constant qu'il a prêté à son infanterie, aux prises avec des forces très supérieures. A fait subir à l'ennemi les plus lourdes pertes en continuant à tirer à courte portée et à vues directes, malgré le bombardement et la fusillade réussissant à dégager son matériel, après avoir complètement rempli sa mission ».

Au Q.G., le 5 juillet 1918.  
Le Général commandant la IIIe Armée,  
Signé : HUMBERT

---

Grand Quartier Général  
des Armées  
E.M. /Bureau du personnel  
(décorations)  
N°4381

Ordre général n°III « F »

« Le Général Commandant en Chef les Armées françaises du Nord et du Nord-Est décide que les unités ci-après, qui ont, obtenu deux citations à l'Ordre de l'Armée pour leur belle conduite devant l'ennemi, auront droit au port de la fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de Guerre.

33<sup>e</sup> REGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

Le Général Commandant en Chef  
les Armées françaises du Nord et du Nord-Est  
Signé : PETAIN

ANNEXE III

---

**DECORATIONS ET CITATIONS A L'ARMEE**

---

**Légion d'Honneur**

(Ordre n°316/D, du G.Q.G. des Armées de l'Est  
*Journal Officiel*, 24 novembre 1914.)

CHEVALIER : Le capitaine **Marcotte** de Ste Marie.

« N'a cessé depuis le commencement de la campagne de faire preuve d'un zèle et d'une crânerie remarquables, allant constamment de sa personne occuper les postes les plus dangereux à proximité des tirailleurs ennemis pour rendre plus efficace le tir de sa batterie. Le 26 octobre a été blessé d'une balle d'infanterie à son poste de commandement établi à petite distance des tranchées ennemies ».

---

(Ordre n°444/D, du G.Q.G. des Armées de l'Est  
24 novembre 1914 *Journal Officiel*, 29 décembre 1914.)

CHEVALIER : Le capitaine **Boudet** (Joseph).

« Ne cesse de se distinguer par son courage, son sang-froid, et des initiatives intelligentes qui ont eu à plusieurs reprises un résultat des plus heureux, notamment le 25 octobre, où il a poussé sa batterie sous le feu de l'infanterie pour arrêter une offensive ennemie ».

---

(G. Q. G des Armées de l'Est, 20 novembre 1914  
*Journal officiel* du 22 novembre 1914, page 8.789)

CHEVALIER : le chef d'escadron à titre temporaire **Biraud**.

« A fait preuve au combat du 25 octobre 1914 de sang-froid, de coup-d'oeil et de réelles connaissances techniques, en arrivant sans faire éprouver des pertes à son personnel, à installer, à moins de 600 mètres d'une maison garnie de mitrailleuses ennemies qui, depuis la matinée arrêtaient la progression du 114<sup>e</sup> R.I. : deux batteries qui ont en quelques minutes éteint le feu des mitrailleuses ».

---

*Journal Officiel* du 5 janvier 1915, page 64 (30 décembre 1914)

OFFICIER : le colonel **Le Breton**.

« Depuis le commencement de la campagne a constamment fait preuve de grande énergie, de bravoure et de sens tactique très sûr. Dirige son régiment d'une manière qu'on ne saurait trop louer ».

---

Ordre n°68 du G.Q.G. des Armées de l'Est. 9/D  
*Journal Officiel* du 7 avril 1915. 13 mars 1915

CHEVALIER: le lieutenant **Carnoy** (J.M.B.)

« D'un courage et d'un allant exceptionnels, sollicitant les missions les plus périlleuses et s'en acquittant. avec un courage et un sang-froid remarquables. A rendu depuis le commencement de la guerre les plus signalés services comme officier orienteur. Blessé le 27 septembre a continué son service. Grièvement blessé le 7 mars, alors qu'il s'était rendu sur la demande de l'infanterie dans une tranchée enfilée par un feu violent de l'artillerie ennemie afin de mieux régler le feu de sa batterie ».

---

Ordre n°911/D, du G.Q.G. des Armées de l'Est. 16 mai 1915

CHEVALIER : Le capitaine **Ladrangé** (E.L.H.)

« Commandant de batterie de grande valeur qui n'a cessé depuis le début de la campagne, par l'intelligence de ses reconnaissances, la hardiesse de ses mises en batteries, la précision de son tir, d'infliger des pertes sérieuses à l'ennemi, s'est particulièrement distingué du 26 avril au 5 mai dans des circonstances critiques.

---

Ordre n°924/D, du G.Q.G. des Armées de l'Est, 21 mai 1915

CHEVALIER : Le lieutenant de réserve **Trives**.

« Officier de réserve d'un courage et d'un dévouement exceptionnels dont les actions d'éclat ne se comptent plus. Grièvement blessé le 14 septembre est venu reprendre son poste sur le front avant même que ses blessures fussent cicatrisées. S'est encore signalé le 11 mai en s'offrant spontanément pour se rendre en plein combat à la tranchée de première ligne à travers un terrain incessamment battu par les balles, pour arriver à rendre plus efficace le tir de sa batterie ».

---

Ordre n°1795/D, du G.Q.G. des Armées de l'Est, 9 octobre 1915

CHEVALIER : Le capitaine **Couret** (Marie-Casimir).

« Officier d'une bravoure exceptionnelle. Le 8 octobre 1915, au cours d'un violent (combat) attaque ennemie, s'est maintenu auprès de ses pièces sous un violent bombardelement pour mieux assurer les tirs de barrage et a été grièvement blessé ».

---

Ordre n°3069/D, du G.Q.G. des Armées, 14 juin 1916

OFFICIER : Le lieutenant-colonel **Daroque** (Emile)

« Officier supérieur dont la valeur professionnelle égale la rare énergie. A su entraîner aux fatigues et aux dangers l'artillerie divisionnaire qu'il commande et obtenir d'elle dans des circonstances difficiles et durant quatre semaines de combats incessants un rendement remarquable ».

---

Ordre n°3914/D, du G.Q.G. des Armées, 4 octobre 1916

CHEVALIER : Le capitaine **Camus** (Gaston-Adrien-Georges).

« Excellent officier. Mobilisé au début de la campagne dans un parc d'artillerie a sollicité et obtenu le commandement d'une batterie, n'a cessé de se distinguer dans ces fonctions. A été très grièvement blessé le 2 octobre 1916 au cours d'une reconnaissance. Déjà deux fois cité à l'ordre ».

---

Extrait du *Supplément du Bulletin des Armées de la République*  
N°252, du 27 juin 1917

CHEVALIER : Le sous-lieutenant **Moreau** (Eugène-Louis).

« Officier d'élite d'une bravoure et d'un entrain remarquable. Blessé très grièvement au combat du 19 avril 1917 alors qu'insouciant du péril il ne s'inquiétait que du tir de sa batterie. Déjà cité à l'ordre ».

---

Ordre n°5189/D, du G.Q.G. des Armées, 23 juin 1917

CHEVALIER : médecin-aide-major, 1<sup>ère</sup> classe **Labrosse** (René).

« Médecin d'une bravoure et d'un dévouement au dessus de tout éloge, qui n'a cessé de rendre les meilleurs services dans les postes qu'il a, occupés. Maintenu au front sur sa demande a été grièvement blessé le 6 mai 1917 sur les positions de batteries en procédant à l'organisation d'un poste de secours ».

---

*Journal Officiel* du 24 avril 1917

Pour CHEVALIER : **Hounau** (Jean-Joachim), Capitaine commandant

« Officier d'une bravoure à toute épreuve, remarquable d'entrain et de sang-froid au feu, au front depuis le début



de la campagne, ne cesse de donner le plus bel exemple : 3 citations ».

---

*Journal Officiel* du 24 octobre 1917

Pour CHEVALIER : **Le Poittevin** (André-Marie-Joseph), Lieutenant  
« Brillant officier qui a rendu au front les meilleurs services, a été grièvement blessé le 5 novembre 1916 près de Sully-Saillisel en accompagnant la première vague d'assaut pour accomplir une mission périlleuse. Déjà blessé et cité à l'ordre ».

---

*Journal Officiel* du 30 avril 1918

Pour OFFICIER : **Bourdais** (Julien), Lieutenant-colonel Commandant le 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

---

*Journal Officiel* du 3 août 1918

Pour CHEVALIER : Dominé (Henri), Lieutenant.  
« Brillant officier. Au cours d'une attaque est parti comme observateur d'artillerie avec les premiers éléments d'infanterie pour chercher les observatoires, traversant au mépris de tout danger les zones battues par les mitrailleuses. A su malgré le péril maintenir la liaison constante entre lui et le groupement d'artillerie, assurant ainsi, d'une manière parfaite, la progression par le barrage et donnant au commandement des renseignements d'une utilité et d'une opportunité incontestable, une blessure, quatre citations ».

---

*Journal Officiel*

Pour CHEVALIER : **Sohm** (Henri-Edouard), Lieutenant  
« Officier remarquable par son sang-froid, son courage et son initiative. A montré récemment les plus rares qualités de bravoure et d'énergie, étant observateur en première ligne, a continué son service jusqu'à l'extrême limite bien qu'ayant été deux fois tourné par l'ennemi dont il a subi d'abord le bombardement et essuyé le feu des mitrailleuses, ensuite, a regagné nos lignes en rampant et passant au milieu des allemands. Entre temps a rassemblé des groupes isolés, repris à leur tête un petit bois, dégagé une pièce de 75 qui s'y trouvait et a dirigé son tir jusqu'au dernier moment, infligeant à l'ennemi des pertes sérieuses et retradant sa progression. Une blessure, trois citations ».

---

*Journal Officiel* du 21/9/18

Pour CHEVALIER : **Viel** (Maurice-Auguste), Capitaine  
« Officier de haute valeur morale et professionnelle. Au front depuis le début de la campagne a, en toutes occasions fait preuve de l'allant et de la bravoure les plus remarquables. Vient encore de se distinguer en continuant à régler de la première ligne le tir de sa batterie, malgré un violent bombardement ennemi sur les abords de son poste d'observation sommairement installé. A été blessé. Quatre citations.

---

*Journal Officiel* du 11 octobre 1918

Pour CHEVALIER : **Antier** (Jean-Baptiste-Félix-Henri), Capitaine  
« Officier de grande valeur, fort brave, payant toujours d'exemple et obtenant de sa batterie le rendement maximum. A été grièvement blessé sur la position de batterie alors qu'il prodiguait des encouragements à ses canonniers en butte à un tir d'obus de gros calibres. Quatre blessures antérieures. Cinq citations.

---

*Journal Officiel* du 25 novembre 1918

Pour CHEVALIER : **Landon** (Pierre) Capitaine.  
« Officier hors de pair, avant fait-preuve des plus belles qualités militaires. En juillet 1918 a exécuté comme volontaire une reconnaissance importante en avant de nos lignes, traversant de jour un terrain battu par les mitrailleuses ennemies en accomplissant entièrement sa mission. Quatre citations ».

---

*Journal Officiel* du 13 mai 1919

Pour CHEVALIER : **Boutant** (Jean-Baptiste-Jules-Marie) Capitaine.

« Officier de premier ordre, modèle d'abnégation et de bravoure, au front depuis le début de la campagne. Grièvement blessé le 2 mai 1917 a rejoint son régiment incomplètement guéri et a fait preuve de la plus belle énergie en commandant son groupe pendant les dures périodes de juillet 1917 devant Craonne. Cinq citations. »

---

*Journal Officiel* du 13 mai 1919

Pour CHEVALIER : **Antier** (Albert-François-Marie), Lieutenant.

« Officier des plus courageux, aussi brave que modeste, qui s'est fait remarquer plusieurs fois pendant la campagne par des actions d'éclat. D'abord comme cavalier les 25 et 27 août 1914 en traversant la Chiers à la nage avec sa reconnaissance et dispersant une patrouille ennemie supérieure en nombre, puis en dégageant par une charge opportune une batterie sur le point d'être prise par l'ennemi. Ensuite comme fantassin, exécutant une attaque brillante à la tête de section le 23 octobre 1917 et brisant toutes les résistances qu'il trouvait devant lui. A été grièvement blessé au cours de l'action. Deux citations ».

---

*Journal Officiel* du 2 octobre 1917

Pour CHEVALIER : **André** (Charles-Alfred), Capitaine.

« Officier plein de bravoure et de calme, comme commandant d'une batterie lourde, s'est distingué par sa brillante conduite pendant la préparation de l'attaque du 17 juillet 1917 ; a réussi à mener à bien ses tirs de destruction dont il était chargé, grâce au bel exemple de sang-froid et d'énergie qu'il a su donner à ses hommes, les maintenant à leur poste sous de fréquents et violents bombardements. (Croix de guerre avec palme) ».

N.-B. - Dans cette liste ne figurent pas les décorations décernées au titre posthume.

---

## Médaille Militaire

19 septembre

**Athomas**, Maréchal-des-Logis Chef.

« Commandant un groupe d'échelons pris sous le feu des obusiers allemands, a maintenu le calme dans son personnel par son calme et son autorité. »

---

Ordre n°444/D du G.Q.G., du 24 novembre 1914

*Journal Officiel* du 24 décembre 1914

**Guimbretière** (L.V.L.).

« Sa batterie ayant été, le 12 novembre, prise à moins de 600 mètres sous le feu de l'infanterie ennemie, est allé à plusieurs reprises, sous une pluie de balles, chercher des munitions au caisson de ravitaillement placé en arrière de la batterie, et a permis à sa pièce de continuer le tir et d'arrêter l'offensive ».

---

Annexe à l'Ordre Général n°1272/D

**Baulu-Gaboriaud**.

« Remplissant les fonctions d'éclaireur de batterie, a fait preuve d'une intrépidité remarquable en enlevant par son attitude et son geste, une compagnie d'infanterie dont le chef était grièvement blessé à ses côtés ».

---

Annexe à l'Ordre Général n°1272/D

**Gaudin**, adjudant-chef.

« S'est fait remarquer en toutes circonstances par son entrain, son sang-froid, sa bravoure ».

---

Annexe à l'Ordre Général n°1272/D

**Sendré**, adjudant.

« A donné depuis le début de la campagne des preuves constantes de courage et de dévouement ».

---

10 avril 1915. *Journal Officiel* du 27 avril 1915

**Luneau**, E.J., adjudant.

« Très bon serviteur, dont le zèle et le dévouement ne se sont jamais démentis. Nombreuses annuités ».

---

Ordre n°924/D du G.Q.G., 21 mai 1915

**Tavard** (V.B.), Maréchal-des-Logis.

« D'une bravoure véritablement exceptionnelle, réclament constamment les missions les plus périlleuses et s'en acquittant, avec autant d'intelligence et d'audace, a, été cité à l'ordre de l'Armée, le 17 novembre 1914 et à l'Ordre du Corps d'Armée. le 28 janvier 1915. A été blessé le 10 mai au cours d'une reconnaissance exécutée sur un terrain violemment canonnée ».

---

Ordre n°1367/D du G.Q.G., 23 août 1915

**Sellier** (S.-J.), Mle 03423, Maitre-pointeur, 3<sup>e</sup> batterie.

« Soldat énergique et d'une belle tenue au feu. Grièvement blessé le 12 novembre 1914 à son poste de combat.. A été amputé de la jambe droite.

---

Ordre n°2069/D du G.Q.G., 19 novembre 1915

**Lemaure** (A.), Mle 016710, Maitre-pointeur, 3<sup>e</sup> batterie.

« Excellent soldat, d'un courage, réputé. Blessé grièvement le 8 octobre 1915. Amputé de la cuisse droite ».

---

Ordre n°2734/D du G.Q.G., 7 avril 1916  
*Journal Officiel* du 4 avril 1916

**Chaumillon** (D. A.), Mle 4479 Cr Cr, 5<sup>e</sup> batterie.

« Excellent sujet, sur le front depuis le début de la campagne. A été grièvement blessé le 10 février 1916 dans l'accomplissement de son devoir. Amputé de la jambe droite ».

---

*Journal Officiel* du 12 mai 1916

**Martin** (J.-B.), Mle 49, adjudant.

« Très méritant par ses services avant et pendant la guerre ».

---

Ordre n°3038/D du 8 juin 1916

**Lassé** (L.), Mle 6399, canonnier, 4<sup>e</sup> batterie.

« Excellent canonnier, a donné depuis le début de la campagne des preuves constantes de courage et de dévouement. A été très grièvement blessé à son poste le 1<sup>er</sup> mai 1916 ».

---

G.Q.G., 2 septembre 1916

**Pez François**, Mle 019330. M. P., 4<sup>e</sup> batterie,

« Maître-Pointeur courageux. A été atteint de 3 blessures graves le 1<sup>er</sup> novembre 1915 à son poste de combat. Impotence fonctionnelle de la main gauche, et diminution considérable de la vision de l'oeil gauche ».

---

Ordre n°3729/D du G.Q.G., 25 septembre 1916

**Bourdais** (Pierre-Emile), Mle 04239.

« Très bon canonnier. A été blessé très grièvement le 8 septembre 1914, en faisant bravement son devoir ».

---

Ordre n°3903/D du G.Q.G., 21 octobre 1916

**Turpault** (Henri-Prosper), Brancardier, 33<sup>e</sup> d'Artillerie, G.B.D. 18. n° Mle 4461.

« Depuis son arrivée au front n'a cessé de faire preuves d'un inlassable dévouement et d'un remarquable courage. Toujours au premier rang au moment du danger, a montré la plus belle abnégation en se portant sous les bombardements les plus intenses au secours des blessés pour leur prodiguer ses soins. Grièvement blessé le 6 octobre 1916, s'est trainé auprès de son colonel qui venait d'être très grièvement atteint, pour essayer de le secourir ».

---

Ordre n°3991/D du G.Q.G., 4 novembre 1916 D

**Cocu** (Henri-Edmond), Mle 3939, M.d.L. 1<sup>ère</sup> batterie.

---

Ordre n°4609/D du G.Q.G., 12 mars 1917

**Raiffé** (Louis -Albin-Fernand-Prosper), Mle 016109, Cier, 5<sup>e</sup> batterie.

« Excellent soldat a été grièvement blessé le 16 octobre 1916 en accomplissant son devoir. Amputé de la jambe droite. (Croix de guerre avec palme). »

---

Ordre n° 4799 3/D. du G.Q.G., 17 avril 1917

**Schneider** (Félix-Albert), n° Mle 0136, Brigadier, 8e batterie

« Excellent gradé, modèle de courage et de dévouement. A été très grièvement blessé le 5 décembre 1915 en accomplissant son devoir. Perte de la vision de l'oeil droit. Croix de guerre avec palme. »

---

Ordre n° 5051/D du G.Q.G. du 27 mai 1917

**Lebrin** Joseph, brigadier, 8<sup>e</sup> batterie.

« Excellent gradé, exemple remarquable de bravoure et de dévouement. A été très grièvement blessé à son poste de combat le 11 mai 1917. Amputé du bras gauche. Déjà cité à l'ordre. Croix de guerre avec palme ».

---

Ordre n° 5131/D du G.Q.G., 10 juin 1917

**Martin** (René-Marie), Mle 4223, Q.C.C., 6<sup>e</sup> batterie.

« Modèle de dévouement et de bravoure, toujours prêt pour les missions périlleuses. Blessé très grièvement le 31 mai 1917 en ravitaillant sa batterie sous un bombardement intense. Amputé de la jambe gauche (Croix de guerre avec palme) ».

---

*Journal Officiel* du 4 janvier 1917.

**Dugleux** Armand, Adjudant. Mle 62, 1<sup>er</sup> groupe.

« Sur le front depuis le début de la campagne, a fait preuve de belles qualités d'énergie et de dévouement ».

---

Ordre n°5122/D, 8 juin 1917

**Serpaud** Louis, Mle 018528, 2<sup>e</sup> canonnier, 8<sup>e</sup> batterie.

« Bon et brave soldat qui a toujours eut une belle attitude au feu. A été grièvement blessé à son poste le 10 mai 1916. Amputé de la jambe droite (Croix de guerre avec palme) ».

---

Ordre n°1753/D du 5 juillet 1917

**Gâté** (Louis-Marie-Joseph), M.P., 3<sup>e</sup> batterie.

« Très bon soldat., modèle de dévouement et de bravoure. Grièvement blessé le 4 octobre 1916 en servant sa pièce sous le bombardement ennemi. Déjà, cité à l'ordre ».

---

*Journal Officiel* du 4 janvier 1917

**Pellerin** (Louis-Désiré). Adjudant Chef.

« Excellent sous-officier, a fait preuve dans l'exécution de son service de beaucoup de courage et de dévouement. A déjà été cité ».

---

*Journal Officiel* du 22 avril 1917

**Brunet** Maurice, Adjudant Chef.

« Sous-officier de premier ordre s'est distingué en toutes circonstances et particulièrement pendant les attaques de Verdun par sa brillante attitude au feu, une blessure (a déjà été cité) ».

---

*Journal Officiel* du 22 avril 1917

**Belleil** (Joseph-François), Adjudant Chef.

« Excellent sous-officier, vigoureux et dévoué ; sert comme chef de section à la batterie de tir depuis le début de la campagne et a donné des preuves de courage sous le feu (déjà cité) ».

---

*Journal Officiel* du 14 juillet 1917. D.

**Bastard** Louis, Adjudant.

« Adjudant d'une bravoure exceptionnelle, au front depuis le début de la campagne, a montré de très sérieuses qualités militaires ; blessé grièvement à son poste. A demandé à rejoindre le front avant sa complète guérison, une blessure, une citation ».

---

*Journal Officiel* du 14 juillet 1917. D.

**Etienne** (Auguste-Albert), Maréchal-des-Logis.

« Sous-officier d'une splendide bravoure, s'offrant spontanément pour toutes les missions dangereuses ; donne sans cesse à son personnel téléphoniste le plus bel exemple, quatre fois cité à l'ordre, une blessure, croix de guerre ».

---

*Journal Officiel* du 18 septembre. D

**Baudet** (Louis-Edmond), Maître-Pointeur.

« Excellent soldat, au front depuis le début de la campagne, a été un constant exemple de bravoure et de dévouement, grièvement blessé le 26 juin 1917, ablation de l'oeil droit ».

---

*Journal Officiel* du 21 février 1918. D

**Bougrier** (Alexandre), Maître Pointeur.

« Maître-Pointeur énergique et brave, ayant une haute idée du devoir, a été grièvement blessé le 19 décembre 1917 à la position de batterie, amputé du bras droit. Une citation ».

---

*Journal Officiel* du 30 juillet 1918. D

**Mathet** (Auguste), 1<sup>er</sup> canonnier-servant.

« Très brave canonnier au front. depuis le début de la campagne, n'a cessé de donner l'exemple d'un mépris absolu du danger, a été grièvement blessé sur la position de batterie. une blessure antérieure, une citation ».

---

Général Commandant en Chef n°362. 16 juin 1918. D

**Calamant** (André-Louis-Ferdinand), Brigadier.

« Etant observateur en avant des premières lignes est resté à son poste sous le bombardement et les balles. Tourné par l'ennemi, à continué sa mission, envoyant jusqu'au dernier moment de précieux renseignements. A réussi malgré le danger extrême qu'il courait, à rentrer dans nos lignes, une citation ».

---

Général Commandant en Chef n°362. 16 juin 1918. D

**Boury** (•Jean), Maréchal-des-Logis.

« Ayant le commandement d'une pièce avancée a ouvert le feu sur des fantassins ennemis qui débouchaient à faible distance. Pris à partie par les mitrailleuses allemandes a continué son tir avec un mépris absolu du danger, épuisant toutes ses munitions et se retirant. devant l'adversaire qu'après avoir fait sauter sa pièce. A donné une fois de plus la mesure de sa bravoure et de son dévouement, deux blessures, quatre citations ».

---

Général Commandant en Chef n°362. 16 juin 1918. D

**David** (Maurice-Marie-René), Maréchal-des-Logis.

« Excellent sous-officier, ayant fait preuve au cours d'une récente action d'une bravoure et d'une énergie tout-à-fait remarquables. Blessé grièvement mais voyant sa batterie dans une situation critique et en but au bombardement de l'ennemi n'a pas voulu se laisser évacuer et continuer à servir sa pièce avec l'aide d'un seul homme ».

---

*Journal Officiel* du 5 septembre 1918. D.

**Ménneteau** (Henri), 2<sup>e</sup> canonnier-conducteur.

« Très bon conducteur d'une conduite exemplaire : véritable modèle de bravoure et de discipline, a été grièvement blessé à son poste de combat ».

---

*Journal Officiel* du 22 octobre 1918. D.

**Prezeau** (Camille), Brigadier.

« Gradé d'une bravoure remarquable donnant à ses camarades le plus bel exemple du mépris du danger, a été grièvement blessé le 7 avril 1917 à Sillery en se rendant à son poste de combat, une citation ».

---

*Journal Officiel* du 13 février 1919. D.

**Rabillard** (Gustave), 2<sup>e</sup> canonnier-servant.

« Excellent servant actif et brave au feu. A été blessé grièvement à son poste de combat le 16 juillet 1916 à Souain (Croix de guerre avec palme) ».

---

Ordre n°7482 D/4

**Roux** (Eugène-Marie), 1<sup>er</sup> canonnier-conducteur.

« Très bon canonnier-conducteur, au front depuis le début de la campagne. A donné le 5 octobre le plus bel exemple de courage en partant comme volontaire pour un ravitaillement de 1a batterie en position avancée ; a été très grièvement blessé en accomplissant sa mission (Croix de guerre avec palme) ».

N.-B. - Dans cette liste ne figurent pas les décorations décernées au titre posthume.

---

### 5<sup>e</sup> Groupe du 109<sup>e</sup> R.A.L.

*Journal Officiel* du 16 mars 1919. D.

**Bordes** (Pierre), Maréchal-des-Logis.

« Sous-officier modèle d'un courage intrépide, ayant toujours donné l'exemple de la plus grande bravoure. A été grièvement blessé en se précipitant, malgré un bombardement d'obus de gros calibre au secours d'un officier grièvement atteint (Croix de guerre avec palme) ».

---

Ordre 9725 D.

**Bessé** (Antoine), Maréchal-des-Logis.

« Sous-officier brave et dévoué, excellent chef de pièce, a été blessé grièvement en exécutant un tir (croix de guerre avec palme) ».

---

Ordre n°10672/D, du 29 septembre 1918

**Galland** (Jean-Antoine), Brigadier.

« Excellent chef de pièce, a, été blessé grièvement le 28 septembre 1918 au cours d'un bombardement sur la position de batterie (Croix de guerre avec palme) ».

---

*Journal Officiel* du 30 novembre 1917

**Teillez** (Henri-Edouard), canonnier-servant.

« Canonnier d'un courage éprouvé, et d'un grand sang-froid au feu. A été très grièvement blessé en faisant son devoir (Croix de guerre avec palme) ».

---

*Journal Officiel* du 27 janvier 1918

**Laloi** (Pierre), canonnier-cobducteur.

« Excellent canonnier-conducteur, d'un courage maintes fois éprouvé, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Très grièvement blessé à la position de batterie, le 1<sup>er</sup> novembre 1917 ; a supporté ses souffrances avec une énergie et un calme admirables (Croix de guerre avec palme) ».

---

## Citations à l'Ordre de l'Armée

Ordre de citation n°1 du 30 août 1914

Chef d'Escadron **Lafont**, Capitaine **Boudet** Auguste, Capitaine de **Verbigier de St Paul**, du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Ont installé leurs batteries sous un feu violent de l'artillerie ennemie, ont réussi à régler leur tir malgré les rafales et ont fait subir à l'artillerie ennemie des pertes si considérables quelle a dû abandonner sept pièces sur le terrain ».

---

Ordre Général n°7 du 29 octobre 1914.

Capitaine **Grétérin** Adolphe, du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« A fait preuve de beaucoup d'énergie en portant, à courte distance des tirailleurs ennemis, sa batterie chargée d'appuyer une attaque d'infanterie. A été grièvement blessé ».

---

Ordre Général n°7 du 29 octobre 1914.

Capitaine **Marcotte de Sainte-Marie** Emmanuel, du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« A fait preuve depuis le début de la campagne d'une intrépidité remarquable allant de sa personne occuper les postes les plus dangereux à proximité des tirailleurs ennemis afin de rendre le tir de sa batterie plus efficace ».

---

Ordre Général n°7 du 29 octobre 1914.

Capitaine **Boudet** Joseph du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Depuis le début de la campagne, a fait preuve d'une autorité et d'un courage remarquables, a exécuté sous le feu de l'ennemi, les reconnaissances les plus périlleuses, a arrêté l'offensive ennemie en maintenant sa batterie en position sous les balles ennemies ».

---

Ordre Général n°7 du 29 octobre 1914.

Capitaine **Heywang** Augustin du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« A poussé sa batterie à 600 mètres des tranchées ennemies sous un feu des plus violents, afin d'appuyer l'attaque de l'infanterie. Etant blessé, s'est fait panser et a repris immédiatement son commandement ».

---

Ordre Général n°7 du 29 octobre 1914.

Lieutenant **Fauquet** Lucien du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« A été tué, en allant, sous un feu violent de l'ennemi, au point le plus dangereux de la ligne prendre le commandement d'une batterie d'accompagnement qui venait de perdre successivement, son capitaine et son lieutenant ».

---

Ordre Général n°7 du 29 octobre 1914.

Lieutenant de **R. Lenoir** du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« S'est distingué dès le début de la guerre par son dévouement et son courage. Est bravement tombé en rétablissant, sous le feu de l'ennemi, la liaison entre le commandement de l'artillerie et celui de l'infanterie, au moment le plus critique du combat ».

---

Ordre Général n°12 du 4 novembre 1914.

Colonel **Le Breton** Marcel, Commandant **Boudet** Auguste du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Ont à un moment très critique du combat fait preuve d'une grande rapidité de décision et de beaucoup d'habileté professionnelle en engageant hardiment ses batteries dans la direction la plus dangereuse, et ont ainsi grandement contribué à l'échec de l'attaque ennemie sur ce point ».

---

Ordre Général n°12 du 4 novembre 1914.

Maréchal-des-Logis **Grosbois** Maurice, 8<sup>ème</sup> batterie du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Est allé spontanément sous un feu violent d'artillerie remplacer un signaleur grièvement blessé à proximité de la batterie, assurant interruption la transmission des commandements ; a lui-même été grièvement blessé dans ses



fonctions. A fait preuve, depuis le début du plus grand courage et d'un sang-froid remarquable ».

---

Ordre Général n°12 du 4 novembre 1914.

Capitaine **Gaudin** Louis du 33<sup>ème</sup> Régiment d' Artillerie.

« Blessé le 24 octobre, a conservé pendant toute la journée le commandement de sa batterie, la maintenant calme sous le feu de l'artillerie ennemie et remplissant jusqu'au bout sa mission qui lui était assignée ».

---

Ordre Général n°12 du 4 novembre 1914.

Sous-lieutenant de Réserve **Souchon** (Lucien-Gabriel) du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Blessé dans le poste d'observation avancé d'où il dirigeait le tir d'une batterie, a tenu à faire achever le tir d'efficacité avant d'aller se faire soigner ».

---

Ordre Général n°24 du 17 novembre 1914.

Commandant **Biraud** (Marie-Gérard).

« S'est particulièrement distingué pendant la journée du 12 novembre en maintenant ses batteries sous un feu violent à proximité de la première ligne ; a arrêté une violente attaque de l'ennemi et a appuyé ensuite la contre-attaque de nos troupes ».

---

Ordre Général n°24 du 17 novembre 1914.

Capitaine **Verbigier de Saint-Paul**, Lieutenant **Sivieude** Henri du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Le 11 novembre à la suite d'une violente attaque de l'ennemi s'est trouvé à moins de 100 mètres des tirailleurs allemands sans avoir aucune infanterie ; a continué le tir jusqu'à épuisement des munitions, a fait ensuite prendre les mousquetons à ses servants, a pu ainsi tenir jusqu'à la tombée de la nuit ».

---

Ordre Général n°24 du 17 novembre 1914.

Sous-lieutenant **Vincent** du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Agent de liaison entre le commandant de l'artillerie et un groupe de batteries qui à la suite d'une violente attaque de l'ennemi, le 12 novembre, se sont trouvées immobilisées pendant plusieurs heures à moins de 600 mètres des tirailleurs allemands, a fait preuve d'autant d'intelligence que de sang-froid et de courage en assurant la liaison de façon régulière à travers une pluie de balles ».

---

Ordre Général n°24 du 17 novembre 1914.

Commandant **Gérard** Charles du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Le 12 novembre, à la suite d'une violente attaque de l'ennemi s'est trouvé à moins de 600 mètres des tirailleurs allemands sans aucune infanterie. A par son exemple et son autorité maintenu le calme dans son personnel sous une grêle de balles ».

---

Ordre Général n°24 du 17 novembre 1914.

Lieutenant de réserve **Schoettel**, Maréchal-des-Logis **Tavard**, 3<sup>ème</sup> batterie ; Maréchal -des-Logis **Hacquet**, 2<sup>ème</sup> batterie du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Agent de liaison du commandat de groupe, a dans une circonstance critique traversé à plusieurs reprises, avec le plus beau sang-froid, une zone criblée de balles pour assurer la liaison dont il était chargé ».

---

Ordre de l'Armée n°53 du 19 décembre 1914.

Maréchal-des-Logis **Petitbon** Henri, 1<sup>ère</sup> batterie du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Sa batterie étant prise sous le feu de l'artillerie ennemie et un projectile étant tombé sur la pièce dont il était le chef de pièce, blessant grièvement un homme et endommageant le matériel, a pris le poste du blessé et fait immédiatement continuer le tir avec le plus grand calme ».

---

Ordre de l'Armée n°56 du 21 décembre 1914.

Sous-lieutenant **Fouch** Jean du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Depuis le début de la campagne a rendu d'excellents services s'est distingué particulièrement dans un combat, maintenant le calme dans sa batterie prise à moins de 600 mètres sous le feu des tirailleurs ennemis et pointant lui-même sa pièce jusqu'à épuisement complet des munitions. A été tué à son poste de combat alors qu'il assurait avec sang-froid l'exécution d'un tir sous les rafales des obusiers ennemis ».

---

Ordre de l'Armée n°77 du 28 janvier 1915.

Lieutenant de Réserve **David** Henri du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« D'une bravoure remarquable d'un coup d'oeil et d'une ingéniosité exceptionnels, est toujours prêt pour les missions les plus difficiles, A, le 15 janvier, installé un canon à moins de 100 mètres des tranchées ennemies pour détruire des mitrailleuses ».

---

Ordre de l'Armée n°89 du 4 mars 1915.

Maréchal-des-Logis **Riviers** (Louis-Jules), 9<sup>ème</sup> batterie du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Sous-officier dont l'intelligence, le zèle et le courage peuvent être donnés en exemple, s'est distingué en maintes occasions depuis le 19 février alors que les lignes téléphoniques étaient coupées par la mitraille pour aller sous les balles et les obus, chercher des renseignements au poste d'observation dans la tranchée ».

---

Ordre de l'Armée n°89 du 4 mars 1915.

1<sup>er</sup> canonnier-servant **Gaillard** Denis, 9<sup>ème</sup> batterie, 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Serviteur irréprochable, aussi courageux que modeste. Affecté au service d'une pièce particulièrement exposée, a demandé à ne pas être relevé de ce poste où il sert depuis deux mois entiers sous un bombardement incessant. Blessé le 19 février, est allé se faire panser puis est revenu immédiatement reprendre son poste sous les obus ».

---

Ordre de l'Armée n°89 du 4 mars 1915.

1<sup>er</sup> canonnier-servant **Bricaud** Henri, 9<sup>ème</sup> batterie du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« S'est distingué à maintes reprises par son calme et son courage ; le 19 février, les obus ayant coupé la ligne téléphonique du poste d'observation à la batterie, est allé trois fois la réparer, puis ne pouvant rétablir la communication est allé jusqu'à la tranchée sous les balles chercher des renseignements qu'il a apportés à la batterie ».

---

Ordre de l'Armée n°96 du 22 mars 1915.

Maréchal-des-Logis **Grosbois**, Maître-Pointeur **Boury** de la 8<sup>ème</sup> et 1<sup>ère</sup> batterie du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie de Campagne.

« Le Général commandant la 8<sup>ème</sup> Armée cite à l'ordre de L'Armée les militaires dont les noms suivent qui ont reçu exceptionnellement de S. M. l'Empereur de Russie pour s'être fait remarquer par leur valeur et leur bravoure ou pour avoir accompli des actions d'éclat ou des faits de guerre ayant contribué au succès des opérations, les décorations ci-après :

(8<sup>ème</sup> batterie), Maréchal-des-Logis Grosbois : Croix de St-Georges, 1<sup>ère</sup> classe ;  
(1<sup>ère</sup> batterie), Maître-Pointeur Boury : Médaille de St-Georges, 3<sup>ème</sup> classe ».

---

Ordre de l'Armée n°103 du 4 avril 1915.

Maître-Pointeur **Boutin** Louis, 9<sup>e</sup> batterie du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« D'une bravoure, d'un courage et d'une énergie au-dessus de tout éloge. Signaleur au combat du 30 août est resté à son poste sous un feu violent d'artillerie, bien que blessé au visage par l'explosion d'un obus ; blessé au combat du 6 septembre, a continué à transmettre les ordres de son capitaine ; blessé au combat du 15 septembre s'est fait panser sommairement par un camarade et a repris son service sur le champ. Le 12 mars les fils téléphoniques étant coupés est sorti de son abri sous un feu violent d'artillerie pour aller prévenir qu'une pièce tirait trop court ».

---

Ordre Général n°8, enregistré au 1<sup>er</sup> Bureau n°3431, mai 1915.

Capitaine **Ladrangé** du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« D'une bravoure et d'un dévouement à toute épreuve, s'est employé jusqu'à l'extrême limite des forces humaines à diriger des postes les plus avancés, le tir de sa batterie pendant les combats ininterrompus du 28 avril et du 4 mai ».

---

Ordre Général n°8, enregistré au 1<sup>er</sup> Bureau n°3431, mai 1915.

Sous-lieutenant **Ravonneau** (Félix-Jean-Baptiste) du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie de Campagne.

« S'est distingué à plusieurs reprises par son zèle et son dévouement. A été grièvement blessé le 30 avril en traversant un terrain balayé par le feu de l'ennemi pour se porter dans une tranchée qui venait d'être conquise et d'où il pensait pouvoir rendre plus efficace le tir de sa batterie ».

---

Ordre Général n°8, enregistré au 1<sup>er</sup> Bureau n°3431, mai 1915.

Sous-lieutenant **Bagnoli** Marie du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Officier de valeur exceptionnelle par son courage et l'intelligence de ses initiatives audacieuses. S'était déjà signalé en allant rechercher sous le feu de l'ennemi et ramenant, dans nos lignes deux canons dont tout le personnel avait été mis hors de combat. Chargé le 30 avril de régler les tirs de sa batterie s'est porté dans la tranchée avancée que nos troupes venaient d'enlever à l'ennemi pour y rendre le tir plus efficace et y a été tué ».

---

Ordre de l'Armée n°73 du 7 juin 1915.

Lieutenant de Réserve **Trives** (François-Marius), du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« S'est distingué le 22 mai en se portant dans une région violemment battue par le feu de l'ennemi dans le but de trouver un poste d'observation d'où il pût agir plus efficacement sur l'objectif d'attaque. A été frappé de deux balles ».

---

Ordre de l'Armée n°71 du 9 juin 1915.

Sous-lieutenant **Nicoletis** (John-Minos-Stephanos), du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« A fait preuve depuis son arrivée sur le front de dévouement et de bravoure. Le 23 mai a maintenu le calme par son exemple dans sa batterie violemment canonnée. Criblé de blessures par l'éclatement d'un obus a prescrit de continuer le tir qu'il faisait exécuter ».

---

Ordre de l'Armée n°184 du 21 mai 1916.

Capitaine **Hounau** (Jean-Joachim), du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Le 26 avril 1916, sa batterie étant soumise à un violent bombardement, n'a pas hésité à s'exposer pour porter secours à trois servants très grièvement blessés. Déjà cité à l'Ordre du Régiment et du C.A. pour sa conduite antérieure ».

---

Ordre de l'Armée n°625 du 20 août 1916.

Maréchal-des-Logis **Guillot** Léon, du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Excellent chef de pièce, très énergique. Mortellement blessé à son poste de combat; le 16 août 1916. A donné au moment de sa mort, un magnifique exemple de courage et d'esprit de sacrifice, dictant une lettre d'adieu aux

siens, pleine de superbes sentiments ».

---

Ordre de l'Armée n°417 du 16 novembre 1916.

Lieutenant Colonel **Daroque** Emile, du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Commandant d'artillerie divisionnaire et chef de corps hors pair, d'une énergie, d'une promptitude de jugement et de décision absolument exceptionnelles. A obtenu de son régiment le maximum de rendement tout en réussissant à gagner la confiance et l'affection de tout son personnel et à obtenir de tous les régiments d'infanterie la confiance en l'artillerie de la division. D'un courage au dessus de tout éloge a été glorieusement tué le 6 octobre 1916 près d'une de ses batteries qu'il allait visiter parce qu'elle était fortement bombardée ».

---

Ordre de l'Armée n°417 du 16 novembre 1916.

Sous-lieutenant **Prieur** Alexandre du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Excellent officier, ayant une très haute idée de ses devoirs ; a toujours fait preuve d'une ardeur inlassable et d'un absolu dévouement. Tué au combat du 4 octobre 1916 ».

---

Ordre de l'Armée n°417 du 16 novembre 1916.

Sous-lieutenant **Mulsant** Camille.

« Jeune officier plein d'ardeur et d'entrain. Animé du plus superbe mépris du danger, toujours prêt à exécuter les reconnaissances les plus difficiles. Avait déjà fait ses preuves à la bataille de Verdun et s'est particulièrement distingué à la bataille de la Somme. Tué glorieusement à son poste le 10 octobre 1916 ».

---

Ordre de l'Armée n°417 du 16 novembre 1916.

Médecin-Aide-Major **Léchelle** Paul, 2<sup>ème</sup> groupe du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Médecin d'un courage et d'un dévouement au dessus de tout éloge. S'est déjà signalé maintes fois à Verdun. Blessé à la bataille du 8 octobre 1916 en venant prodiguer ses soins aux blessés malgré un violent bombardement. Avait déjà été renversé par le souffle d'un projectile la veille ».

---

Ordre de l'Armée n°417 du 16 novembre 1916.

Capitaine **Grout de Beaufort** Joseph, 5<sup>ème</sup> batterie du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Officier de haute valeur d'un calme et d'un sang-froid à toute épreuve. S'est distingué particulièrement en Belgique et à Verdun. Tué glorieusement à son poste de combat le 13 octobre 1916 (Bataille de la Somme) ».

---

Ordre de l'Armée n°417 du 16 novembre 1916.

Sous-lieutenant **d'Amonville** Louis, 5<sup>ème</sup> batterie du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Jeune officier très ardent ayant maintes fois fait preuve d'intrépidité et de sang-froid. S'est déjà distingué aux combats de Verdun. Tué glorieusement à son poste le 13 octobre 1916 (Bataille de la Somme) ».

---

Ordre de l'Armée n°421 du 24 novembre 1916.

Sous-lieutenant **Montrelay** Alexis, 1<sup>ère</sup> batterie du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Officier d'une bravoure sans égale et d'un entrain magnifique. S'est distingué le 25 octobre 1916 (Bataille de la Somme) par une reconnaissance des plus hardies en se portant dans un poste d'écoute allemand pour observer les tranchées ennemies et les organisations défensives. Après avoir échangé des coups de feu avec l'ennemi, a rapporté au commandement les renseignements les plus utiles pour la préparation de l'attaque ».

---

Ordre de l'Armée n°421 du 24 novembre 1916.

Maréchal-des-Logis **Nail** Michel 2<sup>e</sup> batterie du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Modèle de bravoure et de courage, s'est distingué le 30 octobre 1916 en se portant, sous le bombardement, près d'un dépôt de munitions qui venait de prendre feu pour en retirer des détonateurs et éviter ainsi de plus grands dégâts. A été tué en accomplissant cet acte de courage ».

---

Ordre de l'Armée n°421 du 24 novembre 1916.

Chef d'escadron **Biraud** (Marie-Marcel-Gérard), E.M. A. D. 518.

« D'une activité qui n'a d'égale que sa bravoure. S'est distingué au cours de la bataille de la Somme par des reconnaissances hardies. De son propre mouvement, dans une région particulièrement bombardée, a parcouru de jour, au mépris de tout danger, et à plusieurs reprises, notamment les 2 et 18 novembre 1916, nos positions les plus avancées et a rapporté au commandement des renseignements d'une remarquable précision et d'un intérêt capital ».

---

Ordre de l'Armée n°430 du 20 décembre 1916.

Lieutenant **Carnoy** Bernard, F.M. du 3<sup>e</sup> groupe du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Modèle de bravoure et de sang-froid, sollicite comme un honneur les missions les plus périlleuses. S'est signalé à maintes reprises par des reconnaissances hardies, notamment les 17, 24 et 29 octobre 1916, en se portant au-delà même de nos positions au cours de la bataille pour préciser l'emplacement de notre front et reconnaître le terrain entre nos lignes et celles de l'ennemi. A donné ainsi au commandement des renseignements précieux pour les opérations projetées. Tombé le 5 novembre dans les brèches du réseau ennemi en essayant d'aller reconnaître la tranchée même ».

---

Ordre de l'Armée n°428 du 15 décembre 1916.

Le lieutenant **Le Poittevin** (Marie-Joseph-André) du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Officier d'une valeur exceptionnelle. Venu sur le front à la suite de démarches réitérées, a toujours fait preuve du plus grand sang-froid et d'un zèle inlassable. S'est particulièrement distingué à la bataille de la Somme par des reconnaissances hardies et périlleuses. Chargé de la liaison avec l'infanterie au combat du 3 novembre a fourni de précieux renseignements et a été très grièvement blessé au cours de sa mission ».

---

Ordre de l'Armée n°269 du 14 mai 1917.

Capitaine **Boutant** René, du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Officier d'une bravoure sans égale, Commandant de batterie accompli. S'est déjà distingué sur la Somme. Grièvement blessé le 2 mai sur la position de batterie pendant la bataille de l'Aisne ».

---

Ordre de l'Armée n°276 du 5 juin 1917.

Lieutenant **Albert** René, du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Officier d'une bravoure exceptionnelle sollicitant les missions les plus périlleuses. Blessé une première fois à son poste, a trouvé une mort glorieuse au combat du 22 mai 1917 en assurant dans la première tranchée la liaison de son groupe avec l'infanterie ».

---

Ordre de l'Armée n°276 du 5 juin 1917.

Sous-lieutenant **Dominé** Henri, du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Jeune officier d'une bravoure légendaire, toujours prêt pour les missions les plus périlleuses. S'était déjà révélé sur la Somme comme un officier de tout premier ordre. S'est encore distingué pendant la Bataille de l'Aisne, en exécutant des reconnaissances hardies : en particulier aux combats des 21 et 22 avril, 8 et 22 mai 1917 ».

---

Ordre de l'Armée n°291 du 5 août 1917.

Capitaine **Lesne de Molaing** Jean, commandant le 3<sup>ème</sup> groupe du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Commandant un groupe de batteries, a toujours fait preuve des plus belles qualités militaires. Homme de devoir dont la conscience n'avait d'égale que le mérite. A fait de son groupe une unité tactique de premier ordre et a su employer dans les circonstances les plus difficiles, avec une habileté remarquable. Tué glorieusement d'une balle à la tête le 11 juillet 1917, en réglant lui-même, des tranchées de première ligne, dans un poste particulièrement exposé, les tirs de ses batteries ».

---

Ordre de l'Armée n°293 du 17 août 1917.

Canonier-servant **Dubourg** André, du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Magnifique soldat. Téléphoniste depuis le début de la campagne, toujours prêt à accomplir les missions les plus périlleuses. Blessé grièvement à la cote 304 au poste d'observation a prononcé ces belles paroles : « Je suis perdu mais j'ai fait mon devoir ». A peine rétabli, a repris son service avec le plus magnifique entrain. S'est distingué sur la Somme et sur l'Aisne, en particulier pendant les combats de C..., du 19 au, 25 juillet 1917, en réparant les lignes sous les bombardements les plus intenses ».

---

Ordre de l'Armée n°293 du 17 août 1917.

Lieutenant Colonel **Bourdais** Julien, commandant l'Artillerie de la 18<sup>ème</sup> Division.

« Au cours de la Bataille de l'Aisne dans l'offensive comme dans la défensive, a fait preuve de qualités de premier ordre, comme commandant de l'A.D./18, a obtenu des résultats remarquables grâce à l'impulsion et à l'exemple qu'il a donné à tous en allant très souvent lui-même jusque dans les postes d'écoute reconnaître les positions ennemies et vérifier les réglages de son artillerie ».

---

Ordre de l'Armée n°295 du 20 août 1917.

Lieutenant Colonel **Biraud** (Marie-Marcel-Gérard), commandant le 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Officier supérieur d'une activité inlassable, d'une compétence technique hors ligne et d'une bravoure sans égale, se rendant constamment et malgré les bombardements les plus vifs dans les tranchées, pour juger, par lui-même de la situation et préparer le tir de son artillerie.

Tombé glorieusement le 2 août 1917, frappé d'une balle au front au moment où à 50 mètres de l'ennemi, il parcourait notre première ligne, pour en vérifier la position exacte sur le terrain et régler ces tirs en conséquence ».

---

Maréchal-des-Logis **Rodrigue** (Victor-Louis), du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie. n° Mle 3838.

« Sous-officier hors ligne ayant acquis un ascendant absolu sur sa troupe par son énergie et sa bravoure. S'est distingué en toutes circonstances, à la Marne, sur l'Yser, à Verdun, sur la Somme et sur l'Aisne, réclamant partout les postes les plus périlleux. Tué à son poste de combat le 30 juillet 1917 devant Craonne ».

---

Ordre n°6308/D du G.Q.G., du 26 janvier 1918

**Blanchard** Edmond. Mle 014230, canonier-servant territorial à la 3<sup>ème</sup> batterie du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Canonier très consciencieux et très brave. A toujours rempli avec beaucoup de dévouement et de courage son service de brancardier. A été blessé grièvement le 17 août 1916, dans l'accomplissement de son devoir. Une citation ».

---

Ordre Général n°31 du 20 mai 1918

**Bourdais**, Julien. Lieutenant Colonel, commandant l'artillerie de la 18<sup>ème</sup> Division d'Infanterie.

« Chargé de prendre le commandement d'une formation d'artillerie improvisée comprenant 20 groupes d'artillerie de campagne, et 6 groupes d'artillerie lourde courte pour préparer et appuyer une attaque, a fait preuve dans l'accomplissement de sa mission des plus belles qualités militaires : activité, méthode, coup d'œil et autorité. A grandement contribué au succès de l'opération par les dispositions judicieuses qu'il a prises pour coordonner l'action de toutes les batteries mises momentanément sous ses ordres ».

Ordre Général n°59 du 2 juillet 1918

**Pascaud** (Georges-Engène), Mle 017028, 2<sup>e</sup> canonier-servant, au 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Téléphoniste d'un dévouement et d'une bravoure remarquables. A montré un haut sentiment du devoir en réparant spontanément et sans se lasser une ligne téléphonique qui maintenait la liaison entre son groupe et l'infanterie dans une zone battue par des tirs de concentration d'une violence inouïe, est parti une dernière fois en disant : « Il n'y a pas, il faut que ça marche ». A été blessé mortellement en donnant un magnifique exemple d'esprit de sacrifice. Déjà cité ».

---

Ordre Général n°458 du 7 juillet 1918

Capitaine **Antier** (Jean-Baptiste-Félix-Henri), du 33<sup>e</sup> Régiment d'artillerie.

« Le 9 juin 1918, sa batterie étant soumise à un tir réglé d'obus de gros calibre, n'en continua pas moins, malgré des pertes sensibles, à appuyer l'infanterie et ne quitta sa position que par ordre, alors que des patrouilles allemandes arrivaient à couvert, à courte distance.

---

Lieutenant **de Casablanca** (François-Marie-Luce), du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie A.C.D./18.

« Le 14 juin 1918, s'est porté hardiment au-delà de nos premières lignes pour en déterminer l'emplacement avec précision et permettre ainsi de donner au tir de l'artillerie toute son efficacité. Au cours de sa reconnaissance a trouvé et sauvé un blessé français. Est allé chercher et ramener la nuit suivante 5 canons allemands ».

---

Sous-lieutenant à T.T. **Bonnet** (Pierre-Henri-Louis-Valérie), du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Le 9 juin 1918, était chef d'un détachement d'observation, a gagné, sous une grêle de balle, un poste très exposé et a pu fournir ainsi d'utiles renseignements ; a eu un de ses sous-officiers-adjoints tué à ses côtés ».

---

Sous-lieutenant **Depoix** (Paul-Edmond), du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Etant chef du détachement d'observations de son groupe le 9 juin 1918, s'est porté au-delà de nos éléments avancés jusqu'au contact de l'ennemi, puis s'est maintenu à son poste d'observation malgré le bombardement et le tir des mitrailleuses ennemies. A pu ainsi fournir à son commandant de groupe les renseignements les plus précieux ».

---

Ordre Général n°475 du 19 juillet 1918

Sous-lieutenant **Deschamps** (François-Marie-Charles), du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie de Campagne.

« Le 9 juillet 1918, assurant la liaison avec l'infanterie, est monté à l'assaut avec les premières vagues, et a pu ainsi envoyer des renseignements détaillés sur le développement de l'action. Légèrement blessé, a continué la lutte sans se laisser panser ».

---

Ordre Général n°640 du 30 septembre 1918

M. **Berton** (Maurice-Fulbert), Médecin A.-M de 1<sup>ère</sup> classe, au 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Médecin d'une conscience, d'un dévouement et d'un courage hors ligne. A accompagné, le 18 juillet 1918, un capitaine dans une reconnaissance des plus périlleuses en toute première ligne, de façon à pouvoir lui porter secours le cas échéant. Revenu sain et sauf de cette reconnaissance, a été blessé mortellement le 20 juillet sur une position de batterie ».

---

Ordre Général n°8 du 26 novembre 1918

Chef d'Escadron **Hounau** (Jean-Jochim), commandant le 3<sup>e</sup> groupe du 33<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.

« Commandant de groupe hors ligne, aussi remarquable par ses qualités militaires et son initiative que par sa bravoure absolument exceptionnelle. A fait pendant la période des combats du commencement d'octobre 1918, plusieurs reconnaissances dans des conditions très périlleuses ; entre autres, une première, le 8 octobre, dans un ravin très battu par les mitrailleuses ennemies. Une deuxième, le 15, en toute première ligne pour placer une pièce devant tirer à vue directe sur les engins anti-tanks de l'ennemi ».

---

Ordre de l'Armée n°355 du 13 mars 1919

Sous-lieutenant **Bickart** Roger, du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« Le 8 octobre 1918, étant détaché auprès d'un bataillon d'infanterie chargé d'enlever une position fortement organisée par l'ennemi, a fait preuve d'initiative et d'un très grand courage en se portant à découvert sur les points le plus battus pour reconnaître les emplacements des batteries ennemies et assurer le réglage de son groupement ».

---

Lieutenant **Gouzi** (Paul-Henri), du 33<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie.

« A fait preuve du plus magnifique courage et du plus bel esprit du devoir en se portant au secours de deux de ses officiers mortellement blessés au cours d'une attaque ennemie. Le 13 novembre 1914, près de Zonnebecke, et en restant auprès d'eux, seul, entre les lignes jusqu'à ce que la cessation du feu ait permis d'aller rechercher les corps ».

---

**Brindejanc** (Léonce-Charles -Jean), Sous-Lieutenant du 33<sup>ème</sup> R.A.C., à l'escadrille 257.

« A pris une part active à la bataille du 8 août 1918 en accompagnant l'attaque d'infanterie et en facilitant sa progression par l'action de sa mitrailleuse sur les défenseurs des points d'appui qui s'opposaient à leur avance ».

---

Ordre de la 11<sup>ème</sup> Armée n°53 du 1<sup>er</sup> janvier 1919

**Bourdais** Julien, Colonel commandant l'Artillerie de la 18<sup>ème</sup> Division.

« Chargé pour l'attaque du 8 octobre 1918 de coordonner l'action de 45 batteries françaises et américaines, a fait preuve une fois de plus dans la préparation et l'exécution de cette opération d'autorité, de méthode et d'activité. A eu une grande part dans le succès de l'attaque en permettant à l'infanterie par la précision de ses tirs, de faire en quelques heures d'un millier de prisonniers au prix des pertes les plus minimales ».



ANNEXE IV

---

**OFFICIERS DU 33<sup>e</sup> R.A.C.  
Et du 5<sup>e</sup> Groupe du 109<sup>e</sup> R.A.L.**

**Ayant compté à ces corps pendant la campagne  
Du 2Août 1914 au 11 Novembre 1918**

---

**Colonels**

BOURDAIS (Julien)

LEBRETON (Marcel)

**Lieutenants-Colonels**

LAFONT (Pierre)  
DAROQUE (Emile)  
BIRAUT (Gérard)

POMPE (Daniel)  
FOURACAULT (Victor)

**Chefs d'Escadrons**

GERARD (Charles)  
BRIERE (Georges)  
LAVENIR (Marie-Clément)  
BOUDET (Auguste)  
BOURGEOIS (Adrien)

VILLERS (Roger)  
BOUDET (Joseph)  
HOUNAU (Jean)  
MOINET (Georges)

**Capitaines**

LADRANGE (Edmond)  
VERBIGIER de St PAUL (Guy)  
GRETERIN (Adolphe)  
GIBAUD (Arthur)  
GAUDIN (Louis)  
HEYWANG (Augustin)  
MARCOTTE de Ste MARIE (Emmanuel)  
.... *Illisible*... (Jacques)  
VIEL (Maurice)  
LANDON (Pierre)  
CALMETTES (Georges)  
LESNE de MOLAING (Jean)  
ALLARD (Eugène)  
ROUTANT (Jean-René)  
RAVONNEAUX (Félix)  
RIVEL (Franc)

De MONTESSUS (Bernard)  
COURET (Alexis)  
NOIROT (Robert)  
CAMUS (Gaston)  
NAUD (Emile)  
CLAQUIN (Victor)  
SIVIENNE (Henri)  
ANTIER (Jean-Baptiste)  
HERREMAN (Marcel)  
BODIN (André)  
SOUCHON (Lucien)  
De ROYER DUPRE (Victor)  
De MAUPEOU (Charles)  
NEVEU (Jacques)  
GROUT de BEAUFORT (Joseph)

**Lieutenants et Sous-lieutenants**

LENOIR (Henri)  
SCHMIDT (Georges)  
GAUTHIER (Philippe)  
SCHOETTEL (Daniel)

VINCENT (Pierre)  
SCHROEDER (André)  
MIRON (Cyrille)  
BEARD (Paul)

SOYER (Alexandre)	BOUTARIC (Pierre)
FOUCH (Jean)	DELORT (Maurice)
TRIVES (François)	DESCAMPS (Jean)
FREMONT (Gabriel)	CORTEQUISSE (Henri)
THOUVENEL (René)	HACQUET (Alfred)
FAUQUET (Lucien)	BRINDEJONC (Léonce)
De LARMINAT (Pierre)	DESCHAMPS (François)
MENCHE de LOISNE (Henri)	De VILLOUTREYS (Pierre)
JENNY GUERET (Louis)	LEFEBURE (Jacques)
LANNE (Louis)	PINEAU (André)
GUICHARD (Jean)	ROUELLE (Edmond)
BAGNOLI (Marie)	BONNET (Henri)
DAVID (Henri)	DELECLUSE (Maurice)
DALSTEIN (Jean)	LEVEILLE (André)
LE POITTEVIN (André)	DEPOIX (Paul)
LAFONT (Clément)	DURAND (René)
FERRIER (Raoul)	MONTILLIET (Jean)
ROTIVAL (Maurice)	De MONTZEY (Guy)
HUIN (Jean)	LE BAIL (Joseph)
CARNOY (Joseph)	CAPELLE (René)
ALLAIN (Léon)	LIENHARDT (Alfred)
GUILLOTEAU (Auguste)	DURROUX (Roger)
ALBERT (René)	GONDALLIER de TUGNY CARLO (Carle)
EISSER (Louis)	DURRANDE (Antoine)
DAVOUST (Georges)	BEARD (Louis)
NICOLETIS (John)	MONTASSIER (Marie Georges)
MONTRELAY (Alexis)	LOUY (Paul)
SOHM (Henri)	BONNET (Pierre)
PRIEUR (Alexandre)	De PREMONVILLE (Léon)
MULSANT (Camille)	GENEST (Robert)
DOMINE (Henri)	GUILLOTIN de CORSON (Robert)
SENN (Charles)	MOURRY (Jules)
GUILLOTIN de CORSON (Yves)	GANDAR (Jean)
De Maublanc (François)	FORGET
MULSANT (Camille)	SOUCHE (Eugène)
D'AMONVILLE (Louis)	SAPTE (André)
GAUDIN (Camille)	LEROY (François)
BOURGEOIS (Georges)	SINPHAL (Pierre)
De CASABIANCA (François)	HENTSCH (Serge)
BERTHEAU (Paul)	BICKART (Roger)
BERTHEUX (Paul)	GOUZI (Paul)
JAFFARD (François)	

#### Médecins

GABORY (René), Major de 1<sup>ère</sup> classe  
FOURMENTIN (Jacques), Major de 2<sup>e</sup> classe  
LETOURNEULX (Félix), Aide-major de 1<sup>ère</sup> classe  
VALIDIRE (Félix), Aide-major de 1<sup>ère</sup> classe  
SOULIERES (Marie), Aide-major de 1<sup>ère</sup> classe

BERTON (Maurice), Aide-major de 1<sup>ère</sup> classe  
ROQUEPLANE (Marie), Aide-major de 2<sup>e</sup> classe  
LECHELLE (Paul), Aide-major de 2<sup>e</sup> classe  
LABROSSE, Aide-major

#### Vétérinaires

FRAIMBAULT (Urbain), Vétérinaire major de 1<sup>ère</sup> classe  
GUILLAUMON (Jules), Vétérinaire major de 2<sup>e</sup> classe  
COMBES (Pierre), Vétérinaire aide-major de 1<sup>ère</sup> classe  
CAZAUGADE, Vétérinaire aide-major de 1<sup>ère</sup> classe  
JANISSON (Jean), Vétérinaire aide-major de 1<sup>ère</sup> classe

MOUSSU (Louis), Vétérinaire aide-major de 1<sup>ère</sup> classe  
DARDILLAT (René), Vétérinaire aide-major de 1<sup>ère</sup> classe  
HERVIER (Jean), Vétérinaire aide-major de 1<sup>ère</sup> classe  
CHOLET (Roger), Vétérinaire aide-major de 2<sup>e</sup> classe

---

## OFFICIERS DU V/109<sup>e</sup> R.A.L.

---

### Chefs d'Escadrons

LENOIR

MAZIN

### Capitaines

BAILLY  
ANDRE

POMPIER

### Lieutenants et Sous-lieutenants

BOCQUET  
JOLY  
TARNAUD  
*... illisible ...*  
NENERT  
BARATCABAL  
DUVERGER  
CASABLANCA  
PUECH

LAIDET  
AMIET  
DEBOUDAUD  
BAUDIER  
GARRAUD  
ROUSSEAU  
BAYER  
BOUCHER

### Médecin

M.POZZI, Aide-major de 1<sup>ère</sup> classe

### Vétérinaire

M.BERNARD, Vétérinaire aide-major de 1<sup>ère</sup> classe